

Jeudi 27 juillet 2000

Morgane vient de m'acheter ce carnet intime. Tant que je le remplirai ce sera le signe que dans ma lutte contre l'instinct de mort qui m'habite j'arrive à gagner la partie. Mais pour combien de temps ?

Je suis lasse de combattre « mes vieux démons » dont je ne connais même pas le visage. La nuit surtout me devient insupportable. Je sais que malgré la relaxation, les somnifères, antidépresseurs et autres anxiolytiques, je vais me réveiller vers 3 ou 4 heures, nauséuse, le coeur battant, couverte de sueur... L'angoisse est là ! Mais je ne sais pas de quoi j'ai si peur. Est-ce l'heure ? L'heure à laquelle mon père rentrait ivre... de vin, de colère... et à laquelle il me réveillait quand ma mère était à son travail... ou ailleurs.

Est-ce l'heure à laquelle il venait se coucher dans son lit, à mes côtés ? Oui, j'allais dans son lit. Cela me rassurait d'être avec lui, d'entendre sa respiration après l'avoir attendu en vain, des heures durant, penchée à la fenêtre.

Est-ce l'heure à laquelle il... Mais de cela je n'ai aucun souvenir précis sinon un sentiment d'horreur, de honte et d'amour. Peut-être ai-je tout inventé, fantasmé ?

Pour l'instant, l'analyse que j'ai entreprise avec le Docteur Klein ne fait qu'accentuer mon chaos intérieur. Après avoir avoué l'inavouable, je me rétracte comme un cheval rétif devant l'obstacle. Ce père que je chéris, qui me manque tant, ne peut avoir fait ça. J'ai l'impression d'attenter à sa mémoire. Je ne sais plus que penser. Où est la VÉRITÉ ? J'ai envie de savoir

mais j'ai si peur de l'apprendre. Je me sens si mal. Jamais, je crois, je n'ai eu autant envie d'en finir avec moi-même. Mais quelle part de moi ? Qu'est-ce que je veux tuer ?

Chaque instant est une lutte qui me semble perdue d'avance. Je devine à présent que ma souffrance physique, ce dos en vrac, ces nombreuses interventions chirurgicales, ces semaines passées à l'hôpital n'ont été qu'un alibi pour masquer une faille encore plus grande de mon psychisme. J'ai cherché à me punir, à me blesser, à m'humilier si souvent et si inconsciemment que je ne sais plus fonctionner autrement. Je me fous de tout. Seul l'anéantissement, la fin de moi, suscitent mon intérêt. Je ne peux passer sur un pont sans songer à sa hauteur, aux obstacles pour le franchir et faire le grand saut.

Même lorsqu'on promène le chien sur le sentier des douaniers, lorsque je me sens bien, qu'il fait beau, que je suis à côté de celui que j'aime tant... ma pensée revient à la falaise, à l'attrance du vide et d'un coup il n'y a plus de soleil, de Patrick ou de chien. Seul le vide qui fait écho à mon vide intérieur, à ma descente aux enfers, à mon enfer.

Pourtant, la plupart des gens ne soupçonnent pas à quel point je ne tourne pas rond. J'ai développé avec art la dissimulation. Cacher mes sentiments, mes émotions. Par politesse, par savoir-vivre, je mets le masque. Et quand je ne peux plus dissimuler, je me terre chez moi.

Aller travailler avec le sourire me demande à présent un effort surhumain. J'aime pourtant le contact avec la clientèle mais il m'est de plus en plus difficile de cacher mes tremblements, mes tics d'expression, ma nervosité. Je ne peux cependant pas quitter cet emploi que j'ai eu tant de mal à trouver. Je dois tenir coûte que coûte !

Samedi 29 juillet 2000

Tout irait mieux s'il n'y avait pas ces cauchemars répétés presque toutes les nuits. Certains me laissent dans un tel désarroi, une telle panique que je me lève, titubant, claquant des dents, ivre de nausées.

Marie, mon amie qui a mis fin à ses jours en juin 1998, vient me voir et me demande de prendre le train avec elle. J'hésite car je ne veux pas quitter Patrick et les enfants. Ils vont venir avec nous mais montent dans un autre wagon, on doit se rejoindre à la prochaine station.

Lorsque le train s'arrête, on n'a que deux minutes pour descendre. Je me dirige vers la sortie mais mes jambes ne m'obéissent plus. Je me sens de plomb, les images sont au ralenti, le train va repartir... Je fais un effort surhumain pour parcourir les derniers mètres. Trop tard, la portière se referme. Sans grande illusion, j'actionne le dispositif d'ouverture des portes et là, miracle, elle s'ouvre.

Marie et moi descendons. Nous n'avons aucun bagage. Sur le quai, je ne vois ni Patrick, ni les enfants. Nous marchons dans une rue très animée, les gens nous sourient, ils parlent une autre langue que je ne connais pas. Bien qu'il fasse assez froid et que la nuit tombe, ils sont à peine vêtus.

Marie et moi quittons cette animation. Nous demandons aux rares passants si c'est bien la direction du Lac. Il faut grimper une côte. Le Lac se trouve en haut. Il s'agit d'un Lac miraculeux, un peu comme la source de Lourdes...

J'ai peur de ce rêve. C'est comme si Marie venait me chercher pour me conduire vers l'au-delà où elle est à présent. Comme si ce départ dans ce

monde étrange était le seul moyen pour moi de purifier mon âme, de me libérer de mes démons. Cela suppose laisser ceux que j'aime sur cette terre. Ils me rejoindront plus tard...

Mardi 8 août 2000

Ces rêves, ces rêves, comme je voudrais pouvoir y échapper. Ils me paniquent. Je ne les comprends pas mais je sais qu'ils veulent me transmettre un message. J'appréhende d'aller me coucher car je sais qu'après m'être endormie comme une souche, je vais sursauter, me réveiller le coeur battant avec cette peur qui me prend les tripes, me vide les boyaux, me retourne l'estomac.

J'ai avalé des médicaments pour en finir. Je vais mal, je vais mourir. Dans un semi-coma, j'entends la sirène des pompiers et quelqu'un qui dit : Poussez-vous, laissez-lui de l'air. Je me réveille dans d'horribles souffrances et une femme à mes côtés me rassure : Restez calme, respirez, vous êtes en train d'accoucher. J'ai peur car ce bébé va être anormal. Je ne comprends rien. Je ne me suis jamais rendu compte que j'étais enceinte. Mon ventre est resté plat. Et puis, avec ce que j'ai avalé, le bébé devrait être mort.

Je me retrouve dans une chambre immense dans une clinique. Elle n'est éclairée que par des vasistas qui sont occultés par des rideaux. Je suis dans une demi-obscurité. Mon bébé n'est pas avec moi mais je l'ai vu. Il est

beau et gros. Je crois que c'est une fille. Je ne sais pas qui est le père. L'idée ne m'effleure même pas. C'est comme si j'étais l'Immaculée Conception.

Je sors prendre l'air, peut-être fumer une cigarette ou prendre un café. Quand j'emprunte l'ascenseur pour retourner dans ma chambre, il ne veut pas s'arrêter comme prévu au deuxième étage mais s'emballe et continue de monter dans un bruit d'enfer. J'ai peur qu'à chaque instant il ne se décroche et tombe dans le vide. Il y a d'autres personnes avec moi, prisonnières. Finalement, il s'arrête au quatorzième étage.

Quand je reviens dans ma chambre, ma mère et ma soeur sont là, consternées par ce qui m'arrive. Elles ont l'air complètement incrédules. Je me retrouve dans la rue avec elles près d'un parking. Elles repartent sans qu'on ait échangé un seul mot. Je m'aperçois alors que je suis devant la maison de Tante Boucherot, la soeur de mon arrière-grand-mère, qui a toujours tenu lieu de grand-mère pour moi et chez qui je trouvais refuge quand j'en avais besoin.

Je ne vois plus la clinique et un passant m'indique qu'elle est en haut de la rue. J'y retourne et on m'annonce qu'il y a deux jours que je suis là et qu'il est temps que je rentre chez moi. Je suis désemparée car je n'ai rien prévu pour le bébé. Patrick me dit qu'il ne peut se libérer à cause de son travail. Je lui assure que je vais me débrouiller toute seule. On me prête un porte-bébé ventral. Je pars à pied et je rencontre alors mon médecin traitant accompagné de sa femme. Je me mets en colère contre lui car il ne s'est pas aperçu que j'étais enceinte. A cause de lui je n'ai rien organisé.

J'essaie de mettre le bébé sur le siège arrière de ma voiture mais j'ai peur qu'il ne tombe car je n'ai ni couffin, ni siège-auto. La femme du

Docteur Lambert est gentille et revient avec un landau ancien. J'y installe le bébé mais il est presque trop gros. Il faut absolument que j'aille acheter des couches. La femme du médecin me propose de m'y conduire mais je la remercie et décide d'aller au Leclerc à pied avec le landau. En cours de route le bébé me dit : « Merci Maman de m'avoir donné la vie » et je pleure de joie.

Samedi 12 août 2000

4 heures 20 et de nouveau je suis tirée du sommeil. C'est étonnant cette régularité d'horloge. Qu'est-ce qui a pu se passer à 4 heures 20 ? C'est facile de se rappeler de l'heure : les deux aiguilles sur le 4.

Je vais mal, très mal. Je suis de moins en moins sûre de gagner la bataille. Les « vieux démons » sont trop forts. Comment exorciser cette violence ? Toute mon énergie est mobilisée par ma survie. Je suis au point de basculement. Résister, résister coûte que coûte. Choisir la vie... Facile à dire ! Le désir d'anéantissement est si violent, si impérieux.

J'en ai parlé à Patrick, à Fanfan, mon amie si chère et au Dr Klein bien sûr. J'ai même appelé l'association Viol Femmes Information mais la parole libérée ne m'affranchit pas de ce mélange de culpabilité, de dégoût et de violence. Accepter cette vérité, laisser venir les images...

Comment reprendre le fil de sa vie, faire comme *avant*. *Avant*, je cherchais la lumière sur mon comportement si imprévisible, si impulsif. J'ai

trouvé cette étincelle de vérité. Mais la lumière est trop crue. Les parties d'ombre qu'elle révèle sont trop pénibles à regarder. Je voudrais ne plus rien voir, ne plus rien entendre, ne pas savoir.

Inceste. Ce mot qui me fait horreur fait maintenant partie de mon vocabulaire. Mon corps a oublié mais mon âme se souvient. Mélange d'amour et de haine, de désir, de plaisir et de dégoût. Envie d'aimer et de tuer. Et surtout la peur, le viol mental. Essayer de se soustraire sans y parvenir. Ne pas être écoutée. Quelle folie !

J'ai besoin de rencontrer des personnes qui ont subi la même chose. Dommage que n'aie pas Internet. Il y a sûrement des sites sur ce sujet. Comprendre que ce que je vis est normal, analyser mes émotions, me permettrait peut-être de prendre mes distances. Se dire « Tout ça est arrivé à la petite fille de douze ans » et il n'y a plus de petite fille mais une femme de quarante-trois ans. S'imprégner de cette pensée arabe : « ce qui est passé a fui ; ce que tu espères est absent ; mais le présent est à toi ».

Dimanche 20 août 2000

Il est neuf heures moins dix. Je suis réveillée depuis plus d'une heure et de nouveau l'angoisse me tenaille. Je ne sais de quoi j'ai si peur. De mes instincts destructeurs ? Peut-être. Je refais le scénario du suicide. Quand ? Maintenant ? Demain ? Se pendre ? Avaler une boîte entière de Zyprexa ? Et puis après ?... Autre choix : lutter. Mais mes forces s'amenuisent.

L'essentiel est de s'ancrer à nouveau dans le RÉEL actuel. Il fait beau. Pourquoi ne pas profiter de cette journée ?

Le 15 août a été pour moi et Patrick une parenthèse riche d'espoirs. Il y a longtemps que je ne m'étais pas sentie aussi bien. Il faisait un temps splendide, beau et chaud. Nous sommes allés à Avranches le matin visiter le trésor de la cathédrale puis voir les manuscrits médiévaux du Mont Saint-Michel. Ensuite nous avons découvert le musée, son atelier de calligraphie et d'enluminures, ses meubles rustiques normands et sa dinanderie de Villedieu-les-Poêles. Puis balade à Granville et retour par Jullouville et la baie du Mont Saint-Michel. Nous n'avions jamais vu le Mont côté normand. C'est grandiose. Du côté breton, on dirait qu'il est édifié sur les marais salants. Son côté maritime disparaît. De l'autre côté du Couesnon, c'est comme un vaisseau échoué au milieu des sables et des filières scintillant au soleil couchant. La mer est là, prête à l'encercler. Un endroit magique, hors du temps ! J'aurais voulu que cette journée ne finisse jamais. Nous étions tous les deux, heureux, amoureux, en communion avec cette nature superbe.

J'ai été beaucoup mieux les jours suivants mais depuis hier c'est fini ! Encore un de ces sales rêves !

Je suis à Erdeven dans le mobile home de ma mère qui ressemble davantage à un bibliobus. Je dois ranger des dessins de ma fille Morgane et des papiers mais je n'y arrive pas car ils tombent sans arrêt. Brusquement j'ai envie de me pendre. Je le dis à tout le monde mais tout le monde s'en fout à condition que les voisins ne le sachent pas. Je suis désemparée, désespérée. Je prends alors une serviette éponge rouge vif. Je la mouille et je m'en couvre la tête pour m'isoler du monde... je ne vois plus que du rouge...

Je suis à nouveau fatiguée de vivre, découragée, sans but, sans énergie. La perspective de la rentrée me laisse une impression mitigée. D'une part, le retour à une vie plus calme : moins de contraintes domestiques, moins de sensations de frustration. D'autre part, la peur de la solitude, d'être livrée à moi-même.

J'ai vu Fanfan récemment. Je compte sur elle, sur son amitié pour m'aider mais elle n'a pas l'air d'aller très bien elle non plus. Elle m'a envoyé une carte de Figeac où elle a visité le musée Champollion. Comme moi, elle essaie de se recentrer sur ses passions pour oublier le poids de l'existence.

Bon, je vais faire l'effort d'aller me préparer et de faire un peu de ménage pour être libre cet après-midi. Que Dieu me donne encore des journées comme le 15 août. Je reprendrai peut-être goût à la vie.

Lundi 10 septembre 2000

Je vais mieux. J'accepte enfin mon histoire. J'ai lu le livre pour enfants « *Maman, les p'tits bateaux* » qui traite le problème de l'inceste oncle-nièce et j'ai entamé celui d'Éva Thomas « *Le viol du silence* ». J'aurais pu moi-même aussi les écrire avec les mêmes mots. Il n'y a plus de doute à présent.

Hier je suis allée à Tréhorenteuc voir une expo sur la calligraphie. J'en ai profité pour retourner sur les lieux de mon enfance : Paimpont, la forêt de Brocéliande, le château de Comper, les Forges. On s'est arrêté au restaurant des Forges qui est toujours tenu par la famille Gounot. J'ai échangé quelques

mots avec Lucien Gounot, celui qui habite le Pré Joli. Il se souvenait très bien de moi et de notre famille. J'ai pu replonger dans mes souvenirs : l'enclos des sangliers, la meute de chiens, le cors de chasse à la nuit tombante. La chasse à courre se pratique toujours mais il n'y a plus de sangliers en captivité. Patrick et moi sommes allés à pied au Pré Joli puis à la Bourgoulière. J'ai revu ma maison et en face celle des Besnard qui est en bien piteux état. J'espère que les images vont revenir...

Nous sommes retournés à la voiture en passant par l'étang du Perray dont l'accès est à présent impossible. Je me souviens des parties de pêche au gardon avec mon père et ma soeur quand nous emmêlions nos lignes dans les arbres, de la kermesse annuelle où je gagnais toujours une poule ou un lapin vivant dont on ne savait que faire ensuite, du bruit des flonflons, des pédalos sur l'étang...

Sur l'ancienne nationale, les quelques voitures roulaient vite et nous ont frôlés de près. J'ai pensé que j'aimerais mourir là ! Cette forêt, c'est mon âme. J'espère que ma volonté sera respectée et qu'un jour quelqu'un y déposera mes cendres.

Mercredi 12 septembre 2000

Comme d'habitude depuis plusieurs semaines j'ai été tirée de mon sommeil par un rêve étrange, malsain qui m'a laissé la nausée, la peur panique, l'incapacité d'assumer les choses les plus ordinaires.

Je vais chez Gérard et Josette, mes amis de longue date. Dans mon rêve, ils habitent sur le haut d'une colline dans une espèce de mas provençal. J'aperçois une tour et un mur d'enceinte sur la hauteur. C'est bizarre, la moitié de la construction s'est affaissée dans le sol comme si elle était faite sur du sable mouvant. Arrivée devant la tour, je vois qu'elle est fermée par une grille. Mon père vient m'ouvrir. J'entre et j'aperçois à l'intérieur de l'enceinte un très vieux cimetière entouré d'une grille rouillée. La plupart des tombes sont éventrées et les croix de travers, de vieilles croix rouillées en fer forgé. Mon père veut que j'entre dans une sorte de crypte au même niveau que le sol. Je refuse car je trouve que ça sent « les morts », la pourriture.

J'entre quand même. J'aperçois un petit sarcophage en faïence de Quimper. Il est très joli et de la taille d'un tout petit bébé. Il est hermétiquement clos. J'ai envie de l'emporter. A côté, il y a une pierre tombale ancienne, sans croix, et allongée dessus une petite fille d'environ quatre ou cinq ans. Elle est en haillons, sale, les cheveux hirsutes. Ses yeux bougent. Elle est vivante ! Pour m'assurer qu'elle est bien vivante, je mets des bonbons multicolores dans sa bouche ouverte et elle les mange. Je veux emmener cette petite fille ailleurs. Je la laisse là et reviendrai la chercher quand j'aurai trouvé où la loger.

J'aperçois une vieille voiture à vendre. A l'arrière, une cabine de douche en plastique et un lit rabattable occupent la place du siège habituel. A l'avant, un matelas crasseux et poussiéreux est roulé sur le siège conducteur.

A ce moment-là, ma soeur et ma mère arrivent. Ma mère veut que je change ma couleur de cheveux qui ne lui plaît pas. Je pose la teinture mais

elle vire à l'orange et une mèche n'est pas teinte car il n'y a plus de produit. Ma mère me demande aussi de faire la coloration de ma soeur. Je vais acheter un produit que je ne connais pas à une marchande ambulante devant un tout petit magasin de vêtements pour bébé, une petite boutique rouge qui ressemble à une maison de poupée et qui est fermée.

Je rapporte le produit à ma soeur mais il ne convient pas. Je m'aperçois que j'aurais dû aller dans le grand magasin qui est tout près. J'y retourne. Mes cheveux sont pleins de teinture qui dégouline mais je me moque du regard des gens sur moi. Je suis en colère car le temps de pause est largement écoulé et je me demande ce que ça va donner. Je regrette déjà ma couleur précédente. Et puis, j'ai des remords car ces futilités imposées par ma mère et ma soeur m'ont détournée de mon but : aller au cimetière chercher la petite souillon, la laver, la nourrir et la ramener chez moi.

Jeudi 21 septembre 2000

Hier midi j'ai soumis mes rêves à l'analyse de Patrick et Morgane. Ils m'ont donné de nouvelles pistes. Certains symboles deviennent limpides. Mais que représente cette serviette rouge mouillée dont je me voile la face. Colère, passion ou bien menstruations, défloration. Ou encore désir que ça se voie. Mais aussi feu rouge, sens interdit, défense de...

Que signifie la teinture de cheveux qui dégouline. Là pas de réponse !

J'ai permis à Morgane de lire ce journal jusqu'à ces dernières pages. Patrick craint que ce ne soit un poids trop lourd pour elle mais moi j'ai confiance. J'ai la conviction qu'en tant que femme elle peut m'aider, mieux comprendre certaines choses.

Je me souviens avoir tenu un journal intime pendant mon adolescence et l'avoir conservé précieusement. Il a survécu aux nombreux déménagements jusqu'ici. Malheureusement je n'ai pu remettre la main dessus. Je me rappelle très bien l'avoir feuilleté il y a quelques années et l'avoir jugé à la fois sans intérêt et compromettant. Je l'ai détruit. Acte manqué ? A présent, j'aimerais lire ce que j'y ai inscrit entre les lignes. Une fois de plus c'est trop tard !

Autre acte manqué qui m'intrigue. La généalogie de Patrick à laquelle j'ai consacré tant d'heures. Impossible de retrouver le tableau de l'arbre généalogique. Bien sûr, j'ai encore les données individuelles sur informatique mais sans vision d'ensemble pas facile de s'y retrouver. Est-ce la consanguinité de sa parenté qui me gêne ? Est-ce un refus inconscient de m'inscrire dans l'histoire familiale ?

Désir de m'affranchir des liens du sang. Je dois avouer que ce qui m'a passionnée pendant des années ne suscite plus qu'un vague intérêt. La recherche de l'identité familiale me semble un leurre. Pourquoi me suis-je consacrée en priorité à la généalogie de Patrick alors qu'une partie de ma branche paternelle a vécu dans les Côtes-du-Nord ? Est-ce l'image négative de mon arrière-grand-père, sabotier puis bourrelier à l'Hermitage Lorge qui m'a détournée de mes racines locales. Ma grand-mère paternelle m'en a dit tellement de mal que je n'ai pas eu envie de me pencher sur l'histoire de ce clan d'ivrognes, de violents, de détraqués mentaux. Les sabotiers avaient la

réputation, comme les charbonniers, de vivre en marge de la société. Mariages consanguins, moeurs douteuses, pauvreté, alcoolisme... Est-ce la peur inconsciente d'y retrouver des liens incestueux ?

J'ai fait des recherches sur eux à la mort de mon père. Rien ne transparaît dans leur histoire sinon la pauvreté et l'esprit de clan ainsi qu'une forme de nomadisme. Il y a quand même une ancêtre dont la profession déclarée à l'état civil est celle de mendiante. Je m'interroge sur ce qui a pu l'amener là. Infirmité physique à une époque où il n'y avait aucune protection sociale ? Veuvage ? Fille-mère ? Je ne sais pas et quelque chose m'empêche d'essayer de le savoir. Depuis j'ai cessé mes recherches. Est-ce significatif ?

Vendredi 6 octobre 2000

Depuis plusieurs nuits cela recommence : réveil en fin de nuit. Je n'ai pas vérifié l'heure mais je suis sûre qu'il est 4 heures 20. J'enrage ! Plus de rêves dont je me souviens. A nouveau, déni du problème. Comme je n'arrive pas à retrouver des images, je me dis que j'ai tout inventé.

Cette nuit, après le réveil habituel et le café pris à 5 heures du matin, j'ai réussi à me rendormir et à rêver mais ce rêve me semble incohérent comme si j'en avais gommé des passages.

Je crois avoir d'abord rêvé de la Toussaint et avoir exprimé de façon violente mon refus d'aller voir mon père. Ensuite, je crois que ma mère

m'avait invitée comme presque tous les ans à déjeuner chez elle. J'étais seule. Sur sa porte d'entrée (côté cuisine), il y avait un message avec ce que j'ai pris pour un dessin, une flèche. En m'approchant, j'ai vu qu'il s'agissait d'un message écrit tout petit que j'ai eu bien du mal à déchiffrer, du style « En mon absence, entrez par l'autre porte ». J'ai introduit ma clé dans la serrure de la seconde entrée mais rien à faire, elle ne tournait pas, comme si on avait changé la serrure. Alors j'ai entendu des bruits de pas feutrés et ma mère m'a ouvert la porte de la cuisine. Elle était en robe de chambre, pas coiffée, pas maquillée et elle m'a dit qu'elle était désolée mais qu'elle avait la grippe. Je lui ai reproché de ne pas m'avoir prévenue et je suis partie car j'avais peur d'être contaminée.

J'ai dû me réveiller et me rendormir presque aussitôt car j'ai fait un second rêve très troublant :

Je marche dans un chemin creux en pente. Nous sommes en automne. L'ascension est difficile pour moi car j'ai mal au dos et une crise de sciatique. Je suis accompagnée d'enfants de maternelle avec leur institutrice. J'ai des difficultés à les suivre et j'éprouve une grande fatigue. J'arrive à l'école. Il n'y a pas de cour où les enfants puissent s'ébattre en liberté et je le déplore. Je vais visiter les locaux.

Je me rends au premier étage par un escalier de bois. Les marches sont larges et de faible hauteur mais j'ai un mal fou à les gravir. J'aperçois la suite de l'escalier qui permet d'accéder au deuxième étage. Il est lui aussi en bois, un bois précieux, très rare. Les marches sont étroites et hautes. Seuls les enfants peuvent les monter pour aller en classe.

Au premier étage, je retrouve ma mère. Elle m'annonce que son stylo à encre noire ne fonctionne plus. Je lui réponds qu'il est foutu mais elle insiste

pour que je le réamorce en appuyant sur la cartouche. L'encre sort et tombe goutte à goutte sur ses chaussures et sur le plancher. L'encre noire coule en filet et souille nos vêtements. Je dis à ma mère que c'est de sa faute, qu'elle n'avait qu'à m'écouter. A présent, on ne peut plus écrire car il n'y a plus d'encre !

Ensuite, je me rends aux toilettes sur le palier. Je fais tomber par inadvertance le rouleau de papier dans la cuvette. J'actionne la chasse d'eau plusieurs fois avant de pouvoir l'évacuer. La cuvette est sur le point de déborder mais tout est propre. Je veux alors m'essuyer les mains sur une serviette de bain posée sur un radiateur. La serviette est mouillée par endroits. On frappe à la porte. Quelqu'un attend la place. Je m'aperçois alors que la serviette est couverte de taches de sang. Je ne sais pas d'où il vient. Je regarde si je ne suis pas blessée aux mains. J'ai beau plier la serviette dans tous les sens, le sang se voit toujours. J'ai honte que quelqu'un s'en aperçoive. J'essaie de dissimuler la serviette avant d'ouvrir la porte...

Je me retrouve à nouveau en train de gravir le chemin creux avec les enfants de la maternelle. Ils m'ont carrément larguée et je suis épuisée et en colère. Quand j'arrive à l'école, la secrétaire qui vient d'être embauchée pour travailler avec moi fait ma connaissance. Elle me confie le travail en retard car j'ai été en congé maladie. Je monte dans mon bureau et j'allume l'ordinateur. Toutes les données sont cryptées. Je relance le programme. Cette fois, pas moyen d'accéder aux logiciels. Je vois le temps qui passe et je n'arrive à rien. Pourtant le travail est urgent.

Je suis en rage. Je descends dans la cuisine où se trouvent Patrick et Gaël, mon fils de dix-huit ans. Je me mets à proférer des insanités, je

cherche querelle à tout le monde. Ma violence est telle que par la seule force de ma pensée j'allume un incendie dans tous les placards. Toutes les réserves brûlent, il y a de la fumée partout. Patrick et Gaël me regardent, impassibles. Alors, je m'en prends à ma collègue. Je la traite d'incapable, je l'insulte. J'ai conscience d'être injuste mais c'est plus fort que moi. La colère est si intense que je me mets à trembler et je tombe par terre prise de convulsions. Je perds conscience de la réalité, je vois des figures géométriques comme dans un kaléidoscope, un losange rouge qui clignote..

Quand je reprends mes esprits tout est calme. L'incendie est éteint et il y a de l'eau partout. Je vais présenter mes excuses à ma jeune collègue. Elle m'embrasse, m'étreint mais m'annonce sa démission.

Mercredi 18 octobre 2000

Hier, j'ai vu le Dr Klein. Je crois que nous avons bien avancé. Je lui ai montré mes dessins de maternelle et il a confirmé mes impressions : dépouillement (les arbres dénudés), tristesse (le manque de couleurs). J'y vois aussi pas mal d'agressivité (le côté piquant, acéré).

Comme d'habitude, ce matin je rumine ce que j'ai dit, ce qui se fait jour. Des images très précises m'assaillent : mon père, quand ma mère m'envoyait le chercher au bistrot du coin « *Chez Marie-Ange* » ou à celui d'en face « *Le Progrès* ». Il était plus de neuf heures et bien souvent il faisait

nuit. J'avais peur dans l'escalier mal éclairé, dans le hall d'entrée à cause des rats, dans la rue sombre et déserte.

Le café était tout près. Je courais pour me donner du courage. Les bars étaient bondés, bruyants, enfumés. Chez « *Marie-Ange* », je me souviens, il y avait de la sciure par terre, comme chez le boucher du quartier. C'était un bistrot à l'ancienne avec des tables en bois ciré, une tirette à cidre avec les bolées blanches cerclées de rouge. J'avais peur d'aller là-bas à cause d'Edmond, le fils de Marie-Ange, un vieux garçon bossu et simple d'esprit.

En me voyant, mon père, attablé à une partie de belote ou avachi au comptoir, soupirait : « Oui, oui, je viens ! Dis à ta mère que j'arrive dans cinq minutes ! ». Je savais bien qu'il mentait. Alors je restais là, à le supplier : j'avais promis à Maman de le ramener, le repas allait être froid...

Au moment où il se levait enfin, il y avait toujours un connard pour lui offrir un dernier verre et, politesse oblige, il payait ensuite une tournée générale. Je voyais les verres de Ricard défiler et son discours devenir de plus en plus incohérent. Il se mettait à chercher querelle à tout le monde. Enfin, au bout d'une demi-heure, dans le meilleur des cas, il se décidait à partir. Heureusement qu'il n'y avait pas loin ! Il titubait et je devais lui tenir la main pour l'empêcher de tomber. J'avais peur qu'il ne se casse la figure dans l'escalier et m'entraîne dans sa chute.

Je ne me souviens pas comment il était accueilli. Bien souvent, ma mère était allée se coucher et c'est moi qui lui réchauffais sa soupe. Il fallait alors que j'écoute ses propos d'ivrogne. Il avait la bouche pâteuse et ânonnait, marmonnait des choses dont je ne saisisais pas la moitié. Quand, morte de fatigue, je voulais me coucher il se fâchait. Son visage se décomposait. Les yeux lui sortaient de la tête et roulaient dans leur orbite.

Ce regard fou, perdu dans le vague, je ne l'oublierai jamais. Il me hante encore ! Pour avoir la paix, je faisais semblant d'écouter sa litanie, la tête posée sur mes bras croisés et je somnolais...Perdu dans son monologue, il ne s'en apercevait même pas.

Quand j'allais le chercher au « *Café du Progrès* » c'était une autre ambiance. Je le trouvais en train de jouer au baby-foot. Il était surexcité, parlait haut et fort. Je n'osais même pas l'approcher. En plus, il faisait du gringue à la patronne, mettait la main au cul de la serveuse. J'avais affreusement honte et je me contentais de jeter un coup d'oeil par la porte sans entrer. Ces soirs-là je rentrais bredouille à la maison et je devais alors affronter le regard déçu et découragé de ma mère : je n'avais pas accompli ma mission !

J'avais alors huit ou neuf ans, pas beaucoup plus je crois.

Mardi 24 octobre 2000

Ce matin encore je ne tourne pas rond. Je suis perturbée par un rêve que j'ai fait il y a trois ou quatre jours. Je n'en ai que de vagues images qui n'ont pas de liens entre elles mais qui m'angoissent. Impossible de me souvenir des détails. Comme *les Trois Singes* que ma mère m'a rapportés de Thaïlande : « Tu n'as rien vu, rien entendu, tais-toi ! ».

Je me rappelle seulement d'un bébé abandonné comme d'habitude. Dans une pièce de la maison il y avait un campagnol que je devais capturer.

J'ai horreur des rats, des souris. Pourtant je l'ai pris dans mes mains et je l'ai même approché tout près de mon visage.

J'étais à la mer près de Lorient pour une commémoration assez triste. Je savais que ma mère était en deuil (de qui ?) et au lieu de lui présenter mes condoléances, je lui ai souhaité un bon anniversaire. Elle s'est indignée, m'a dit que ce n'était pas le jour, que je perdais la tête. Je me suis mise à pleurer en lui avouant que je ne savais plus quoi lui dire, comment lui parler, que je voulais seulement lui prouver ma tendresse et que la mort, ça n'était pas si grave, juste un passage vers un autre état, l'accès à la divinité qui est en nous. Je l'ai cajolée mais je l'ai sentie réticente, distante et froide.

Ensuite, on monte en voiture et on doit s'entasser à huit par véhicule. Le bébé est sur mes genoux à l'avant près du conducteur. Je suis gênée par le levier de vitesse et je sais qu'en cas d'accident on va se payer le pare-brise.

La fin de ce rêve débile est plus inquiétante. Je suis dans un couloir blanc. Ma mère veut me tuer. Je lui crie « Va-y, étrangle-moi ! ». Elle me serre la gorge et j'attends que se produise le « rêve indien », le flash de plaisir, de détachement de soi à la frontière de la mort. Je ressens cet éclair, cette lumière aveuglante. J'en oublie la douleur de la strangulation mais au moment où je vais passer la frontière, ma mère relâche son étreinte. Je me sens frustrée. C'est comme quand on est au bord de l'orgasme et que l'autre cesse ses caresses. Je supplie ma mère de recommencer mais à nouveau elle ne va pas au bout de son geste.

Après cet épisode tragique, ma mère me fait visiter en voiture un lieu paradisiaque qu'elle nomme « la barrière d'en-bas ». C'est une succession

de paysages marins. On passe des falaises de craie aux criques rocheuses de Bretagne puis aux lagons des îles avec une végétation luxuriante et des cascades magnifiques.

J'ai peur des images qui surgissent quand je dors. Quel est ce lien si fort entre le plaisir et la mort ? Pourquoi puis-je m'abandonner au plaisir du corps (sexuel, visuel aussi) et que je ne supporte pas le désir de l'autre ?

Ce matin, mon cerveau tourne à cent à l'heure. Je commence à comprendre. Pourquoi quand je pense à me pendre, il me vient aussitôt à l'esprit « *pis que pendre* » ou « *elle ne vaut pas la corde pour la pendre* ».

Pourquoi, moi qui ai toujours eu une spiritualité profonde, j'ai refusé un jour de communier à l'église en prétextant que c'était le symbole d'un cannibalisme primitif. Je ne supportais plus d'entendre que, par amour des hommes, Jésus avait donné son corps et livré son sang. Ça éveillait un trouble, un profond malaise. Est-ce que moi aussi, par amour, j'avais livré mon corps et donné mon sang ? Est-ce pour cela que la fois où mon père m'a répondu, alors que je lui demandais ce que faisaient les animaux à télé : « ils font l'amour », ça m'a profondément dégoûtée. Pourquoi ça me semblait moins obscène de dire *baiser, niquer, copuler*. Où est l'amour dans tout ça !

Pourquoi, aujourd'hui, je vois un lien évident entre *se sacrifier* et *se scarifier*. Est-ce que je suis en train de réaliser pourquoi, pendant des mois, je ne pouvais pas voir un couteau, à dents de préférence, sans m'en saisir pour me lacérer les avant-bras.

Finalement, tout est lié. Je vais peut-être enfin comprendre « l'Autre » en moi. Celle qui passe son temps à essayer de se détruire, celle qui a peur, qui n'a pas confiance, qui est en perpétuelle contradiction avec elle-même. Il

est grand temps de réunir les morceaux, de s'occuper du bébé abandonné, de la petite souillon à moitié morte.

Jeudi 2 novembre 2000

Docteur Klein,

Je m'adresse directement à vous car je sais qu'aujourd'hui je ne pourrai pas parler. C'est le Jour des Morts. Est-ce pour cette raison que vous m'avez donné rendez-vous aujourd'hui ? Bien vu !

Je pensais profiter de la Toussaint pour dire certaines choses à ma mère mais elle avait invité ma soeur, mon beau-frère et leurs enfants. Comme d'habitude, l'essentiel de ses conversations ont tourné autour de la bouffe. Jusqu'à l'écoeurement... J'ai pu discuter avec ma soeur et mon beau-frère mais ma mère, au lieu de participer à la discussion, nous coupait constamment la parole par des « Veux-tu encore de la salade », « Servez-vous », « Goûte-moi ça, mange ! »... Une horreur ! Ma soeur me regardait, consternée, et quand nous avons pu nous trouver seules, je lui ai confié à quel point je trouvais cela frustrant. Elle partage mon avis et se désole elle-aussi que la nourriture soit devenue presque le seul sujet à table.

Ma mère était speedée, épuisante. J'ai compris que je ne pourrais jamais rien lui dire. Un deuil de plus... Je suis sûre que Christine sait et comprend pourquoi je ne suis pas allée au cimetière sur la tombe de Papa comme les autres années.

Comme ma mère revenait de son voyage en Italie et nous montrait des clichés de Pompéï, je suis restée tout à coup fascinée par la photo d'une statue trouvée là-bas dans un lupanar : celle d'un homme corpulent en train de se masturber. Je me suis sentie comme paralysée, incapable de détacher mon regard de ce sexe court et dressé. J'ai vu un sexe semblable de très près. Seulement voilà, je n'ai eu que deux amants et leur anatomie était très différente. Je crois savoir à qui est ce troisième sexe masculin.

Alors, ce matin, je pleure. Quand mon père rentrait ivre et pleurait sans raison apparente, ma mère me disait : « Ne t'inquiète pas, c'est le vin qui ressort par les yeux ». Pour moi, est-ce la même chose ? Est-ce le sperme de mon père qui ressort par mes yeux ? Combien faudra-t-il de larmes pour évacuer tout ça ?

J'ai de nouveau des problèmes de voix, comme au début de ma thérapie. Comme je fume de plus en plus, j'ai peur d'avoir un cancer des cordes vocales. A moins que ce ne soit mon *cancer mental* qui me réduit au silence, qui fait dérailler ma voix. Je devrais arrêter de fumer mais est-ce le bon moment ? Dites-le moi ! N'est-ce pas trop me demander pour l'instant ou, au contraire, le remue-ménage profond qui s'opère en moi est-il l'occasion d'un sevrage tabagique ?

Voilà, à part ces mots que vous lirez, je ne sais pas si je vais pouvoir vous parler aujourd'hui. Ça fait trop mal !

Samedi 4 novembre 2000

Tout est allé si vite depuis que j'ai vu le Docteur Klein que je ne sais par où commencer. Je lui ai confié ce journal intime. Je me suis effondrée en larmes pendant qu'il lisait. C'est devenu un torrent, un flot impossible à contenir. Et puis la violence des mots. Des mots crus, obscènes, obsédants. *Putain de mon père*, c'est à ça que je m'identifie. Les images reviennent par flashes : son corps lourd qui m'écrase, me broie. Il me fait mal mais comme je fais semblant de dormir je ne peux rien lui dire. J'étouffe. Je fixe la lumière de l'applique en tissu rose sur la gauche. Surtout ne pas tourner la tête, ne pas voir son visage grimaçant de plaisir, ne pas sentir son souffle, ce relent de vin rouge et de Ricard qui me soulève le coeur. Fixer la lumière. Partir ailleurs. Quitter ce corps qui n'est plus à moi. Quitter ce monde...

Mon regard se perd dans le vide. Je ne sais plus où je suis. Le tableau de Gauguin me ramène à la réalité. Le Docteur Klein lit toujours en silence. J'essaie de deviner les émotions sur son visage. Rien ne transparait. C'est bizarre, je me sens apaisée. J'ai confiance en cet homme. Sa compassion me touche. Son humanité et une certaine fragilité aussi. Lui ne me fait pas peur. J'ose mettre mon âme à nu. Pour moi c'est plus impudique que si je lui dévoilais mon corps.

Je vomis les mots qui m'étranglent : Oui mon père m'a baisée ! Comment le dire autrement. A la sauvagerie des actes je ne peux répondre que par la crudité des mots. Mon père disait souvent quand il se sentait trahi qu'il s'était *fait baiser*. Moi aussi, Papa, je me suis fait baiser, par toi ! Tu m'as abusée, moi qui t'aimais tant. Tu t'es servi de mon amour pour faire de

moi ton jouet. C'est vrai, une petite fille ça doit être agréable. C'est doux à caresser, c'est frais, appétissant. Et puis, pour reprendre tes propres mots : *ça se dresse* ; il n'y a qu'à hausser le ton pour obtenir ce qu'on veut. La petite fille va t'obéir. Tu l'as si bien conditionnée avant qu'elle ne peut que t'obéir. Tu lui dis que tu ne lui feras pas de mal, que tu l'aimes plus que tout, que c'est ta petite princesse, et même qu'elle est plus intelligente que sa mère, que c'est une femme comme elle que tu aurais dû épouser.

Mais tu te trompes, Papa. Je ne suis pas encore une femme. Je suis ta petite fille innocente qui gobe tout ce que tu lui dis. Ta petite Sylvie qui ne sait pas encore à quel point elle va payer sa soumission. Tu lui dis que tu l'aimes et pour elle c'est plus important que tout. Elle a entendu sa mère dire *qu'on garde un homme par le lit et la cuisine*. Alors, comme elle a peur de te perdre parce que tu lui échappes de plus en plus, parce que tu lui préfères la compagnie de tes copains de beuverie, elle se lève te faire à manger quand tu rentres et va se coucher avec toi quand Maman travaille de nuit.

Elle a horreur de ce que tu vas lui faire mais elle consent en silence. Entre toi et moi pas un mot sinon ton monologue incompréhensible ou tes déclarations d'amour. Je voudrais te dire : « S'il te plaît Papa, laisse-moi, tu me fais mal, je ne veux pas ». Je fais semblant de dormir. J'occupe la place de Maman, à ta gauche. Parfois tu laisses la lumière. Je me tourne vers elle, en chien de fusil. Ton corps se colle alors au mien, m'emboîte littéralement et je sens quelque chose de dur dans mon dos alors que ton souffle s'accélère. Après je ne sais plus. Je suis loin de mon corps. Il est à toi, plus à moi. Je ne l'habite plus...

Quand Maman part travailler à vingt-heures trente, je la supplie de ne pas s'en aller avant ton retour. Je sais que si tu n'es pas là avant son départ tu

vas rentrer tard. Je vais te guetter par la fenêtre, impatiente et inquiète, terrorisée aussi. Je vais regarder la télé jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que de la neige sur l'écran. Après j'irai me coucher avec ma soeur et tu me réveilleras en sursaut en allumant la lampe du plafond. Comme un mouton je te suivrai. J'ai si peur de toi. Je ne veux pas que tu hurles, que tu casses tout...

Maman, je lui en veux parce qu'elle me laisse livrée à toi mais bon, elle travaille, elle n'a pas le choix. Et puis un soir, tu étais très très méchant, tu m'as demandé en rentrant où elle était. Je t'ai répondu qu'elle était partie à l'hôpital et tu as piqué une colère terrible. Tu m'as traînée devant le téléphone, tu as composé le numéro de l'hôpital et tu m'as tendu le récepteur : « Dis que tu veux parler à ta mère ». Il était une heure du matin et une voix de femme m'a répondu : « Elle ne travaille pas ce soir ». Une main m'a broyé le coeur. Un courant électrique m'a parcourue. Tu avais pris l'écouteur, tu as tout entendu en même temps que moi. Tu m'as arraché le téléphone des mains et tu as raccroché violemment : « Ta mère est une putain. Elle dit qu'elle va travailler et tu sais où elle est, hein ? ». J'ai reçu tes mots comme une gifle. Tu n'avais pas besoin de me dire la suite, je la connaissais : « Elle est avec son Robert ! ». Robert, ton copain, le père de mes meilleures amies. Et Maman qui niait tout, qui faisait comme si on ne voyait rien Christine et moi. Maman que j'avais surprise un soir où tu n'étais pas là, un soir où nous dormions tous dans la maison de campagne, dans l'unique chambre car la maison était en travaux. Maman qui avait quitté son lit pour rejoindre celui de Robert de l'autre côté du paravent. Maman que j'avais vue à la lueur de la cheminée. Maman qui faisait comme si de rien n'était le lendemain matin mais qui échangeait avec Robert des regards langoureux, Maman qui frôlait son corps...

Quand toi Papa tu m'as obligée à téléphoner, je n'ai rien appris sinon que Maman m'avait abandonnée, que plus personne ne pourrait me protéger. Ce jour-là j'ai détesté votre monde d'adultes où tout n'était que mensonge, duperie, coucherie. J'aurais préféré ne pas avoir de parents. J'ai envié les orphelins.

A présent que je suis adulte, je pleure mon passé. J'attends du Docteur Klein qu'il me rassure, qu'il me dise que tout ça c'est des histoires que j'ai inventées. Mais son sourire crispé suffit. J'ai compris. Avec ménagement, il me renvoie à la triste réalité : Papa tu m'as violée !

Mardi 7 novembre 2000

Je viens d'appeler Viol Femmes Information car je suis à nouveau très perturbée.

Vendredi dernier, j'ai profité que Morgane était sortie et que Patrick et Gaël étaient affairés dans le garage pour téléphoner à ma soeur. D'emblée j'ai annoncé la couleur, j'avais quelque chose de grave, d'important, à lui dire. Je lui ai demandé si elle pouvait me parler seule et si elle se sentait prête à entendre des choses dérangeantes. Elle a pris un air détaché et m'a répondu oui. Comme je la sentais sur ses gardes, j'ai insisté : « Je vais peut-être te faire du mal mais j'ai besoin de ton soutien, es-tu sûre d'en être capable en ce moment ? ». Elle m'a dit : « Je t'écoute ! » et là, impossible pour moi d'aborder le sujet. Christine a essayé de me tendre la perche :

- Ça me concerne ?
- Oui et non.
- C'est à propos de Patrick ?
- Non.
- Au sujet de Maman ?
- Oui et non.
- A cause de Papa ?
- Oui.

Comme je n'enchaînais pas, elle a eu un rire gêné :

- Comment veux-tu que je t'aide si tu ne me dis pas ce qui ne va pas ?
- Je ne peux pas. Je ne sais pas comment dire ça. Dis-moi à quoi tu penses et je te répondrai si c'est ça.
- Ce n'est pas ce qu'on appelle un crime ?
- Si !

Silence gêné.

- Comment peux-tu en être sûre ?
- Je sais, c'est tout !
- Oui, mais Sylvie, excuse-moi de te poser la question, mais tu ne crois pas que tu aurais eu des difficultés, disons, sur le plan sexuel ?
- J'en ai eu !
- Ah bon !

Silence.

- Mais quand tu as eu ta première expérience, je ne sais pas comment dire ça, tu as saigné ?
- Non !

Je sais que ça ne prouve rien. Elle me presse alors de questions auxquelles je réponds du mieux que je peux. Je la remercie pour son aide et m'apprête à raccrocher lorsqu'elle me dit :

- J'avais peur que tu m'annonces quelque chose de plus grave.

Je sens monter en moi la colère :

- Quoi ! Tu ne trouves pas que c'est grave ?

- Je n'ai pas dit ça mais j'avais peur que tu m'annonces qu'il m'avait fait quelque chose à moi aussi.

Je reste interdite. Pourquoi pense-t-elle à ça. Oh non ! A mon tour j'ai peur de la suite. Mon coeur bat à tout rompre. C'est elle qui reprend le fil de notre conversation. Elle veut des détails. Est-ce que j'ai des images précises ? Quel âge j'avais ? Ensemble nous rassemblons nos souvenirs, nous assemblons les pièces du puzzle.

Lorsque j'évoque Papa, couché à côté de moi, qui me colle, m'étouffe, m'écoeure, elle avoue : « C'est bizarre, j'ai l'impression que ça ne m'est pas étranger ». Elle se souvient alors avoir été seule avec Papa dans la maison de campagne, de la terreur qu'il lui inspirait, du sentiment d'abandon et de solitude. Personne pour la défendre !

C'est comme si j'avais déterré une bombe. C'est ça que je craignais. Depuis plusieurs mois, je sais qu'il y a autre chose dans mon histoire, une bribe de la sienne peut-être. A présent j'ai peur pour elle. Comment va t-elle réagir quand j'aurai raccroché ?

Je l'ai rappelée le lendemain et j'ai perçu à sa voix le trouble que j'avais semé. Nous avons parlé longuement de nous deux, de nos relations si difficiles autrefois. Nous avons pris conscience d'avoir été utilisées par nos parents communs, *sa* mère et *mon* père, que nous étions chacune le

punching-ball de l'autre, un moyen de défouler notre violence. Dieu, que je l'ai haïe ma soeur, insultée, reniée... Maintenant je lui dis que je l'aime car, très honnêtement, je n'ai pas grand chose à lui reprocher personnellement. Je suis inquiète pour elle. Je la supplie de retourner voir le pédopsychiatre qui s'occupe de Pierre, son fils. Il ne faut pas refermer *la boîte à souvenirs*. Je sais que dans quelques jours elle va nier, refouler cette vérité immonde... *Les Trois Singes* : ne pas voir, ne pas entendre, ne pas parler. Elle a, elle aussi, trois petits singes en bois sur le manteau de sa cheminée. Quand va-t-elle les détruire ?

Moi je me sens libérée d'un grand poids. J'ai réussi à me faire entendre. En même temps je dois affronter, accepter la parole de ma soeur. Combien de cadavres avons-nous cachés dans le placard ?

Mais je ne suis plus seule sur la route. Pour la première fois de ma vie je me sens complice de ma soeur. A nous deux nous vaincrons plus vite nos vieux démons. Christine, sois forte, ne me laisse pas gérer ça seule. Toi aussi, tu traînes des casseroles. Nous ne pouvons compter que sur l'une et l'autre pour retrouver la mémoire du passé. Je vais t'aider, tu vas m'aider. On n'a plus le choix !

Mercredi 8 novembre 2000

J'ai reçu les publications de *SOS Inceste Pour Revivre*. Sur l'enveloppe, il y avait mentionné *SOS IPR*. Ouf ! Je ne suis pas prête à assumer le regard

des autres sur ce qui m'arrive. L'autre jour, en sortant de chez le Docteur Klein, j'ai acheté un livre sur les traumatismes de l'inceste à la librairie d'à côté. Quand je suis arrivée à la caisse j'ai pris soin de retourner le bouquin pour que le vendeur ne voie que le prix et le code-barre. En l'emballant, il m'a soufflé « Vous abordez un sujet difficile ». J'ai pris un air détaché et professionnel : « Oui, je fais une étude sur le sujet ».

Les revues éditées par SOS Inceste correspondent à mon attente. Outre les témoignages, le regard des différents intervenants (psychiatres, psychologues, assistants sociaux, avocats, juges..) m'apporte des éléments nouveaux pour essayer de comprendre. J'ai été interpellée par les propos du Docteur Darves-Bornoz, médecin-psychiatre : « *Dans ma pratique clinique, j'ai par exemple rencontré plusieurs personnes qui avaient peu à peu construit un certain équilibre autour de tout ça et avaient décompensé à l'occasion d'une intervention chirurgicale. Quel rapport avec un viol incestueux ou pas ? Cela a à voir avec l'effraction, l'intégrité du corps, la passivité, l'anesthésie, la modification de conscience, etc..* ». Cela expliquerait pourquoi j'ai disjoncté à la suite de mes trois opérations du dos.

Je me souviens avoir très mal vécu les intubations. Les interventions sur la colonne vertébrale nécessitent l'emploi de curare, ce poison utilisé par les indiens d'Amazonie pour paralyser le gibier. Cette substance permet de détendre complètement les muscles mais bloque la respiration naturelle. On doit vous mettre sous assistance respiratoire pendant toute la durée de l'opération. Lors de ma première intervention je me suis réveillée avec un truc dans la gorge. Ça m'étouffait. J'avais envie de vomir. Il fallait que j'enlève ce truc à tout prix. J'ai essayé de l'arracher mais il devait être scotché. Je me suis griffé le visage : *Enlevez-moi ça ! J'étouffe, je suffoque,*

je m'étrangle. J'ai besoin de vomir. Mais je ne peux pas parler, je cherche quelqu'un du regard. Comment me faire comprendre ? Je me débats. Une voix au loin : «*Chut, calmez-vous. On va vous l'enlever tout à l'heure*». Je ne veux pas attendre tout à l'heure, il faut m'enlever ça tout de suite. Quelqu'un me tient les mains et j'ai l'impression d'avoir déjà vécu ça : un truc dur et froid qu'on rentre de force dans ma bouche, j'ai envie de vomir, ça m'étouffe, je me débats, je tourne la tête ; alors on me tient les mains et on m'enfourne de force cette chose dans la bouche, dans la gorge... Ça y est, ils me l'ont enlevé et je me mets à vomir. J'ai mal à la gorge et ça aussi je l'ai déjà vécu, je le sais.

Lors de mon opération suivante, quatre ans et demi plus tard, j'ai supplié l'anesthésiste de retirer l'intubateur avant mon réveil mais le même scénario s'est reproduit. Malgré la douleur, l'état de faiblesse extrême dans lequel j'étais, seule une chose importait : arracher ce truc de ma bouche ! L'impression d'un viol !

On a violé ma bouche mais pas avec un sexe d'homme. Je crois savoir que c'est avec une petite cuillère. Est-ce ce qui a déclenché mon anorexie à l'âge de 5 mois ? Je ne serais pas surprise, cela expliquerait mon dégoût de la nourriture ou plutôt des repas.

Ma mère et mon père prétendaient que je dévorais à pleines dents un bout de pain ou de saucisson sec en dehors des repas. Mais à table cette boule dans la gorge m'empêche de manger. Ça ne passe pas, surtout la viande. Je sens leur regard sur moi, leurs menaces. Si je ne mange pas, ils vont me punir et me laisser devant mon assiette tout l'après-midi. Alors, je mets un petit morceau dans ma bouche. Je mâche, je mâche. Impossible d'avaler. J'en mets un autre et un autre jusqu'à ce que ça forme une grosse

boule que je coince à l'intérieur de ma joue comme les hamsters. Dès qu'ils ont le dos tourné, je retire tout pour le donner au chien sous la table ou je pars en courant aux toilettes pour tout recracher. Je voudrais leur dire : « Papa, Maman, foutez-moi la paix. Arrêtez d'essayer de me gaver ! ». Et puis il y a le rituel : une bouchée pour Papa, une bouchée pour Maman, une bouchée pour Tata... Leur prouver que je les aime à chaque morceau, à chaque cuillerée avalés. Manipulation affective ! Pourquoi est-ce que je mange chez les autres ?...

Lundi 13 novembre 2000

J'ai rappelé ma soeur pendant le week-end pour savoir comment elle allait. Comme elle n'abordait pas le sujet crucial, je lui ai demandé si elle avait pris rendez-vous avec son psy. Elle m'a fait comprendre qu'elle ne désirait pas en parler. Elle m'a dit avoir beaucoup réfléchi. C'est tout. Le message est clair et implicite : « Je ne veux plus entendre parler de ça ». Aucun déni de sa part mais aucun désir d'en savoir plus.

Je suis frustrée. L'aide que j'attendais ne viendra pas... en tout cas, pas maintenant. Faire comme s'il ne s'est rien passé, reprendre le fil de sa vie où elle l'a laissé, son petit train-train quotidien, voilà ce qu'elle souhaite. Pour moi un autre deuil à faire ! C'est triste et normal. Elle a toujours tout refoulé - mais pas renié -. Il ne faut pas remuer la boue. C'est comme ça !

Avant de raccrocher, je lui ai annoncé qu'il y avait prochainement un numéro de l'émission *Zone Interdite* sur les abus sexuels. Elle a semblé y porter intérêt. J'espère que ce reportage va lui ouvrir les yeux, le coeur aussi, mais je n'y crois pas trop. Je vais devoir continuer à porter seule ce fardeau.

Mardi 21 novembre 2000

Je me suis trompée. Ma soeur m'a ouvert son coeur.

Quand Gaël, mon fils, lui a téléphoné vendredi soir pour la remercier du cadeau qu'elle lui avait envoyé pour ses dix-neuf ans elle a demandé à me parler. Elle m'a confié ses difficultés à communiquer avec Pierre, son fils d'onze ans. La veille, lui et son grand frère de seize ans ont commencé à se lancer des projectiles dans la maison et le jeu a dégénéré en bagarre. Pendant ce temps, ma soeur était occupée à ranger les courses. Mon beau-frère n'était pas là, elle était épuisée et elle s'est soudain sentie impuissante à contrôler la situation. Quand Pierre, en claquant la porte du réfrigérateur, en a fait tomber tout le contenu et que la cuisine a été jonchée de débris de verre, de moutarde, de cornichons, de mayonnaise, de bière et de coca, elle a explosé. Elle a eu envie de tout plaquer et de prendre sa voiture. Finalement, elle est allée se coucher en laissant la cuisine en chantier.

Elle m'a avoué : « Je recommence à craquer », son expression favorite pour signifier qu'elle va mal. Ma *révélation* n'y est pas sans doute pas

étrangère. C'est comme si j'avais ouvert une brèche et qu'elle était soudain submergée par un flot de colère, de frustrations, de ressentiments.

Nous sommes restées plus d'une heure au téléphone. Moi qui croyais rencontrer une résistance farouche de sa part je me suis rendu compte que j'avais enfoncé des portes ouvertes. Pourquoi a-t-elle si facilement reconnu ma parole ? Pour elle, c'est évident, mon aveu a donné un sens à tout ce qu'elle ne comprenait pas dans sa vie : pourquoi cette méfiance, cette incapacité à se lier d'amitié. Pourquoi elle accepte l'acte sexuel mais se contenterait bien des préliminaires. Pourquoi elle ne supporte pas l'attitude manipulatrice et fusionnelle de Pierre. Pourquoi, pourquoi... Elle a décidé d'en parler au pédopsychiatre qui s'occupe de Pierre et de suivre une thérapie personnelle.

Quand elle m'a confié avoir cela sur le coeur depuis si longtemps sans jamais avoir pu en parler à qui que ce soit, j'ai eu la certitude que plus jamais nous ne serions seules. Nous partageons un secret qui nous lie pour l'éternité. Même si j'ai pu aborder ce problème avec d'autres personnes, qui m'ont écoutée, aidée du mieux qu'elles ont pu, c'est ma soeur qui est la plus à même de comprendre. Nous avons vécu les mêmes choses. C'est étrange mais nos souvenirs sont différents ; ils se complètent et nous permettent de reconstituer des images cohérentes.

Je crains par contre que notre nouvelle complicité ne nous éloigne de notre mère. Christine continue de croire que Maman ne savait rien. Bien qu'elle ait, elle aussi, ressenti cruellement une sorte d'abandon, de démission et de lâcheté de la part de ma mère, elle l'excuse. Moi non ! Pire, j'ai honte de mes pensées : j'ai la conviction que quelque part ça arrangeait ma mère de fermer les yeux. Elle m'a dit un jour que les relations intimes qu'elle avait

avec mon père ne lui apportaient aucun plaisir et qu'elle subissait ses assauts avec résignation, comme une corvée. Quand j'ai pris sa place dans le lit conjugal, peut-être s'est-il montré moins entreprenant avec elle. Peut-être a-t-il espacé leurs ébats. Je suis peut-être injuste envers elle mais rien ne peut empêcher le doute de subsister.

Par ailleurs, pourquoi ne s'est-elle presque jamais interposée quand mon père nous donnait des raclées. Elle n'est intervenue que de rares fois parce qu'elle avait peur qu'il nous tue. Je sais qu'il en aurait été capable. Je me souviens très bien d'une fois. Nous étions en vacances aux Forges dans la maison de campagne. Maman n'avait pas de congés et mon père s'occupait seul de nous pendant l'été. Je devais avoir quatorze ou quinze ans et Christine douze ans.

Nous étions à table. C'était un midi. Mon père n'arrêtait pas d'agacer ma soeur, je ne sais plus pourquoi. Il lui donnait des bourrades dans le bras et lui faisait des remarques désobligeantes. Elle riait, d'un rire crispé, de ses remarques caustiques. Elle a eu le malheur de laisser échapper un : « Pauvre con ! ». Mon père riait toujours et lui a demandé de répéter, ce dont ma soeur s'est bien gardé de faire. Il s'est levé et s'est mis à courir après elle, ils tournaient tous les deux autour de la table en riant, d'un rire malsain, un rire fou. Ils me donnaient le tournis. J'ai senti le danger. D'un coup, mon père l'a happée par le bras et s'est mis à la frapper de toutes ses forces. Elle hurlait et plus elle criait, plus il frappait. Elle a réussi à se dégager et est partie en pleurant.

J'étais toujours assise à table. Médusée, incrédule. Pourquoi ? Pourquoi cette folie ? J'ai senti la haine, la haine mauvaise, monter en moi. Je me suis

levée à mon tour. J'ai fait face à mon père. Je l'ai regardé droit dans les yeux :

- Pourquoi tu l'as battue ?

Il s'est remis à rire, de son rire méchant :

- Mêle-toi de ce qui te regarde !

- Pourquoi tu l'as battue ?

- Tu en veux autant ?

- Pourquoi tu l'as battue ?

Pas de réponse. Seulement son rire, son rire mauvais. Je le déteste, je ne vais pas céder, pas baisser le ton, pas baisser les yeux. Lui demander des comptes. Pour une fois ! ... J'insiste : « Pourquoi tu l'as battue ? ».

Les coups s'abattent. Un fou, c'est un fou. Je recule à moitié sonnée. Il frappe toujours : la tête, les bras, le dos... Je ne sens pas la douleur. Il peut me tuer, je ne céderai pas : « Pourquoi tu l'as battue ? ».

A présent je suis dans la chambre à coucher. Il se rue sur moi, me pousse sur le lit, se couche sur moi et me frappe, me frappe. Pourquoi ? Je n'aurai jamais la réponse. Il va me tuer, c'est sûr ! Alors, soudain, j'ai peur. Peur de lui, de ses yeux mauvais, de son rictus, de ses grosses paluches. Et s'il m'étranglait pour que je me taise ? Alors je hurle comme une bête : « Au secours ! Au secours ! Il va me tuer ! ».

C'est comme un électrochoc. Il relâche sa pression et s'en va. C'est la première fois que je déteste mon père à ce point-là. Je me sens à la fois forte et brisée. Ce jour là, ne lui ai-je pas, à mon insu, demandé des comptes sur une autre injustice : « Pourquoi tu m'as violée ? ».

Jeudi 23 novembre 2000

Hier midi Christine m'a appelée de son travail. Elle était très tendue. En début de semaine elle a fait le point avec l'orthophoniste au sujet de Pierre et a très mal réagi quand on lui a dit qu'il avait un retard scolaire important. Elle pensait pouvoir le faire passer en sixième et l'orthophoniste lui propose plutôt de lui faire redoubler son CM2 dans une autre école. J'ai essayé de relativiser les choses mais j'ai vite compris que Pierre n'était qu'un prétexte.

Elle s'est mise à pleurer en répétant : « Je sens que je vais craquer ». Le passé est revenu sur le tapis. Elle a informé l'orthophoniste du choc causé par la révélation que je lui ai faite. Elle sanglotait : « Je me rappelle quand Papa me faisait le déshabiller. Il avait l'air d'éprouver du plaisir, d'être content... ». Elle a crié sa honte, son dégoût, sa révolte. Elle veut en parler à Maman. Moi je ne me sens pas prête.

Je me rends bien compte que je mets des distances avec ma mère et que de son côté elle a perçu quelque chose de dérangeant, qu'elle essaie de se rapprocher de moi. Mais moi j'ai peur de la colère que je ressens à son égard. Je ne veux pas croire qu'elle n'a rien vu, rien su. C'est trop facile ! Sa bonne conscience m'horripile. Une bonne mère ne laisse pas battre ses enfants, ne laisse pas son mari les caresser, les pénétrer ! Une mère digne de ce nom protège ses petits. Même les animaux le font, sauf rares exceptions.

Je ne sais pas ce que tout ça va donner. J'ai l'impression que la famille, celle du passé, explose. Ça m'effraie ! Peur de ne plus rien contrôler.

Christine accepte de se faire aider mais ne sait pas, selon ses propres mots, comment *déballer sa vie privée*. Elle a peur qu'on ne la croie pas, qu'on la juge. Tout comme moi il y a quelque temps ! Elle accepte de venir avec moi voir mon psychiatre lors de mon prochain rendez-vous mais je ne sais pas s'il va être d'accord, si c'est bénéfique. Ma soeur est prête à prendre un jour de congé, à faire deux cents kilomètres aller et retour et à payer plus de deux cents francs sa consultation. C'est sûrement qu'elle va très mal.

En attendant, je me sens désarmée. J'essaie de l'aider à distance mais ce n'est pas si simple. Je lui ai donné le numéro vert de Viol Femmes Information et j'espère qu'elle va leur téléphoner. Je lui ai dit de préciser qu'elle était la soeur de *Sylvie de Saint-Brieuc* et qu'ils prendraient ma fiche. Comme cela elle n'aura pas à *tout déballer*. Ils seront déjà au courant du motif de son appel car de mon côté je les ai prévenus de cette éventualité. J'espère que j'ai bien fait.

A vrai dire je ne sais plus trop quoi faire. Je ne m'attendais pas à un tel chamboulement. Je pensais que c'était mon histoire à moi, à moi tout seule. Le fait que ma soeur y soit intimement mêlée change tout. Je me reproche de lui avoir parlé et en même temps c'était sans doute nécessaire, incontournable. Sa souffrance me renvoie à la mienne. J'ai l'impression de faire machine arrière. Moi qui commençais à prendre du large par rapport à mes émotions, je me retrouve plongée dans le chaos. La blessure est loin d'être guérie. Elle s'est rouverte et fait mal.

Lundi 27 novembre 2000 (11 heures)

Ce matin j'ai tous les symptômes d'une gastro-entérite mais la vérité est que je suis malade d'angoisse.

Hier soir j'ai regardé un reportage sur les interruptions médicales de grossesse. On suit la vie d'une future maman pendant quelques semaines : la révélation des graves malformations du fœtus, le choix personnel qu'elle doit faire, enceinte de 5 mois et demi, et la mort-naissance de son bébé. Je pensais qu'on allait l'endormir et lui faire une césarienne mais il n'en est rien. On arrête d'abord le coeur du bébé en lui injectant un produit létal sous échographie. Puis on provoque les contractions de la jeune femme qui va accoucher comme toutes les mères, en pleine conscience. On lui demande si elle souhaite voir son enfant... mort.

Je me sens mal. J'allume une cigarette et la tête me tourne comme si c'était ma première cigarette. J'ai envie d'éteindre la télé mais je sais que la violente émotion que je ressens a un sens. J'essaie de comprendre. J'ai vécu moi aussi une grossesse arrêtée parce que l'embryon était mort mais je n'étais enceinte que de deux mois et demi. J'ai eu un curetage sous anesthésie générale. Rien à voir avec la violence d'un accouchement. Non ce n'est pas ça qui fait écho.

Après des heures de travail interminables, la jeune femme est maintenant en train de mettre au monde son enfant mort. Elle hurle sa douleur de mère-orpheline, mère-veuve.. il n'y a pas de mot pour dire la perte d'un enfant. La sage-femme emporte cette petite chose, ce tout petit garçon dans un drap pour le laver et l'habiller avant de le présenter à ses

parents. Il faut qu'ils le voient pour que cet enfant qu'ils ont conçu s'inscrive dans l'histoire familiale, qu'on lui donne un nom et une sépulture afin qu'ils puissent faire leur deuil et avoir le courage de revivre, de redonner un jour la vie. Ce moment où cet homme et cette femme deviennent un papa et une maman à part entière en embrassant leur bébé est empreint d'une grande tendresse malgré leur détresse. Douleur et douceur, vie et mort à la fois. Acceptation de l'inacceptable. Je suis médusée par cette page de vie et de mort mêlées.

Je vais me coucher très perturbée sans savoir pourquoi cette histoire me prend aux tripes à ce point. *Je rêve, d'un sommeil agité, de deux bébés inachevés, morts, dont je suis la mère. Je ne veux aucun des deux. Puis j'accepte de les voir. Ce sont des peluches, des petits animaux. Je choisis de garder le plus beau. Puis je veux garder les deux. Ensuite je reviens sur ma décision, je vais n'en garder qu'un et donner le deuxième à une femme qui ne peut pas avoir d'enfant.*

Je m'éveille, abasourdie par l'absurdité de mon rêve. Pourquoi donner un bébé mort, qui ne ressemble même pas à un bébé, à une femme stérile ? Je repense à l'émission d'hier et je suis submergée par l'angoisse, la douleur. Des larmes brûlantes tombent en cascade et glissent dans mon cou. Les propos du reportage me hantent.

Je porte moi aussi un enfant imaginaire dont le cerveau est détruit, un enfant qui ne peut pas vivre comme ça. Il me faut avoir le courage de le tuer car on ne peut pas le réparer. Ensuite, je dois avoir la force de l'évacuer. Le travail va être long pour moi aussi. Je vais devoir accoucher de ce bébé dont je rêve si souvent, de ce bébé abandonné. De ce bébé qui n'est pas conforme à mes désirs, qui n'est pas dans la normalité. Quand j'aurai eu la force de le

tuer, de le mettre au monde, je vais devoir le regarder en face, accepter d'en faire le deuil pour me reconstruire.

Ce bébé, je sais qui c'est. C'est la part monstrueuse de moi-même. Cet enfant, c'est une part de moi, ce double avec lequel je cohabite et que je ne comprends pas. La part anormale qui a le cerveau abîmé, qui n'est pas viable à long terme. Le bébé que je porte en moi symboliquement c'est le fruit de l'inceste, la peur d'avoir eu un monstre avec mon père.

Je dois cesser de rêver à ce bébé à qui je veux redonner la vie. Ce bébé souillé, abandonné, je dois le tuer. Me débarrasser à tout jamais de l'amour monstrueux que je porte à mon père. Je délire, je divague mais je sais que tout ce charabia est porteur de vérité si on sait le décoder. Comme les rêves les plus absurdes, les plus étranges.

Même l'écriture, les lapsus, les retouches, les mots inachevés sont révélateurs. Lorsque, le 7 novembre, j'écris : « depuis plusieurs *moi* », ce n'est pas innocent. Je maîtrise suffisamment l'orthographe pour que les fautes prennent une signification. L'inconscient joue sur les mots, les sons...

Lors d'un entretien avec le Docteur Klein, j'évoque la serviette éponge rouge et mouillée avec laquelle je me couvre la tête dans un rêve. Cette image me trouble, je ne la comprends pas. Pourtant, je sais qu'elle a une signification importante. Le Docteur Klein me demande à quoi cela me fait penser et je réponds : « *au sens interdit* ». Il rectifie : « *ou au sang interdit* ». Il m'explique que le mot serviette se rapporte souvent à l'intimité féminine (on parle de serviettes périodiques). L'aspect mouillé confirme cette hypothèse et symbolise la menstruation ou la défloration. Mais comme j'insiste sur le mot interdit, il ne s'agit pas des règles mais sans doute d'une évocation inconsciente du viol subi.

Le même jour (22 heures 25)

J'ai cogité toute la journée sur le sens de mon rêve de la nuit dernière et j'ai trouvé : *les deux bébés morts, dont le cerveau est endommagé et dont la croissance normale est interrompue, représentent les deux enfants que nous avons été ma soeur et moi. Moi j'ai accouché de cet enfant anormal, brisé, qu'on ne peut réparer, et de son double (ma soeur) en révélant ce que j'ai subi. Dans un premier temps j'ai rejeté cette image d'enfants monstrueux puis je l'ai intégrée mais je n'ai rien dit à ma soeur (j'ai gardé les deux bébés, les deux secrets). Ensuite j'ai conservé l'enfant mort que j'ai été et j'ai donné l'autre à ma soeur qui était stérile car elle n'avait pu mettre ce secret d'enfant au grand jour.* Par contre, je ne sais pas pourquoi ces bébés ressemblent à des ours en peluche. Est-ce pour montrer la précocité de l'agression que nous avons subie ?

J'ai soumis l'analyse de mon rêve à Patrick et il lui a semblé qu'elle était juste, qu'elle collait avec le contexte. Il m'a demandé si ça m'aidait à avancer :

- D'un millimètre mais je ne peux pas aller trop vite, le terrain est miné, j'ai peur que ça me pète à la figure.

Je lui avoue ma peur de continuer l'escalade, ou plutôt la dégringolade, dans l'horreur. Qu'est-ce que je vais encore apprendre ? Je m'attends au pire, à sombrer dans la folie ou la mort car la vérité fait trop mal. Peut-être que ma soeur n'est pas ma soeur ! - j'ai été très troublée à l'âge de huit ans parce qu'une voisine à la campagne m'a demandé un jour où était ma *demi-soeur* -. Vais-je découvrir qu'un autre homme que mon père a mis la main sur moi ?

J'imagine tous les scénarios possibles. Rien ne m'étonne plus. J'essaie de me blinder, de me préparer à une autre cassure. Je sais qu'il reste encore beaucoup de zones d'ombre.

Je comprends maintenant pourquoi j'ai été si hermétique au discours New-Age : « retrouvez l'enfant qui est en vous ! ». Cet enfant là me fait horreur. Il souffre et réclame depuis longtemps sa mise à mort. La femme adulte est impuissante à l'aider à sortir de là. Elle a peur que la petite fille ne l'entraîne avec elle comme le font les noyés qu'on essaie de sortir de l'eau. Quand j'ai envie de me tuer, c'est elle, la petite souillon, que je veux détruire. Voilà je voudrais croire que je suis passée de l'état de bébé à celui d'adulte sans cette étape de l'enfance, puis de l'adolescence.

Vendredi 1er décembre 2000

J'ai vu le Docteur Klein ce matin. A nouveau, ce journal a été le principal moyen de communiquer. Dire les mots c'est trop tôt. Je préfère les écrire. Ça permet davantage de distance.

Je repense au *fruit de l'inceste*, au *bébé monstrueux* que j'ai eu peur d'avoir avec mon père. Le Docteur Klein m'a demandé si j'avais craint d'être enceinte. J'ai répondu par la négative mais avec le recul je crois que la réponse est oui. Je pense que je savais comment on fait les bébés mais qu'il me manquait un élément indispensable : pour être fécondée, la fille doit être nubile. Mon père savait qu'il ne risquait rien mais moi non !

C'est étrange, mais je ne ressens aucune émotion en écrivant cela. Désir de me protéger en adoptant l'anesthésie affective ou erreur d'interprétation ? Je ne sais pas.

Je repense à mes poupées et à mes ours chéris que je battais, que je jetais par la fenêtre dans la poussière de la cour, des poupées désarticulées à qui il manquait la tête, un bras ou une jambe et que Maman emmenait à réparer à la *Clinique des Poupées*. Pourquoi cette violence sauvage, ce besoin de détruire, d'abîmer ce qui était si cher à mes yeux ? Tellement cher que je disais souvent que je ne me marierais que si mon mari acceptait mes ours en peluche et mes poupées, *ma famille*. Je me souviens encore de leurs noms : Tintin, Bruno, Rémi, Nickie, Véronique...

Mardi 5 décembre 2000

Cassée, toute cassée. C'est comme ça que je suis ce matin. Manque de sommeil ? Crainte pour Morgane que je vois sombrer à son tour dans la déprime ?

Ma fille chérie, je t'aime et je suis désolée que ma fêlure te déstabilise (je viens d'écrire *failure* comme en anglais, mot qui signifie défaillance, manque, échec). Tu es mon rayon de soleil, ma fille, ma confidente. S'il te plaît, fais un effort, refais-toi une santé. J'ai besoin de toi... Comme j'ai besoin de ton père et de Gaël, ton frère.

Je comprends que tu ailles mal. J'ai cassé l'image de ton grand-père mais tu es si intuitive que tu avais déjà tout compris. Je n'ai pas voulu te mentir, te rassurer. Ça aurait été malhonnête pour toi et pour moi. A présent que tu deviens une femme à part entière, tu ressens peut-être avec plus d'acuité la violence que j'ai subie. Que ça ne t'empêche pas de vivre ta vie. J'espère que le garçon que tu aimes te donnera de bonnes raisons d'envisager ton avenir avec un peu plus de sérénité. La vie n'est pas forcément moche, nulle comme tu le penses. Ce n'est pas une fatalité. Ta vie sera aussi ce que tu en feras.

Contrairement à ce que tu crois, ta très grande sensibilité à l'égard des autres est un atout pour entreprendre des études de psychologie comme tu le souhaites. Tu sauras au moins de quoi tu parles quand tu devras étudier les troubles du comportement (les miens, les tiens, ceux de ton grand-père). Ça ne sonnera pas faux.

Tu ne peux pas faire grand chose pour moi pour l'instant. C'est à moi de gérer ça toute seule car j'étais seule quand j'ai été confrontée à toutes ces horreurs. Tu peux m'aider par ta simple présence, par le fait que tu es là tout simplement.

C'est à moi d'exorciser tout ça. Je me complais dans la lecture des histoires qui ressemblent à la mienne. C'est comme une espèce de miroir. Je revis ma propre dérive à travers celle des autres. Ça me fait mal, ça me fait pleurer mais après je peux penser à autre chose. Si je pouvais seulement retrouver le sommeil comme avant ! C'est ça qui me fragilise : ces nuits coupées, hachées par des cauchemars, l'impression d'être passée sous un bulldozer, le corps tout endolori le matin.

Mes rêves sont moches : la crasse, des bidons qui dégueulent un liquide noir, nauséabond. Vision de société pourrie, souillée, polluée. Des personnages que j'incarne tour à tour : une fille qui ne tient plus sur ses jambes mais qui fait un effort surhumain pour faire croire qu'elle peut encore marcher sinon on va la confier à la Soeur Anne qui s'occupe du mouroir. « Anne, ma soeur Anne, ne vois-tu rien venir ?... » (Anne, c'est le deuxième prénom de ma soeur ; un hasard ?). Ça me fait penser à Barbe Bleue. Au secret qu'on ne peut découvrir sans risquer la peine de mort. A la clé toujours souillée de sang qui révèle qu'on a vu ce qu'on ne devait pas voir. Ensuite je suis la mère qui veut croire à tout prix que sa fille va guérir et qui attend le verdict du médecin. Puis quelqu'un qui regarde tout ça de l'extérieur.

Est-ce cela, la mémoire et le discours fragmentés dont parle le Docteur Klein, plein de petits morceaux de vérité éparpillés qu'il faut rassembler pour comprendre le message ?

Mercredi 6 décembre 2000

Encore une putain de nuit avec réveil à 4 heures 20 précises. Je n'ai plus sommeil alors j'écris.

Hier j'ai été prise d'une grosse panique dès le matin. Mon travail m'a remis un peu les idées en place mais m'a demandé un effort considérable pour tenir jusqu'à dix-neuf heures. Heureusement que ce boulot me plaît.

Le contact avec les jeunes me fait du bien. Ils m'obligent à garder la tête haute. Avec eux, pas question de laisser paraître la moindre défaillance. Ils sont comme ça : exigeants, indécis, contradictoires, agaçants mais aussi gentils, séducteurs, prévenants. Je ne suis pas dupe de leurs petits trafics, de leur fausse jovialité qui cache si mal le reste et de leur côté manipulateur. Ils sont terriblement matérialistes mais ils croient toujours qu'ils vont refaire le monde et c'est très bien comme ça.

J'aimerais retrouver mon utopie d'un monde pur, sans crasse, sans mise sous pression ou mise à l'écart. D'un monde juste, aimant, sans peur, sans haine mais ça reste à inventer, à rêver.

Jeudi 7 décembre 2000

La journée d'hier a été une horreur. Après avoir écrit, je suis retournée me coucher à six heures quinze mais je n'ai pas réussi à me rendormir tellement je me sentais mal. J'étais complètement paniquée, j'avais affreusement froid et je ressentais un tremblement intérieur. Mon coeur battait de façon très irrégulière, j'avais la nausée. Ensuite la débâcle intestinale habituelle quand je suis dans cet état de terreur absolue.

Quand je me suis retrouvée seule, j'ai pleuré, pleuré, sangloté. Mais, quand est-ce que tout ça va s'arrêter ? Quand ? J'ai de nouveau envie de me tuer pour échapper à cette angoisse horrible qui me tord les tripes.

Epuisée, je me suis enfin rendormie vers neuf heures trente. Quand je me suis réveillée, il était presque midi. J'avais honte que Patrick me voie dans cet état pitoyable : pas lavée, pas habillée... une traîne-savates qui n'a plus goût à rien. J'ai fait l'effort de me rendre à peu près présentable avant son retour. J'ai prétexté une rhino-pharyngite pour justifier ma mine défaite mais je sais qu'il n'est pas dupe.

Je le plains de me voir comme ça. Je l'aime tellement que ça me peine d'être physiquement si distante avec lui. Plus aucune intimité. Quand il va se coucher, je dors déjà. J'aimerais qu'il me touche, j'ai envie de sentir sa peau, son odeur, sa chaleur mais je ne peux pas. Pas en ce moment. J'ai peur que *l'autre, le cauchemar* ne vienne s'immiscer, tout gâcher...

L'après-midi, j'ai téléphoné à Viol Femmes Information. J'ai eu une nouvelle interlocutrice, une dame plus âgée semble t-il. Elle ne connaissait pas mon dossier et n'arrivait pas à remettre la main dessus. Il m'a fallu tout raconter. Maintenant j'arrive à le faire avec un peu moins de réticence. Ses paroles m'ont fait du bien. Elle pense que la confrontation avec ma mère devient incontournable. Ce n'est pas la première fois qu'on me le dit mais c'est la première fois que j'accepte de l'entendre.

Elle me conseille de choisir une date neutre (pas pendant les fêtes, les anniversaires ou les moments difficiles) puis de convoquer ma mère de manière solennelle car « j'ai des choses importantes à lui dire ». Il faut que ma soeur soit là avec moi ainsi que Patrick, mon mari, qui a été le premier à connaître la vérité. Je dois demander à ma mère d'écouter ma parole, sans m'interrompre, comme dans un procès. Ensuite, seulement, elle aura le droit de répondre et de poser des questions.

J'avoue que j'ai très peur de cet événement mais mon interlocutrice me rassure : même si c'est très dur pour tout le monde, c'est salutaire. Elle est convaincue que ça peut libérer ma mère d'une énorme culpabilité que de la verbaliser. Que ça peut nous permettre de rétablir la vérité et le dialogue, de renouer des liens.

Vendredi 8 décembre 2000

Tout va très vite à présent. Il y a urgence ! Hier, j'ai écrit le discours que je compte faire à ma mère. Il faut que Christine soit d'accord pour m'accompagner le dimanche 17 décembre. Ce serait une date très symbolique puisque Papa est mort dans la nuit qui a suivi, il y a six ans ; une façon de lui faire prendre sa place.

Depuis que j'ai pris cette décision, il me semble que je suis un peu apaisée malgré deux rêves étranges. L'un, avant-hier, concernait la mère de Papa qui a maintenant quatre-vingt-quatorze ans : *Elle reprenait contact avec moi. Elle avait l'aspect physique qu'elle avait quand j'allais dormir chez elle le dimanche soir, quand j'étais en classe de quatrième. Elle m'offrait cent mille francs en avance d'héritage.*

Comme j'étais très surprise de ce revirement soudain de situation - nous sommes brouillées depuis l'enterrement de Papa et je ne l'ai pas revue depuis - elle m'a dit que c'était pour me dédommager, qu'elle savait tout. Je

lui ai demandé : « *Qu'est-ce que tu sais, dis-le moi !* » mais elle ne voulait pas m'en parler.

Elle avait invité tous mes amis dans son appartement. Un lieu bizarre, hétéroclite, genre « Palais du Facteur Cheval » avec des meubles venus d'ailleurs, pleins de cachettes, d'alcôves ; des meubles qui semblaient impossibles à déplacer, à agencer autrement... une sorte de labyrinthe en bois...

Le deuxième rêve, je l'ai fait cette nuit. Celui-là ne demande aucun éclairage. C'est clair comme de l'eau de roche : *Je suis dans la rue, une rue bondée, une sorte de souk, où les gens font leurs achats de Noël. Il n'y a rien d'intéressant à acheter. Rien que de la camelote Made in Taïwan.*

D'un coup, je sens que quelqu'un m'étreint. C'est Patrick. Il veut être gentil mais il me serre si fort qu'il me fait mal. Il m'agrippe par la taille et je ne peux plus me séparer de lui. On dirait deux siamois.

Ensuite, je suis à l'hôpital dans le service du Docteur Noëlle. Je crois que c'est une maternité. Je partage mon lit avec une petite fille de huit ans, très gentille, qui veut jouer avec moi aux Légo. L'infirmière arrive et me dit que si j'ai mal au ventre c'est à cause des spasmes vaginaux. Elle m'annonce qu'on va me faire des examens pour savoir d'où ça vient. Le Docteur pense à une fausse-couche ou à une grossesse extra-utérine. Je lui réponds que c'est impossible, que je me suis fait stériliser.

Je voudrais lui dire que moi je sais de quoi je souffre mais je suis dans une chambre commune et je n'ai pas envie d'étaler ça devant tout le monde. L'infirmière me suggère de venir avec elle dans le couloir et on s'assoit à côté d'une femme. On ne peut toujours pas discuter. Je demande alors de

me donner de quoi écrire et elle me rapporte un tas de feuilles. Ce sont des pages de journal ou des papiers gras. Impossible d'écrire là dessus.

Je m'installe dans l'entrée à une table haute et je cherche en vain un petit coin de journal vierge pour écrire. J'ai peur que mon message ne soit pas perceptible dans tout ce fatras imprimé. Finalement, je trouve un petit carré libre au milieu de la page et je commence à écrire : « J'ai subi un inc ». Le stylo ne fonctionne plus. J'enrage. Je ne peux pas terminer : « J'ai subi un inceste de la part de mon père ».

Mercredi 13 décembre 2000

Enfin les chaînes se brisent. Depuis que Christine a pu aborder *l'horreur* lors de son entrevue avec le pédopsychiatre samedi dernier, elle aussi se libère de ses liens.

Elle m'a exprimé sa colère envers Maman par rapport à la tentative de suicide qu'elle a faite à l'âge de douze ans. Elle avait avalé n'importe quoi et quand Maman, qui était infirmière, a vu les emballages elle a considéré qu'il n'y avait aucun risque vital. Elle n'a donc pas appelé de médecin, ni conduit ma soeur aux urgences de l'hôpital. Grave erreur ! Christine a pensé que Maman niait l'importance de son geste, que sa mort n'avait pas d'importance. Elle s'est sentie transparente, comme si sa vie ne comptait pour personne.

De mon côté, ça bouge aussi. Je commence à ressentir l'urgence de parler, de faire quelque chose d'important, de symbolique. J'aurais voulu

tout dévoiler lors de l'anniversaire du décès de Papa le 17 décembre mais ma soeur préfère qu'on attende que les fêtes soient passées. Les fêtes ! Quelles fêtes ? Je n'en ai rien à foutre. L'idée d'aller me goinfrer, de devoir faire bonne figure, m'est intolérable.

J'ai bien essayé de préparer Maman à l'idée que je ne serais peut-être pas là pour Noël mais visiblement elle ne comprend pas. Elle interprète ça comme une marque d'égoïsme, un manque d'affection. Pour elle, les fêtes de fin d'année, c'est sacré. Elle ne conçoit pas de les passer sans nous. Je n'ai pas envie que ça recommence comme il y a deux ans. J'étais tellement déprimée que je n'ai su que pleurer. J'ai tout gâché et ce Noël 1999 me laisse un souvenir affreux ainsi qu'à toute la famille. Je me sentais incomprise, loin de tout, loin de tous. Je n'avais qu'une envie : me jeter dans le vide du septième étage..

Christine a plaidé ma cause en disant à Maman que *je n'allais pas bien à cause des souvenirs réveillés par ma psychothérapie*. Maman ne comprend pas et estime que je peux faire un effort pour venir. J'ai l'impression que la situation est figée, que je n'ai pas d'échappatoire et pas d'excuse valable pour refuser de participer au repas familial traditionnel. Piégée ! Une fois de plus !

J'ai alors éprouvé le besoin d'exprimer ma révolte au principal intéressé, mon père. Je me suis dit : « *Il faut que je fasse quelque chose de symbolique, d'important pour moi* ». J'ai réfléchi à la manière dont je lui crierais ma rancoeur, ma souffrance, comment je pourrais lui avouer : « *J'ai recouvré la mémoire. Ce que tu m'as fait est dégueulasse, impardonnable. Je t'en veux car ça m'empêche de vivre, oui de vivre ! Et pourtant, malgré ça, je t'aime encore et de cet amour-là je ne peux me libérer* ».

Il m'est venu une idée qui m'a paru assez saugrenue sur le moment mais une force incroyable m'a poussée à la mettre en pratique. Lundi, j'ai commandé dix roses blanches, les plus blanches possible, et une rose rouge sang. J'ai prévenu la fleuriste que ma demande pouvait lui sembler bizarre mais elle n'a pas posé de question. Tout sera prêt pour samedi. J'ai ensuite acheté deux rubans, l'un en voile noir, l'autre violet pour faire le noeud du bouquet. En fin de semaine, j'irai moi-même cueillir du houx, bien piquant, sans baies. J'essaierai d'obtenir de la fleuriste du papier violet.

Je vais faire un beau bouquet avec les dix roses blanches, symbole de l'innocence, de la pureté, de la virginité de mes dix ans. La rose rouge au milieu, c'est le viol, le premier viol, le sang versé. Le houx, c'est pour l'agression, la douleur, la piqûre. Le papier violet, c'est le deuil, la tristesse. C'est aussi le symbole de la pénitence, celle que je demande à mon père de faire. C'est la couleur liturgique de l'Avent (période à laquelle nous sommes), et par jeu de mots, de *l'Avant*. Le noeud noir et violet, c'est le lien de mort qui me lie à lui, ce lien que je souhaite un jour dénouer.

Sur le papier violet, j'écrirai en lettres d'or : *De la part de ta fille chérie... Sa fille chérie*, ces mots qui ont semé la confusion en moi, ces mots qu'il me répétait avant de me sauter. *Sa fille chérie* qui espère un jour devenir simplement sa *chère fille*, celle qu'il aurait dû respecter.

J'ai aussi pensé verser de l'encre rouge tout autour de sa tombe mais ça ne me ressemble pas, je ne suis pas assez méchante pour faire ça.

Par contre, il va avoir droit à son message personnel, adapté des paroles de la chanson de Jean-Jacques Goldman : *A nos actes manqués*. J'ai choisi les passages qui me parlent, qui réveillent des émotions violentes, cruelles, douloureuses ou simplement un constat amer :

*A tous mes loupés, mes ratés, mes vrais soleils
Tous les chemins qui me sont passés à côté
A tous mes bateaux manqués, mes mauvais sommeils
A toutes celles que je n'ai pas été.*

*Aux malentendus, aux mensonges, à mes silences,
A tous ces moments que j'avais cru oublier
Aux phrases qu'on dit trop vite et sans qu'on les pense
A celles que je n'ai pas osées.
A mes actes manqués*

*Aux années perdues à tenter de ressembler
A tous les murs que je n'aurai pas su briser
A tout ce que j'ai pas vu, tout près, juste à côté
Tout ce que j'aurais mieux fait d'ignorer*

*A tout ce qui m'arrive enfin, mais trop tard
A tous les masques qu'il aura fallu porter
A mes faiblesses, à mes oublis, mes désespoirs
Aux peurs impossibles à échanger
A mes actes manqués.*

Voilà, je vais faire ça. Ça va peut-être me libérer, Papa, puisque tu n'es plus là et que je ne peux plus te dire les choses en face. Les aurais-tu seulement écoutées ?

Ton esprit est peut-être encore quelque part, près de moi peut-être. Je peux peut-être toucher ton âme. Tu pleures ? Tant mieux ! Prends conscience de la gravité de ton acte et sois en paix, après...Après, quand tu auras fait ton examen de conscience. J'espère que ton esprit est quelque part et que tu n'es pas qu'un corps qui pourrit dans la terre. Sinon mon geste ne signifie pas grand chose, sauf un peu pour moi.

De toute façon, il y a quelqu'un qui va m'aider à penser à toi : Maman. Eh oui, elle sait ! C'est Christine qui a eu le courage de lui dire. C'est bizarre comment ça s'est passé. Elles se sont vues lundi soir pour une raison banale. Maman a demandé à ma soeur si elle savait pourquoi je n'allais pas bien. Elle sentait bien que je la fuyais, que je m'enfermais dans mon mutisme. Elle pensait que c'était à cause de son conflit avec Morgane. C'est vrai que je suis entre le marteau et l'enclume depuis leur altercation cet été mais je ne veux pas prendre parti. Ce n'est pas mon problème.

Christine a dit, sans aucune ambiguïté, que mon mal-être était toujours lié à mon enfance, à ma relation avec Papa et que mon analyse avait mis à jour des souvenirs pénibles. Maman a posé la question clé : « Il ne l'a pas touchée ? ». Je ne sais pas quelle tête a fait ma soeur. Je sais seulement qu'elle n'a pas répondu et que ce silence était une réponse en soi. Maman a explosé. Elle a traité Papa de salaud, d'ordure. D'un coup, elle a pris la mesure de tout ce gâchis.

Elle m'a téléphoné dans la soirée, peu après. Sa voix ne trahissait rien de particulier. Elle m'a demandé comment j'allais. « Ça va ! ». Je ne devais pas être très convaincante car elle a enchaîné aussitôt : « Ta soeur m'a parlé d'un entretien qu'on devrait avoir toutes les trois. Quand est-ce que tu

souhaites venir à Rennes pour qu'on en parle ? ». J'ai esquivé l'invitation : « Écoute, je crois qu'il vaut mieux attendre après les fêtes...»

Et là, je ne me rappelle plus très bien ce qui s'est passé car ça m'a tellement prise de court que je ne me souviens plus des paroles exactes. Elle s'est mise à pleurer et m'a dit : « Il faut qu'on en parle le plus tôt possible. Ma pauvre Sylvie, qu'est-ce que tu as dû souffrir. Si j'avais su ! Je n'ai jamais imaginé ça sinon j'aurais divorcé tout de suite. Qu'est-ce que je peux faire pour t'aider ? ».

L'abcès a crevé et, bizarrement, c'est comme si ça faisait moins mal. Je me suis sentie libérée, soulagée, reconnue. Comme si on m'avait redonné une part de mon identité.

Nous avons convenu de nous voir dimanche. J'irai d'abord au cimetière le matin, comme je l'ai décidé. Dans l'après-midi, Tante Rolande, la soeur de la mère de Papa, doit nous rejoindre. Maman qui a conservé d'excellentes relations avec elle, est persuadée qu'elle connaît beaucoup de choses sur l'enfance et l'adolescence de Papa et qu'elle pourra nous aider à trouver des repères, des bribes d'explication.

Il faudra que je lui révèle *l'horreur* à elle aussi mais quelque chose a changé. C'est comme si la petite fille n'était plus moi. Elle n'est moi que lorsque les images, les émotions les plus intimes l'assaillent. Mais quand on parle d'elle, je ne m'y identifie presque plus. *La putain de son père*, ce n'est plus ni elle, ni moi !

Jeudi 21 décembre 2000

Je suis très en colère contre moi-même. J'ai entrepris plein de choses importantes ces derniers jours et rien n'avance dans ma tête. J'ai l'impression d'utiliser ce journal intime comme un *dégueuloir*. Dégoût, envie de vomir mes émotions. A nouveau la tentation du néant. J'ai oublié que Dieu existe. Moi si croyante, je ne crois plus en Lui. J'attends qu'Il se manifeste.

J'écoute avec obsession la chanson de Mylène Farmer : « **COMME J'AI MAL** »

Je vis hors de moi et je pars à mille saisons, mille étoiles.

Comme j'ai mal

Je ne verrai plus comme j'ai mal, je ne saurai plus comme j'ai mal

Je serai l'eau des nuages

Je te laisse parce que je t'aime

Je m'abîme d'être moi-même...

Voilà pourquoi j'ai encore envie de partir, fuir ma douleur, ma mémoire salie. Je me reconnais aussi dans les paroles de « **PLUS GRANDIR** »

Plus grandir

Je veux plus grandir

Plus grandir,

Pour pas mourir

A en souffrir

Plus grandir

Je veux plus grandir

Pour les pleurs d'une petite fille.

*Jeux de mains, jeux de fous
C'est pas pour nous
Suspendue au lit comme une poupée
Qu'on a désarticulée
Petit rien, petit bout de rien du tout
Reviens dans mes images,
Je me suis perdue
Après, je ne sais plus...*

Est-ce qu'elle a, elle aussi, connu l'horreur absolue ? L'étrangeté, le paradoxe de ses textes m'interpellent.

Dimanche 24 décembre 2000

Gaël m'a encore réveillée en sursaut cette nuit. Il va falloir qu'il emmène le chien avec lui quand il sort le soir car je ne supporte plus d'être tirée brutalement du sommeil par des aboiements. Après je me rendors mais je reste sur le qui-vive. Sommeil léger, très léger. Extrême vigilance. Je ne peux plus m'abandonner. Scénario du même film trop souvent répété.

Quand, lassée de ne pouvoir trouver la paix intérieure, la sérénité, la quiétude, je décide de me lever, j'allume la lampe de poche et je jette un coup d'oeil rapide au réveil : 4 heures 20 ! A force, ça ne devrait plus m'étonner mais je m'interroge.

Bon Dieu, qu'est-ce qui s'est passé à 4 heures 20 ? Ah c'est vrai, je ne crois plus en Toi ! Enfin, c'est ce que je prétends. Pourtant on va fêter Noël ce soir, la naissance de Jésus, cette émanation de Toi si proche de l'Idéal Humain. Fini le Dieu vengeur, Yahvé, Dieu le Père.

Enfin un Dieu bon, juste, généreux, protecteur qui exalte la part de Divinité qui est en chaque être humain. Cette approche du Divin qui permet la rédemption à certains et à d'autres de soulever des montagnes, de se dépasser. A d'autres encore de se dévouer pour leur prochain, corps et âme (les Mère Thérèse, les Soeur Emmanuelle, les médecins du Monde..).

Mais l'aspect que je préfère de Toi, mon Dieu, c'est l'Esprit-Saint. La lumière dans la nuit qui redonne l'espoir, le *hasard* qui n'en est pas un, ces messages que tu nous envoies et que peu d'entre nous savent voir. Cette flamme qui nous permet de découvrir nos talents cachés : génie artistique, don de voyance ou de guérison.

L'Esprit-Saint m'est très familier. C'est Lui qui me guide dans la lecture des Tarots, des Oracles depuis mon adolescence. C'est aussi Lui que j'appelle affectueusement *L'Ange du Parking*.

J'ai découvert son existence quand mes crises de sciatiques limitaient mon périmètre de marche à cinquante mètres. Il fallait que je puisse garer ma voiture à proximité ou renoncer à aller où je voulais. J'ai commencé à chaque fois qu'il n'y avait pas de place à supplier mon Ange Gardien. Je pensais très fort : « *S'il te plaît mon Ange, trouve-moi une place* ». Et le miracle se réalisait presque à chaque fois : quelqu'un venait reprendre sa voiture ou mon instinct me guidait dans la petite rue adjacente où il restait une unique place, pour moi.

Ça s'est produit tellement de fois que je ne peux pas croire que c'est une simple coïncidence. Tous ceux qui m'ont vue être exaucée, quand il n'y a plus aucun parking de libre, quand les véhicules se garent sur les trottoirs, sont subjugués. A la maison, les enfants se moquent gentiment de moi. Gaël continue de prétendre que j'ai de la chance, c'est tout. Morgane soutient que ce sont mes facultés de clairvoyance qui sont à l'oeuvre. Seul, Patrick est persuadé qu'une force invisible me guide, favorise les circonstances. Moi ça m'amuse et ça me rassure.

Quand j'ai mal au dos, à la jambe, que chaque pas est un supplice, quand je suis en retard à un rendez-vous important, je reste confiante : *l'Ange du Parking* va m'aider. Et ça marche ! Alors je lui dis avec amour : « *Merci mon Ange !* ». C'est peut-être comme ça que Dieu se manifeste puisque je doute de Lui.

Dieu le Père Tout-Puissant, pourquoi as-tu permis qu'on me fasse autant de mal ? Pour me rendre meilleure ? Tu sais, moi je ne crois pas que la souffrance soit rédemptrice. Bien au contraire. Ça rend mauvais, hargneux. Je n'ai plus confiance en Toi, en cette partie de la Sainte Trinité. Quand je lis l'Ancien Testament, je te trouve injuste, vengeur. Je ressemble à Job qui ne comprend pas pourquoi tu lui as fait subir tant de malheurs et qui t'adresse sa colère, son désarroi.

Quand j'ai parlé au Dr Klein de *l'Ange du Parking*, qui s'est manifesté cet après-midi encore, ça l'a amusé. Il s'est souvenu, qu'étant enfant, il invoquait Saint-Antoine-de-Padoue pour retrouver des objets perdus. Je n'ai pas osé lui dire que j'utilisais mon pendule dans ces cas-là. Après tout, je ne vais pas chez lui pour discuter d'ésotérisme mais de ce qui a changé depuis un mois.

Tout d'abord, ma soeur a enfin pu briser le tabou et aborder cet aspect de notre vécu avec le médecin qui suit son fils. Le Docteur Klein et ce pédopsychiatre se sont concertés par téléphone. Il semble bien qu'il s'agisse de la même histoire, du même traumatisme que nous laissons comme un legs empoisonné à nos enfants. Ensuite, elle a eu la force, le courage de tout dire à Maman, de lever le secret.

De mon côté j'ai mis à exécution mon projet. Dimanche dernier, le 17 décembre, jour de l'agonie de Papa il y a six ans, je me suis rendue sur sa tombe. J'y ai déposé le bouquet symbolique et le texte de Jean-Jacques Goldman que j'avais photocopié sur papier glacé pour qu'il résiste à la pluie. J'y suis allée seule ; seule comme quand je subissais sa perversité. J'ai parlé à Papa. Je lui ai expliqué pourquoi les roses blanches, la rose rouge, le houx. Je lui ai lu les paroles de la chanson de Jean-Jacques Goldman et ce qu'elles signifiaient pour moi. J'ai réglé mes comptes : « *Jamais je ne pourrai te pardonner ce que tu m'as fait. Tu n'avais pas le droit de faire ça. En le faisant, tu as semé en moi le chaos* ». Je lui ai rappelé que malgré tout je l'aimais toujours mais que « *Puisque c'est trop tard, que tu ne peux plus rien réparer, si ton esprit m'entend, alors aide-moi à vivre avec ce cauchemar. C'est la seule chose que tu puisses faire* ».

A deux allées de moi, il y avait une femme. Elle a dû me prendre pour une folle en me voyant parler à haute voix toute seule. J'étais très en colère, une colère froide, mordante. Je suis partie en disant à Papa que je n'étais pas sûre de revenir le voir, qu'il me faudra du temps pour apaiser mon ressentiment, ma honte, mon dégoût et ce que je considère comme l'ultime trahison.

Je me suis sentie libérée d'avoir déversé toute cette rage mais tout à la fois frustrée de ne pas savoir *pourquoi* il avait agi de la sorte. Un *pourquoi* qui n'aura jamais de réponse et me laisse la sensation d'un grand vide, d'un nouveau deuil.

J'ai rejoint Patrick dans la voiture et nous sommes allés déjeuner chez Maman. Pour une fois elle ne m'a pas parlé de bouffe. On a abordé les vrais problèmes. Je lui ai raconté *ma cérémonie funèbre*. Ce n'est pas pour rien que j'ai acheté dix roses blanches intuitivement. En rassemblant ses souvenirs, Maman a estimé que je devais avoir dix ans, dix ans et demi, quand elle a commencé à travailler de nuit à l'hôpital comme élève infirmière. Mon inconscient savait !

Christine est arrivée pour le dessert et Patrick est allé promener le chien pour nous laisser en tête-à-tête toutes les trois. Ma soeur a évoqué ses vacances seule avec Papa dans la maison de campagne. J'avais l'habitude de passer une partie de l'été en colonie sanitaire depuis l'âge de huit ans afin de reprendre du poids. D'ordinaire, j'allais à la montagne, à Morzine. Cette année-là, j'ai passé le mois de juillet à Dinard dans un institut médico-éducatif, une grande bâtisse qui surplombait la mer et était envahie de souris. Elle était nichée dans un grand parc avec de vieux arbres et des serres où j'allais chaparder des tomates d'un goût exquis. Là-bas, j'ai connu le paradis : le droit d'expression, l'autonomie, la liberté de ne rien faire, rester me griller au soleil ou faire une multitude d'activités (travaux manuels, expression corporelle, piano, équitation, sports collectifs, baignades, randonnées..). J'ai aussi connu un nouvel enfer : la violence physique et verbale de mes congénères (adolescentes délinquantes, droguées, prostituées ou complètement paumées comme moi), la Loi de la

Jungle. J'ai dû apprendre à me faire respecter, à dire non, à fixer des limites, à revendiquer mes droits quand une pensionnaire me volait mes sous-vêtements, mes bijoux en toc, mes friandises. Au bout d'un mois, j'étais devenue une autre. J'avais mûri d'un coup. Je n'avais plus rien de la petite fille soumise, terrorisée.

Pendant ce temps-là, ma soeur était obligée de déshabiller mon père ivre-mort... Elle nous raconte ça avec tellement d'émotion et de difficulté que Maman et moi sommes persuadées qu'elle ne dit pas tout, qu'elle ne sait pas tout. Elle reproche à Maman de ne pas être allée la chercher tout de suite quand elle a téléphoné d'une cabine en la suppliant de venir. Maman, loin d'imaginer quoi que ce soit, estimait que Christine pouvait bien attendre quelques jours. Si elle avait su !

Quand mes parents ont voulu me récupérer au bout d'un mois, j'ai refusé. Je ne voulais pas rentrer à la maison et la directrice de l'I.M.E. acceptait de me garder un mois de plus. Mais Christine a fait une telle comédie que ma mère n'a pas cédé malgré les arguments de la directrice pour la convaincre. J'en ai voulu terriblement à ma soeur. Pourquoi elle, avec qui je me plumais sans cesse, réclamait-elle mon retour avec autant d'insistance ? Je ne comprenais rien à ce regain d'affection. Maintenant, je sais que si je n'étais pas revenue, elle serait elle aussi *passée à la casserole*. Faute de grives, on mange des merles !

Je suis rentrée à la maison la mort dans l'âme, déterminée cependant à ne plus accepter le chantage, les colères, les scènes de ménage, les coups et les beuveries infâmes.

J'avais eu mes premières règles en mai ou juin de la même année. Le risque de conséquences fâcheuses et ma rébellion soudaine ont mis fin à mon calvaire qui a duré quand même près de quatre ans.

Ma soeur, au cours de notre discussion a reproché de nouveau à Maman de ne pas avoir pris au sérieux sa tentative de suicide la même année. Elle regrettait de ne pas avoir été prise en charge correctement par une structure spécialisée. Je me suis fait l'avocat du diable : à l'époque, le suicide aussi était tabou, on en parlait comme d'une maladie honteuse, à voix basse, et il n'y avait aucun accueil, ni aucun suivi adaptés. Ma mère avait quand même pris rendez-vous chez une psychologue mais Christine n'a jamais pu parler, faire ressortir sa souffrance. Aucune psychothérapie n'a fonctionné avec elle. Elle dit que ça la déstabilise et qu'elle n'est pas prête à évoquer ce qu'elle veut fuir.

De mon côté, j'ai eu le courage de raconter l'horreur un peu plus en détail car les images reviennent petit à petit. J'ai blâmé ma mère d'avoir déserté la maison pour aller dormir avec Robert dans la chambre qu'ils louaient en centre ville. Je lui ai relaté la scène où Papa m'avait fait téléphoner en pleine nuit à l'hôpital, la réponse qui m'avait foudroyée : « Elle ne travaille pas ce soir ». Je lui ai fait prendre conscience des conséquences que cette révélation avait eu : l'extrême violence de Papa, le sentiment de trahison et d'abandon qui m'avait envahie, la peur absolue, viscérale... Elle n'a rien nié et n'a même pas cherché à se justifier. Elle m'a seulement dit que ça ne s'était passé qu'une fois pour fêter l'anniversaire de Robert et qu'elle n'avait jamais su que Papa l'avait espionnée de la sorte. Par contre, elle a admis avoir eu des soupçons sur le comportement de Papa à mon égard puisqu'elle m'avait posé la question sans équivoque : « Est-ce

que ton père te touche quand je ne suis pas là ? ». Comme les gamins qu'on amène à l'hôpital parce que leur père, sur un coup de colère, leur a cassé le bras et qui affirment être tombés dans l'escalier, j'ai nié. Je n'ai rien avoué. Trop honte, trop sale, trop anormal, *trop*, tout simplement !

Tante Rolande, la soeur de ma grand-mère est venue nous apporter son témoignage sur l'enfance de Papa. Ma grand-mère était enceinte sans être mariée. Ce n'était pas un secret pour moi. Ma grand-mère avait trouvé ce moyen pour obliger ses parents à accepter son fiancé. Mais je ne savais pas que ses parents l'avaient hébergée pendant sa grossesse et refusaient qu'elle revoie le père de l'enfant. Un jour, mon grand-père est venu « l'enlever ». Il était accompagné de son propre père. Papa est né à Dinard où ses parents travaillaient. Ensuite, je ne sais pas si c'est la vérité, mais Rolande m'a dit que mes grand-parents, qui s'étaient mariés entre temps, ont voulu confier Papa, âgé d'un mois, à la DDASS. Leur travail dans l'hôtellerie ne leur permettait pas de s'occuper d'un bébé et c'est le moyen qu'ils avaient trouvé pour s'en débarrasser. Les parents de ma grand-mère s'y sont formellement opposés et ont recueilli mon père.

Mon arrière-grand-père est décédé quand Papa avait trois ans. C'est mon arrière-grand-mère qui a élevé seule mon père jusqu'à l'âge de cinq ou six ans tandis que ses parents vivaient à Paris. J'ai l'impression qu'à l'époque les parents ne s'embarrassaient pas trop de leur progéniture et les laissaient volontiers à la charge des grands-parents. Mon père vivait en compagnie de deux cousins confiés eux aussi aux bons soins de la grand-mère. Les garçons faisaient les quatre cents coups et je crois que mon arrière-grand-mère et Rolande, sa fille à peine plus âgée que mon père, avaient bien du mal à affirmer leur autorité. Les garçons ouvraient les clapiers à lapins

pendant que le garde-barrière était occupé lors du passage du train. Papa a même mis le feu à la forêt en jouant avec des allumettes.

Après cette enfance plutôt heureuse à la campagne, il a rejoint ses parents à Lorient où mon grand-père avait ouvert une pâtisserie-salon de thé. Entre temps, était né un petit frère, Roger.

Très tôt, Papa a dû aider son père à tenir la boutique. Un jour, mon grand-père a été gravement blessé par un attelage de chevaux (version de Rolande) ou par un tramway (version de mon père). Toujours est-il qu'il a fallu l'amputer de plusieurs orteils. Malheureusement la gangrène a gagné du terrain. Après le pied, il a perdu sa jambe, coupée au niveau du genou. Il était très souvent alité. J'ai toujours entendu mon père dire que mon grand-père était également atteint de tuberculose mais Rolande m'a appris qu'il était mort d'une septicémie à l'âge de trente-deux ans. Papa avait onze ans et son frère six.

La misère s'est installée et il a fallu vendre la boutique et quitter Lorient. Rolande, alors âgée de dix-huit ans, est venue vivre à Rennes avec sa soeur et ses neveux. Ma grand-mère a tout de suite été très dure, aigrie, acariâtre, menant toute la maisonnée à la trique. Papa devait faire le ménage et tout astiquer. La propreté était une obsession, le travail un véritable culte.

Quand les garçons ont grandi et que Rolande a quitté sa soeur pour se marier, ma grand-mère n'a pas supporté la perspective de vivre seule. Elle était extrêmement possessive et a empêché ses fils d'avoir des fréquentations féminines par tous les moyens. Elle semait la zizanie à chaque fois que l'un d'eux avait une petite amie et envoyait des coups de fil anonymes, notamment quand mon père a commencé à fréquenter ma mère. Elle est devenue carrément tyrannique et Papa et son frère se sont mis à faire le tour

des bistrots pour être de moins en moins à la maison. Quand ils rentraient trop tard, ils trouvaient porte close. Les altercations ont été de plus en plus violentes. Ma grand-mère a fini par les faire expulser de chez elle par voie d'huissier. J'ai encore le procès verbal interdisant à mon père et à mon oncle d'avoir des contacts avec leur mère sous peine de poursuites.

Je n'ai pas appris grand chose sur mon grand-père sauf que le couple semblait ne pas très bien fonctionner. Mon grand-père n'était pas alcoolique et pas particulièrement coléreux sauf lorsqu'il a dû rester couché, atteint par la gangrène. J'ai eu la confirmation que ma grand-mère n'était pas une mère affectueuse mais qu'elle était extrêmement possessive et d'une jalousie malade à l'égard de mon père.

Ma conversation avec la soeur de ma grand-mère ne m'a pas permis de comprendre pour autant pourquoi mon père m'a fait ça. Cependant, je me souviens maintenant que Papa évoquait avec beaucoup de haine et d'émotion le souvenir de l'Abbé Loison qu'il avait eu comme instituteur à Rennes : un vrai sadique qui frappait les gosses sur les doigts avec une règle en fer, qui les faisait rester à genoux pendant des heures avec interdiction de s'asseoir sur les talons... Ce cinglé n'aurait-il pas exercé son autorité et sa perversité d'une manière moins avouable ? Cela expliquerait beaucoup de choses mais comment savoir ? Ça fait si longtemps !

Samedi 6 janvier 2001

Papa,

Après le temps des doutes, des larmes, des crises de panique, voici venu le temps de la colère. A mon tour d'exploser ! Dommage, tu n'es plus là pour que je te dise en face toute la rancœur, tout le dégoût, toute la rage que tu m'inspires.

Changement d'année, changement de siècle, changement de millénaire. L'occasion ou jamais de tourner la page, d'essayer enfin de vivre. Oh, je ne vais pas changer d'un coup mes vieilles habitudes... ce serait trop simple. Tu vois, tiens, là il est quatre heures trente du matin, un simple aboiement du chien a suffi à me réveiller en sursaut, à faire monter cette décharge d'adrénaline qui te fait battre le cœur à toute vitesse et te brûle l'estomac. Après, impossible de dormir. Alors tu te lèves...

Ça te rappelle tous ces réveils en sursaut parce qu'il vient te chercher. Et la peur, le dégoût qui t'arrivent au bord des lèvres. Tu as envie de dire *Non !* Tu n'as qu'un désir : dormir. Mais il y a le fou qui est là, qui annonce des conneries inaudibles en haussant le ton de plus en plus. Alors, tu as la trouille. Tu n'as pas envie non plus qu'il ameute tout l'immeuble. Tu te lèves comme un zombie. Tu titubes toi aussi comme l'autre ivrogne. Toi c'est de fatigue, lui c'est parce qu'il est *canné* comme il dit.

A ce moment-là, il ne sait plus ce qu'il fait, qui il est : ton père, ton mari, ton amant, ton bourreau... Y a qu'un truc qui l'intéresse : Lui ! Il ne sait que dire *Je, Moi* ; affirmer qu'il est le maître absolu et que les autres doivent marcher à la baguette.

Allons, Papa, ne dis pas que ce n'est pas vrai. Je t'ai pris en flagrant délit de despotisme avéré. Comment ? Au bout de trente ans, je me souviens de ça ? Si tu étais là, tu affirmerais : « *On s'est mal compris. C'est la faute de ta mère. Je n'ai jamais fait ça...* ». Manque de bol, j'ai la preuve !

Il y a vingt-cinq ans, juste après les fêtes de Noël où tu t'étais comporté de façon odieuse, on t'a enregistré à ton insu. Tu t'es fait piéger, mon vieux ! Maman, Christine et moi, on en avait tellement marre de tes coups de gueule quasi quotidiens qu'on s'est dit : « *Stop ! Ça ne peut plus durer !* ». On a commencé à comploter derrière ton dos, à organiser notre évasion. On savait bien que personne ne nous croirait quand on décrirait l'enfer que tu nous faisais subir presque tous les soirs. Docteur Jekyll et Mister Hyde !

En société, Docteur Jekyll faisait son numéro de séduction. Toujours bien habillé, souriant, jovial même, plein d'humour. Un petit côté gaulois pour pimenter le tout et ça suffisait pour convaincre l'assemblée : « *Boris ! Un bon vivant ! Toujours le mot pour rire !* »

A la maison, ça ne riait plus du tout. Mister Hyde rentrait bourré presque tous les soirs et semait la terreur. Pas seulement chez lui mais dans tout l'immeuble. Tu sais quoi ! Un copain de Patrick, oui, de Patrick, mon mari, a habité un an l'appartement d'à-côté. Souviens-toi, le type qui était étudiant. Mais si ! Même que sa chatte avait eu des petits et qu'on passait notre temps, Christine et moi à les lui rapporter car ils passaient chez nous par le balcon. Eh bien, ce type a dit un jour à Patrick qu'il en avait ras le bol d'habiter là parce que son voisin de palier était complètement cinglé et qu'il gueulait tous les soirs jusqu'à des heures impossibles.

Je disais donc : on t'a piégé ! Un matin, début janvier 1976, on a installé un micro et un petit magnétophone sur le haut du meuble de living.

Tu ne t'es douté de rien ! Maman avait fait ça pour que ça lui serve de preuve pour son divorce mais ça n'avait aucune valeur juridique. Alors, la cassette est restée dans un tiroir pendant des années. Trois ou quatre jours après cet enregistrement, on est parties toutes les trois avec le chien. Finis la peur, les menaces, les coups, les scènes de beuverie.. Enfin la liberté, le calme ! Une vraie délivrance !

Pendant des années, je n'ai pas eu envie d'écouter cette cassette. Tu as essayé de te racheter en étant un bon grand-père et un père attentif pour moi à l'âge adulte. Seulement, voilà, la mémoire m'est revenue. Des petits morceaux, des images fugitives, insidieuses... odieuses, insupportables. Pourtant, pas moyen de te détester, de me libérer de ton emprise, de ton *empreinte*, comme je l'ai dit au Docteur Klein, commettant là un lapsus significatif.

Alors, j'ai demandé à Maman de me prêter la cassette. J'en ai fait une copie avant de l'écouter. Les actes manqués, ça me connaît trop bien, j'aurais été capable d'effacer l'original *par erreur* pour ne pas avoir à entendre ta voix, pour nier malgré moi l'évidence.

J'ai écouté la copie religieusement. Par petits bouts. Trop indigeste ! Evidemment, le son est pourri mais avec un casque on comprend l'essentiel, le dérisoire de tes colères de merde. Si ça n'éveillait pas en moi de douloureux souvenirs de soumission et de peur, ça prêterait à sourire. Tu es ridicule, grotesque. Tout ça pour un chien !

Enfin, le chien c'était un prétexte de plus pour affirmer ton autorité, pour défouler ta violence, tes mauvais instincts. Bon, c'est vrai, on t'a mis devant le fait accompli. En septembre, l'année précédente, pendant que tu étais à l'hôpital pour tes problèmes de dos, on a adopté un chien ou plutôt

une chienne, un dalmatien d'un an qu'on nous donnait. Une très belle bête, bien typée dont les propriétaires étaient obligés de se défaire car elle faisait peur à leurs jeunes enfants qu'elle bousculait et faisait tomber.

Au début, on t'a fait croire que c'était le chien de Jean-Paul, mon copain de l'époque. Quand tu es rentré à la maison, tu t'es aperçu que le chien y avait élu domicile. Comme tu l'avais vu par la fenêtre de l'hôpital et que tu le trouvais très beau, on a pensé : « *Bon, pas de problème !* ». Seulement ça ne s'est pas passé comme prévu. Tu t'es dit : « *Quoi, j'ai le dos tourné et pendant ce temps-là Mesdames se croient tout permis. Mais ça va changer. Je vais remettre tout le monde au pas. Le chien, dehors !* ». Tu as pris la chienne en grippe dès ton retour. Tu cognais dessus pour un oui ou un non. D'ailleurs tu passais tes nerfs sur n'importe qui de plus faible que toi. Moi, par exemple !

Le soir du premier de l'An, nous revenions d'un repas de famille que tu avais bien arrosé : tu m'as attrapée par les cheveux, mes longs cheveux auburn, tu m'as écrasé le visage contre une glace et tu m'as dit : « Tu as vu ta gueule de traînée ! ». J'ai eu envie de te tuer, de t'empoisonner. Vu toutes les saloperies que tu ingurgitais, ç'aurait été facile : un peu plus de gouttes, un comprimé en trop... J'avais envie de prendre un couteau et de te le planter dans le dos, dans le ventre, de te châtrer (ça, je ne savais pas trop pourquoi, pas encore !).

Bref, le jour où on t'a enregistré, tu en avais après tout le monde. J'entends encore ta voix, cinglante : « Ta chambre est faite ? ». Et ce « oui » à peine audible que je déteste. D'ailleurs, on n'entend presque pas ma voix. Silence. Comme toujours. Ravalier sa rage. La retourner contre soi. Je n'ai su faire que ça, jusqu'à mettre ma vie en danger. Jusqu'à souhaiter m'anéantir

pour oublier ma souffrance, ma honte, ma colère, mon impuissance. Sur la cassette, on n'entend que toi : « Moi, moi, moi... Je, je, je... ». Les conneries habituelles, le chantage affectif. Ce jour-là, Roger, ton frère, est passé te voir. Même lui n'a pas pu en placer une. Comme il voyait que l'atmosphère était tendue, il t'a proposé d'aller déjeuner avec lui :

- Tu viens. On fait une bouffe ensemble. C'est vrai ! Tu viens ?

Toi, le père, tu l'as rembarré :

- Moi ça me fait chier. Je supporte plus ! Je ne suis là que pour emmerder le monde !

Là tu disais enfin quelque chose de sensé. C'est vrai, pour emmerder le monde, tu n'avais pas ton pareil. Roger a essayé de calmer le jeu :

- Mais, écoute, y en a beaucoup à se dire ça... et puis... dans le fond... ben pourquoi ils se disent ça ?...

Toi, le père, tu as haussé le ton :

- Je le dis parce que je le pense !

Le pauvre Roger n'a fait qu'envenimer la situation :

- Oh là là ! Mais toutes les pensées ne sont pas bonnes. Quand on est pessimiste, y a pas moyen de s'en sortir !

- Tout ce que j'ai, je ne le souhaite à personne !

- Mais oui, oui...

- J'étais très optimiste, Roger, mon frère ! J'étais très optimiste, il y a six mois... Me faire emmerder pour des conneries encore en plus... Et ça, y a rien à faire, et ça, ça me bouffe le sang... parce que la chienne passe avant le mari et je suis jaloux !

A ce moment précis, Maman et Christine rentrent de faire les courses. Maman peut à peine dire bonjour à Roger. Toi, le père, tu monopolises la parole :

- Je ne veux pas de chien dans un appartement, je l'ai déjà dit !

Maman proteste :

- Bon, parce que toi tu ne l'aimes pas, il faut que nous tous on s'en fiche !

- Moi je vais te dire. J'aime les bêtes...

- Non, tu ne les aimes pas !

Et toi, le père, tu gueules :

- J'aime mieux ma femme que les bêtes et si tu préfères les bêtes à ton mari...

- Il n'est pas question d'aimer les bêtes plus...

Le cinglé sort de ses gonds :

- Eh bien, fous-moi à l'hosto, fous-moi au cimetière et t'auras ta bête et un point c'est tout !

- ... (pas le temps de placer un mot)

- Mais n'insiste pas ! Je vais gueuler ! Tout le monde dehors ou je fous le camp !

Je suis là, muette, mais je n'en pense pas moins : « *Et bien, c'est ça, fous le camp, bon débarras !* ».

Toi, le père, tu continues à hurler :

- Si avant huit jours d'ici, la chienne n'est pas partie, je fous le camp moi. J'vais pas m'emmerder !

Après, on dirait qu'ils sont partis tous les deux, Roger et le fauve. Sur la cassette, on m'entend pleurer. C'est tout ce que je sais faire : pleurer, me taire, me culpabiliser et ensuite m'automutiler et me priver de nourriture

pour me punir de ma lâcheté. Puis un cri, un cri déchirant, et Christine qui pleure à son tour : « Jimie ! C'est pas possible ! Je m'en vais, Maman, après ce qu'il a fait à Jimie... Il l'a tapée, il a tapé la chienne, elle avait rien fait ! »

Ensuite, c'est le scénario habituel. Ma fuite chez Jean-Paul, mon copain. Là, au moins, il ne vient pas me chercher car quand on va se réfugier chez Tante Boucherot, il vient nous harceler. Tante, la soeur de mon arrière-grand-mère, a quatre-vingt-trois ans. Elle n'a plus la force de lui tenir tête comme elle le faisait par le passé. Elle commence à en avoir peur elle aussi et a fait installer un judas et un entrebâilleur sur sa porte d'entrée. Pourtant, c'est souvent notre seul refuge avec l'hôtel.

Dimanche 7 janvier 2001

Et voilà, encore une nuit gâchée ! Je me suis levée à cinq heures moins dix après avoir essayé vainement de me rendormir. J'ai dû me réveiller encore vers 4 heures 20.

« Qu'est-ce que tu m'as fait à 4 heures 20 pour que ça soit gravé comme ça, indélébile ? ». Hé ! le père, c'est à toi que je m'adresse ! Tu n'es plus là pour me répondre et ça me fout en rage ! J'ai beau savoir comment se passait le rituel : « *Debout Sylvie* », lumière en pleine figure, « *fais-moi à bouffer* », écoute mes conneries et « *viens te coucher avec moi mon enfant !* ».

- *Oh, Grand-mère, comme vous avez de grandes jambes ! Oh, Grand-mère, c'est quoi le truc entre vos jambes qui me fait si mal ?*

J'ai beau connaître l'horreur par coeur, ça ne me suffit pas. Il a dû se passer autre chose, mais quoi ? En tout cas, ça pourrit mes nuits. Je n'en peux plus. Là, ça fait seulement trois heures et demie de sommeil. Si j'arrive à dormir un peu dans la matinée, ça fera tout au plus six heures. Et ça dure depuis cet été. Je suis archi-crevée, usée. En plus, pas de vacances depuis début avril. Pas moyen de récupérer, dormir, dormir...

Toutes les nuits je réveille Patrick. J'essaie de ne pas faire de bruit mais on dirait qu'il a lui aussi son horloge interne arrêtée sur 4 heures 20. J'ai bien pensé faire chambre à part momentanément mais il y a déjà une telle distance entre nous parfois que ça ne ferait sans doute que l'accentuer. Entre nous, il y a toi, le père tout puissant, tes saloperies qui se superposent et viennent troubler nos rares moments d'intimité. Rares, car la nuit je ne peux plus. La nuit, il y a trop de similitudes : la fatigue, la lampe de chevet allumée ou l'obscurité totale, le silence, de peur de réveiller les enfants... Il y a toujours un moment où je ne sais plus qui est sur moi. Alors mon corps se raidit et même si le plaisir est plus fort, mon âme ne s'abandonne pas. C'est un plaisir sans joie qui me laisse dans le plus grand désarroi.

Moi, maintenant je préfère le jour. Evidemment, on a moins l'occasion de trouver des instants à nous : contrainte des horaires, présence de Gaël ou Morgane... Mais tant pis. Même s'ils sont rares, ces moments m'appartiennent. Toi, le père, tu ne viens pas tout gâcher. Il fait jour et tu n'as jamais mis tes sales pattes sur moi dans la journée. Trop risqué ! Et puis, tu étais à jeun ou pas suffisamment éméché. En plein jour, je peux enfin faire l'amour. Non pas *copuler* bestialement comme avec toi. Faire

l'amour, me noyer dans ses yeux bleus, perdre la notion du temps qui passe, croire à l'éternité... Prendre le temps de nous redécouvrir à chaque fois, goûter sa peau, m'imprégner de son odeur, de sa chaleur... Là, je suis bien, heureuse. Pas de recherche effrénée du plaisir, il vient tout seul comme un rayon de soleil.

Pour que toi, le père, je t'oublie vraiment, j'ai dû faire quelques aménagements : c'est moi qui décide, où, quand, comment. C'est moi qui allume le feu du désir et qui l'entretient. C'est moi qui caresse la première. C'est souvent moi qui le chevauche, qui l'entraîne avec moi vers l'orgasme. C'est le seul moyen que j'ai trouvé pour pouvoir continuer à jouir, dans mon corps, dans ma tête. Et puis, lui, il me parle, il me regarde. Il m'aime autant que toi, mieux sûrement. Lui, il ne me prend pas pour une chose, une espèce de poupée gonflable. Lui, il ne m'étouffe pas, il ne m'écrase pas. Il ne se vautre pas sur moi sans dire un mot...

Toi, le père, tu as pourtant bien failli détruire tout ça. Il me l'a dit lui-même. Mon aveu à ton sujet aurait fait fuir beaucoup d'hommes. Lui ne m'a pas quittée. Même si c'est difficile, on va essayer de surmonter cette épreuve. Je vois bien qu'il en a assez d'entendre la même histoire cent fois répétée. Assez de me voir pleurer la moitié du temps mais il sait qu'il me faut du temps pour guérir. Je sais qu'il m'attendra !

Toi, le père, tu aimerais bien récupérer ta fille. Au fond, je suis persuadée que par moments tu crevais de jalousie. Quoi ! Un autre mec se la tapait, Ta fille à toi ! Ah, tu m'en as fait des scènes à ce sujet : « T'étais où ? Avec qui ? Tu as vu tes yeux en capote de fiacre ! ». Tu insinuais un tas de trucs débiles auxquels je n'aurais même pas pensé. Je me souviens de la terreur que j'ai ressentie un soir parce que mon petit copain, Philippe, s'était

endormi à côté de moi en écoutant de la musique. Quand je me suis réveillée, il était quatre heures du matin. Ce soir là, Maman ne travaillait pas et tu ne risquais pas de venir. D'ailleurs, à cette époque, tu avais cessé tes agissements sordides. Peur que je sois enceinte ou peur que je ne raconte tout, à tout le monde ? Et puis, j'avais dit, sans mot, avec le regard, le mépris « *Stop, fini, bas les pattes !* » Du coup, tu es devenu suspicieux. Si ta fille avait couché avec toi, nul doute qu'elle coucherait avec le premier petit branleur venu ! Philippe et moi, en tout cas, on n'avait rien fait.

Il avait dix-sept ans et moi un an de moins. On s'était rencontrés au bal du 14 juillet. Je m'en souviens avec précision car il plaisait beaucoup à ma soeur et, à son grand dépit, il ne s'intéressait qu'à moi... qui ne faisais aucun cas de sa personne. On est devenus amis. J'ai tout fait pour les laisser en tête-à-tête, Christine et lui, mais bon, je n'y peux rien, ça n'a rien changé. On s'est découvert des points communs, des centres d'intérêt partagés : un goût pour la littérature, l'ésotérisme, la nature. On était heureux ensemble. Il venait de perdre sa mère dans un accident de voiture quelques mois plus tôt. De mon côté, je vivais dans le plus grand chaos. On a uni nos solitudes, notre mal de vivre. Pourtant, malgré cette profonde amitié, ce respect mutuel, ça n'a pas été plus loin. Lui, m'aimait comme un fou, d'une manière possessive qui réveillait en moi une sorte de malaise.

La première fois qu'il m'a embrassée, je n'ai pas aimé. La deuxième et les suivantes, non plus. Ses baisers se faisaient morsures. Lui aussi, avait une façon de me serrer, de m'étouffer qui me faisait peur. J'ai vite su que notre histoire n'irait pas bien loin. Jamais il ne m'a touchée. Je ne l'aurais pas laissé faire. Pourtant si mon père nous avait trouvés endormis sur le lit côte

à côté, il en aurait déduit que nous couchions ensemble. Toujours, cette manière sale de voir les choses !

Moi, romantique et fleur bleue comme je l'étais, je préférais la caresse des mots, les promenades main dans la main dans la forêt où Philippe m'emmenait à la découverte des villages abandonnés, des vieux moulins à eau. Je garde un merveilleux souvenir de ces instants d'été : le vert tendre des feuilles, le murmure de l'eau, la douce chaleur tamisée par les arbres, le chant du coucou, le martèlement incessant du pic-vert...

Philippe, je t'ai aimé à ma façon, pas celle que tu souhaitais, c'est certain, mais d'un amour sincère, profond et pur. J'espère que tu as trouvé un équilibre dans ta vie, que tu as été au bout de tes rêves car j'ai conservé une grande estime pour toi. Tu étais un mec bien, pas fait pour moi sans doute, mais quelqu'un de bon, de vrai, de généreux.

Mardi 23 janvier 2001

Eh ! La petite fille ! Tu as bonne mine ! Ça fait cinq minutes que tu essaies d'ouvrir ce carnet avec la mauvaise clé. Tu devrais te poser des questions : est-ce que tu utilises aussi la bonne clé pour accéder à tes souvenirs, pour trouver la sortie du labyrinthe. Tu ne t'es pas manifestée depuis quinze jours. Je croyais que tu allais me foutre la paix. J'allais mieux, je recommençais à faire des projets de vacances, de week-end pour la Saint-

Valentin, et puis voilà, tu reviens me hanter. Toi et ta saleté de père ! Il est mort ! Il ne peut plus te faire de mal ! Kaput ! Fini !

Il est mort mais encore si présent... J'ai obligé Patrick à vider dans le lavabo un flacon d'eau de toilette parce que ça me rappelait son odeur à lui, le père. Il devait utiliser la même autrefois. Ça m'a donné envie de vomir.

Dans mes rêves, pour échapper à mes agresseurs inconnus, je fais appel à mes pouvoirs psychiques. Par la force de la pensée, j'anéantis leur désir de me faire du mal. Qu'est-ce qui m'a poussée vers l'ésotérisme ? Ai-je cru, en apprenant le langage des tarots, pouvoir anticiper les pensées malsaines de mon père ? Ma mère l'a récemment comparé à un *serial killer* qui fait actuellement la une des journaux. En apparence bon père de famille, affable, serviable. Le type à qui on donnerait le bon Dieu sans confession mais qui a violé, torturé et tué une dizaine d'adolescentes, débiles légères, qu'il était chargé de conduire tous les jours de leur domicile à un institut pour handicapés.

Quelque part, ma mère a raison. Mon père m'a *tuée* à plusieurs reprises pour assouvir son désir, sa perversité, son goût du pouvoir. En toute impunité, en bon père de famille. Comment ressusciter ?

Jeudi 1er février 2001

Vivante ! Je suis encore vivante !

Et pourtant, il y a un an aujourd'hui, je me suis retrouvée aux urgences de l'hôpital après avoir bouffé tout ce qu'il y avait de plus toxique comme médicaments. Marre de la vie ! Envie de partir, d'oublier, de dormir. Acte non prémédité. Seulement un concours de circonstances.

Tout d'abord, le harcèlement incessant de cette femme, médecin-conseil à la Sécurité Sociale. Une fois de plus, elle venait de me signifier son refus, concernant cette fois une demande de pension d'invalidité. Depuis son premier contrôle médical, il y a cinq ans, elle refusait de façon systématique mes arrêts de travail, mes demandes de prise en charge de transports, de soins... Je n'ai jamais compris cet acharnement sur mon dossier. Excès de zèle, négation de ma souffrance, de mon handicap ? Jalousie purement féminine ? Je ne saurai jamais. Une chose est sûre : elle m'a pourri la vie pendant de longs mois, rajoutant à ma douleur physique l'angoisse de voir mes indemnités journalières supprimées du jour au lendemain. Je ne compte plus le nombre de fois où elle a agi sournoisement en faisant pression sur mon médecin traitant, mon chirurgien, me laissant ainsi très peu de marge de manoeuvre.

Lorsque mon chirurgien m'a avoué avoir eu, à son tour, un contrôle et avoir dû *banquer* parce qu'il coûtait trop cher à la Sécurité Sociale, je n'ai pu m'empêcher de faire le rapprochement : il venait de lui envoyer un courrier pour justifier mon arrêt de travail qu'elle avait contesté. Sous le coup de la colère, il a émis la même hypothèse que moi et a dénoncé violemment ce *racket*. Par la suite, il est rentré dans le rang lui aussi et s'est montré plus réticent pour me fournir des certificats médicaux et me prescrire des séances de kiné.

Quand je lui ai annoncé que j'allais intenter un procès pour faire reconnaître mes droits, il m'a répondu sèchement que ça ne valait pas le coup de faire autant d'histoires pour mille quatre cents francs par mois. De la même façon, mon médecin traitant m'a traitée de *Don Quichotte* : je me battais contre des moulins, je n'avais aucune chance d'obtenir gain de cause.

Je me suis sentie complètement abandonnée. J'avais un tel sentiment d'injustice, de déni de ma souffrance, de mépris de ma situation matérielle que cela m'a donné des ailes pour continuer ma lutte envers et contre tous. Mes études de droit m'ont bien servie. Jean, le mari de Nicole, une collègue de travail avec qui j'ai conservé des liens d'amitié, m'a aidée à monter mon dossier. Fanfan m'a même offert le Code de la Sécurité Sociale afin que j'étudie tranquillement les articles de loi, avec les nombreux alinéas et jurisprudences.

J'ai déposé mon dossier au Tribunal du Contentieux de la Sécurité Sociale le 4 décembre 1999, jour de mon anniversaire, persuadée que ça allait me porter chance. J'ai eu alors un sentiment de vide énorme. Après m'être investie dans de multiples démarches avec ce souci de la perfection et de la cohérence, il n'y avait plus rien à faire qu'attendre que le procès ait lieu.

Afin de savoir ce que l'avenir me réservait, ma mère m'a fait la surprise de m'offrir une consultation chez une cartomancienne lors de mon séjour à Rennes au mois de janvier suivant. Je suis moi-même très branchée sur le sujet. Je suis capable de prédire l'avenir des autres avec une précision qui m'étonne moi-même. Mais dès qu'il s'agit de moi, je manque totalement d'objectivité ; je ne me sers des cartes que pour savoir si mon choix est pertinent, pour prendre une décision.

J'avais gardé un bon souvenir de la voyante que j'avais consultée à Saint-Brieuc deux ans plus tôt. Elle s'était révélée très perspicace et m'avait guidée judicieusement. A nouveau, je désirais y voir plus clair dans ma vie et être rassurée sur mes choix. J'aurais mieux fait de prendre mes jambes à mon cou !

Est-ce l'intuition ? Dès que cette femme m'a ouvert la porte, je me suis sentie glacée, mal à l'aise. Elle a tout de suite été très négative : mon couple battait de l'aile, j'allais droit au divorce. Je n'ai pu m'empêcher de montrer ma surprise. Sans se démonter, elle m'a asséné : « Alors, vous serez veuve ! Votre mari va disparaître brutalement mais vous ne resterez pas seule, vous referez votre vie ». La veuve joyeuse en quelque sorte ! Au programme des réjouissances : un grave accident sous l'emprise de l'alcool pour Gaël, une tentative de suicide pour Morgane... Par contre, aucun souci d'argent : « Vous n'en manquez pas » (pourtant jusqu'à maintenant les fins de mois ne sont pas de tout repos), ni de santé : « Ce que vous avez n'est vraiment pas méchant » (je trouve pourtant que mon dos rafistolé et ma tumeur du foie de 5 centimètres, même bénigne, ne sont pas des bricoles). Pas un mot sur mon procès en cours, mon travail futur, la carrière de Patrick (c'est vrai, j'ai oublié, il sera mort !). Ces incohérences, ces lacunes auraient dû me convaincre de l'incompétence de cette soi-disant voyante. Et pourtant ! Je suis sortie de chez elle, cassée de l'intérieur. J'allais perdre le peu que je possédais, ce qui comptait encore : mon amour, mes enfants. Impossible de me sortir ça de la tête !

Heureusement, quelques jours plus tard, j'ai été sollicitée par Prométhée pour plusieurs entretiens professionnels. Mon BTS et mon statut de travailleur handicapé me permettaient d'espérer trouver rapidement un

travail. Le plus difficile était de négocier mes horaires, à mi-temps, tous les après-midi car le matin, je suis tellement mal en point que je ne ferais pas longtemps illusion.

Parmi ces offres, on me proposait un poste de secrétaire médicale chez un neurologue. J'espérais décrocher ce travail qui m'intéressait. Lorsque j'ai annoncé la bonne nouvelle à Fanfan, elle a souri : la femme de ce médecin était une de ses amies et elle allait faire le nécessaire pour la convaincre de retenir ma candidature. Effectivement, l'entretien que j'ai eu deux jours plus tard s'est très bien passé. Le Dr Payot et son épouse parlait de mon travail au futur, voire au présent, comme si tout était conclu. Je ne leur ai rien caché sur mon handicap mais avec des horaires adaptés, j'étais sûre qu'il n'y aurait aucun problème. J'ai sorti mon joker : en m'embauchant, ils pouvaient bénéficier d'une prime à l'embauche et d'une réduction de leurs charges patronales pendant deux ans. Je leur ai dit que j'allais m'occuper de ces démarches et nous nous sommes quittés avec la conviction mutuelle de conclure favorablement ce premier contact.

Le lendemain, Fanfan m'a invitée à passer chez elle. Elle avait d'excellentes nouvelles pour moi. Son amie, la femme du Dr Payot m'avait bien perçue et avait été agréablement surprise par mon CV. Fanfan voulait déboucher une bouteille de champagne pour fêter ma réussite. J'ai refusé par superstition. J'étais quand même sur mon petit nuage. Après ces années de galère, j'allais enfin retravailler, me lever avec un but précis, voir du monde. Gérer, organiser, planifier. J'allais à nouveau exister socialement.

Une semaine après, j'ai téléphoné à la conseillère professionnelle qui s'occupait de mon dossier à Prométhée pour savoir si mon futur patron allait recevoir les aides prévues. J'ai tout de suite perçu que quelque chose n'allait

pas. Elle semblait mal à l'aise, brisant brutalement mon enthousiasme : « Il y a un problème, je ne vous le cache pas ». Silence de ma part. Stupeur. Peur. La gorge qui se serre, les yeux qui brûlent tout à coup... « Voilà, le Dr Payot a réfléchi. Il craint que vos problèmes de santé ne soient pas compatibles avec le poste. Vous comprenez, c'est sa femme qui assure la permanence le matin. S'ils partent en vacances, il faudra que vous travailliez à temps complet et cela semble impossible...». J'ai du mal à contenir mes larmes, garder bonne figure... « C'est dommage, votre candidature l'intéressait vraiment ! ». Paroles de réconfort de circonstance.

Flouée, je me sens flouée. Trahie ! Quoi ? Il n'y a pas pensé avant à ses vacances ? Pourquoi m'avoir fait miroiter un boulot pour se rétracter ensuite ? Même avec un BTS, un demi-SMIC, des aides à l'embauche, on ne veut pas de moi. Mais qu'est-ce que je fous là ?

Je repense à Marie. La dernière fois que je l'ai vue, il y a deux ans et demi, c'était en avril je crois, elle m'a parlé avec humour de ses TS.

- TS, c'est quoi ça ?

- Tentatives de suicide, si tu préfères.

Ses TS rataient toujours. Elle avait une façon tellement drôle de raconter ça que nous avons ri de bon coeur. Je pensais que si elle en parlait avec autant de distance, c'est qu'elle allait mieux. J'ai promis d'aller la voir pendant les vacances d'été. J'ai tenu ma promesse. J'ai téléphoné avant pour ne pas faire trente-cinq kilomètres pour rien. Pas de réponse. L'été a passé.

En octobre enfin, j'ai réussi à la joindre. C'est Julie, sa fille de huit ans, qui m'a répondu :

- Bonjour Julie, c'est Sylvie ! Tu peux me passer ta maman ?

- Maman est morte !

Ai-je bien entendu ? Non, NON ! Je ne peux plus parler. Julie est toujours au bout du fil.

- Julie, passe-moi Papa.

- Il est au travail !

- Tu es toute seule ?... Bon, passe-moi Mamie.

Sa mamie, la mère de son père, je la connais un peu pour l'avoir rencontrée chez Marie à plusieurs reprises il y a quelques années : « Je suis une amie de Marie, Sylvie. Je n'étais pas au courant. Quand est-ce que ça s'est passé ?.. En juin ? Un accident ?... Non, je comprends... A vrai dire, ça ne me surprend pas. Ce n'était pas la première fois ? ... Oh, mon Dieu !... Et comment va Yann ?... Comment est-ce qu'il s'occupe des enfants ?... Ah, c'est vous qui vous en chargez ! En tout cas, dites-lui de nous rappeler quand il en aura envie... plus tard, peut-être.. »

Elle l'a fait ! Et cette fois, Bingo ! Quand on s'était vu la dernière fois, je lui avais suggéré avec humour : « Ecoute, tu prends des médicaments et tu te retrouves le lendemain bien vivante sur la plage, cramée par le soleil ? Toi qui aimes tant l'eau, la prochaine fois, tu bouffes tes saloperies et tu vas te baigner aussitôt après. Comme ça tu ne peux pas te rater ! ».

Elle a procédé exactement comme je lui avais dit ! C'était au mois de juin. Après être allé chercher ses filles à l'école, elle les a laissé jouer dehors puis elle est partie se promener le long de la rivière près de chez elle. On a retrouvé son corps à neuf heures du soir, flottant à la surface...

Ce souvenir me poursuit encore. Lui ai-je rendu service ou suis-je coupable de n'avoir rien fait pour empêcher ça ? C'était son choix. Moi je le respecte. Mais ça m'a profondément affectée. C'est comme si un tabou, un interdit avait sauté : elle l'a fait ! Alors pourquoi pas moi ? Maintenant, je

sais exactement comment procéder, quoique me baigner en plein hiver ne me tente pas vraiment.

Moi non plus, je n'ai plus envie de vivre. Ce soir-là, le 31 janvier 2000, je viens d'avoir le Dr Payot au téléphone. Il me dit qu'après réflexion : « je ne fais pas l'affaire et qu'il a trouvé mieux ». Est-ce cette phrase qui me déstabilise ?

Ce soir-là, j'ai mal. Mal au dos, à la jambe, mal à l'âme. Gaël est parti à la neige dans les Alpes avec sa classe. Morgane et Patrick sont vautrés devant la télé. J'ai mis le couvert et je prends mes médicaments comme d'habitude. J'aurais besoin de dire mon désarroi, ma colère... J'avale mon Contramal comme d'habitude, puis un autre, encore un autre... je ne compte plus. Même chose pour le Rivotril, le Nordaz et le Zoloft. Personne ne s'est aperçu de rien. Moi j'attends, je ne sais pas quoi. Je monte dans le bureau leur écrire une lettre. Non, je ne veux pas mourir. Ce n'est pas comme la fois où j'ai minutieusement attaché un fil électrique sur la balustrade d'escalier et où je n'ai pris conscience de ce que faisais qu'au moment de faire un noeud autour de mon cou. Ce jour-là il n'y avait personne à la maison. J'étais seule tout l'après-midi...

Non, cette fois, c'est justement pour éviter l'épisode de la corde ou le saut dans le vide. C'est pour dire que je vais mal, que je veux qu'on s'occupe de moi avant qu'il ne soit trop tard. Je leur écris que j'ai ingurgité trop de médicaments et pourquoi j'ai tant envie d'oublier, de dormir, de me couper de moi-même. Je ne peux plus supporter le déni de ma souffrance, mon impuissance à changer ma vie, ce sentiment de vide, d'inutilité.

Ils sont toujours scotchés devant la télé. Je prépare à manger comme si de rien n'était mais je commence à me sentir un peu vaseuse. Je n'ai pas le

courage d'aller jusqu'au bout de mon geste. Je réalise à quel point c'est égoïste. Il y a ici des gens qui m'aiment, qui ne vont rien comprendre.

J'appelle mon médecin traitant : « J'ai fait une connerie ! ». Je lui énumère ce que j'ai avalé : pas des médicaments anodins mais un cocktail d'antalgique puissant, d'anti-épileptique, d'anxiolytique et d'antidépresseur. Vingt minutes plus tard, il est à la maison. Patrick et Morgane tombent des nues. Qu'est-ce qu'il vient faire à cette heure-ci ? Bien obligée de dire la vérité !

Direction l'hôpital ! Je m'allonge sur les sièges dans la salle d'attente des urgences. Régulièrement Patrick et Morgane me secouent pour m'empêcher de dormir. Un infirmier vient me chercher, me pose des questions. Par chance, j'échappe au lavage d'estomac. Il m'apporte une bouillie infecte à base de charbon pour neutraliser l'effet des médicaments. Un médecin vient me faire une prise de sang artériel. D'ordinaire, c'est très douloureux mais là, je ne sens rien. Rien que mon désarroi, ma culpabilité, la chute dans un vide sans fin.

Je reste toute la nuit aux urgences, en observation dans une chambre carcérale. Tout est vitré, on peut voir tous mes faits et gestes. L'infirmière me confisque mes vêtements, mon tricot, mes affaires de toilettes et ne me laisse que le strict minimum : serviette éponge, gant de toilette, savon, brosse à cheveux et ma boîte de tampons périodiques. Ah oui, j'ai mes règles. Cette vue du sang chaque mois me rappelle quelque chose de pénible. Mais quoi ? Ma condition de femme ? En tout cas, je suis très fragile psychologiquement à ce moment-là. Il paraît que c'est hormonal mais je crois que ce n'est pas seulement ça.

Comme je ne dors pas, on m'apporte quelques revues. Je n'arrive pas à lire. Je pleure, je pleure toutes les larmes retenues depuis si longtemps. Je ne sais pas si c'est encore la nuit ou le petit matin quand un psychiatre vient me voir. Il veut savoir. Je lui raconte l'évidence : ma souffrance physique quotidienne, la perte de mon emploi, le chômage, les ennuis avec la Sécu, ce travail promis qui n'a pas abouti, ma vie nulle. Je lui dis aussi l'amour des miens, ce qui me rattache encore à la vie. Je lui parle aussi de mon père qui n'est plus là et dont je n'arrive pas à faire le deuil. De ce père qui me manque tant et que je pleure tous les jours. Il veut en savoir plus. Je ne lui cache pas mon enfance difficile, l'alcool, les disputes familiales, les infidélités respectives et le divorce de mes parents, la psychothérapie que j'ai suivie pendant huit ans. Je défends mon père avec véhémence : « Ce n'était pas un bon mari mais c'était un bon père ! ». Je sens que ça sonne faux. Il insiste : « Vous trouvez que c'était un bon père ? ». Je persiste. Je lui confie aussi ma difficulté à communiquer avec ma mère malgré une affection réciproque. Puis je parle de Dieu, de ma spiritualité profonde, de mes facultés de voyance. Je lui raconte aussi cette mauvaise expérience en tant que consultante, cette *sorcière* qui m'a enlevé tout espoir par ses prédictions épouvantables. J'avoue enfin le sentiment d'avoir perdu mon identité, d'être en deuil de moi-même et de ne pas arriver à me reconstruire.

Le psychiatre me propose de rester trois jours dans son service et j'accepte. J'ai de la chance, c'est une unité toute récente, spécialisée dans l'accueil des suicidants (Saint-Brieuc détenant le triste record du taux de suicide le plus élevé en France). Ici, pas de télé, pas de radio, pas de téléphone, pas d'activités. Je n'ai même pas pu récupérer mon tricot malgré mon insistance.

Les visites sont filtrées et Fanfan est obligée de dire qu'elle est ma soeur pour pouvoir entrer. Elle me laisse une lettre que j'ai conservée. Elle veut une explication : « Il y a des gens qui t'aiment, ta vie n'est pas si nulle. Tu n'as pas le droit de faire ça. Pense à tes enfants, à Patrick ! Pourquoi tu as fait ça ? ». Je lui réponds que je n'en sais rien moi-même, que je m'interroge. Qu'est-ce qui a pu se passer dans mon enfance pour que j'aie si peu envie de vivre ? Moi qui étais la joie de vivre personnifiée à quatre ou cinq ans, pourquoi ai-je tant changé ? Je jure à Fanfan de lui donner un jour la réponse, quand je saurai ce qui ne va pas. En attendant, pour la rassurer, je lui promets de terminer son pull irlandais. Comme c'est un travail de longue haleine, ce sera comme un rappel à l'ordre chaque fois que la tentation du néant sera trop forte.

Ce séjour est une parenthèse hors du temps, un suicide symbolique. J'ai accepté de reprendre une thérapie avec le Docteur Klein, que l'on m'a conseillé. Je n'ai pas réglé les comptes avec moi-même et une partie de mon passé. Le retour à la maison est difficile. Je n'ai plus aucune notion du temps, aucun désir, aucun besoin, aucune activité...

Je savais en sortant de l'hôpital le risque important de récurrence dans les douze mois suivants. Cela fait un an aujourd'hui et je survis. Bientôt je vais vivre. Je sais pourquoi !

Mardi 20 février 2001

Papa, je te rends ton amour... Je commence enfin à me libérer de ton emprise, de ton empreinte. Peut-être qu'un jour j'arriverai à t'aimer de nouveau sans arrière-pensée, qui sait ? Pour l'instant, j'essaie de prendre mes distances avec toi. Tu ne viens plus t'immiscer dans mes relations intimes. J'ai retrouvé le goût du toucher, du contact de la peau, de l'abandon total et serein avec l'homme que j'aime. Peu à peu je me réapproprie mon corps, mon âme, mes désirs, le plaisir du corps à corps, du coeur à coeur.

Patrick et moi sommes partis en week-end en tête-à-tête pour fêter la Saint-Valentin. Alors qu'il pleut tous les jours depuis début octobre, nous avons eu un temps magnifique, froid et ensoleillé. Rouen est une ville superbe et je n'ai pas pensé à toi. Sauf quand on a déjeuné face au Palais de Justice, un édifice somptueux de style gothique flamboyant. Il s'y tenait un procès très médiatisé et là j'ai eu ton image en tête, le regret de ne pouvoir te demander des comptes devant la Loi. Jamais je n'obtiendrai la reconnaissance des violences que tu m'as fait subir. Jamais une parole d'aveu, de regret. Jamais d'explication, jamais de confrontation. Jamais la possibilité de t'accorder mon pardon car jamais tu ne me le demanderas. Jamais, jamais...

Lorsque nous avons été nous balader sur les falaises d'Étretat, Patrick m'a avoué avoir eu une appréhension lorsque je me suis approchée du précipice. Je voulais seulement voir les goélands de plus près. Il me semblait qu'ils commençaient à nicher.

C'est presque fini. Je ne cherche plus à me tuer mais à te tuer toi, Papa. Tu es déjà mort mais je suis en train de tuer l'amour que je te porte encore. Ce rêve que j'ai fait cette nuit me conforte dans ce sens :

« Je suis en promenade sur un petit chemin près du Pré Joli où nous avions notre maison de campagne. Je suis à côté de Patrick qui conduit la voiture et je me lave les dents. J'ai la bouche pleine de dentifrice et pas d'eau pour me rincer la bouche. Nous croisons une voiture au moment où je crache par la portière. Les passagers de l'autre véhicule me disent que ce que je fais est dégoûtant.

Je sors et je dévale un champ en contrebas de la route. J'ai envie de vomir mais il y a des tombes. Le champ de mon enfance est devenu un cimetière à l'anglaise et je n'ose pas vomir là. Le reste du champ est occupé par des gens qui sont là en train de pique-niquer. Des enfants jouent au ballon. Il y a quelques vaches en train de paître. Aucune intimité ! Finalement, je dégueule au pied d'un if, au ras d'une tombe (la tienne, Papa ?).

Je reviens vers la voiture et un type plus jeune que moi m'agresse verbalement : « C'est dégueulasse de vomir dans un cimetière ! ». Je lui réponds que je connais l'endroit, qu'avant c'était un simple pré à vaches appartenant à Jean Anneix et que je ne m'attendais pas à y trouver des tombes. Il est surpris car c'est la vérité.

J'essaie de me rappeler qui est ce jeune homme. Je lui demande s'il me reconnaît, je lui dis que je m'appelle Sylvie et que j'ai habité dans une des maisons un peu plus haut. Il me répond d'un ton dédaigneux : « Ah ! C'est toi la fille Gaudin ? » et j'ai soudain l'impression que tout le monde connaît mon secret, que je suis marquée à jamais du sceau de l'infamie. Patrick

essaie de s'interposer mais je lui demande de ne pas s'en mêler, ça n'a pas d'importance. J'attrape le type par son T-shirt, je le secoue avec colère et le regarde bien en face avec mépris. Puis je le lâche et remonte dans la voiture ».

Voilà, Papa, tu vois, dans mon rêve je vomis sur ta tombe, sur les lieux de mon enfance qui sont devenus des cimetières. Les enfants qui jouent, les vaches dans le pré me rappellent le paradis perdu de cette enfance que tu as gâchée. L'altercation avec les gens que je croise me montre que le regard des autres est hostile. Mais, moi je m'en fous à présent. Que la vérité éclate n'est plus mon problème. La conscience salie, c'est la tienne. Pas la mienne ! Moi je redeviens pure comme j'aurais dû le rester à dix ans. Fini de me taire, fini de retourner contre moi la violence. Maintenant tu vas payer ! Même mort, tu me dois des comptes, à moi et à personne d'autre ! Si les autres ne comprennent pas, tant pis. Ce n'est pas eux qui tenaient la chandelle pour voir ce que tu m'as fait !

Tu sais ce qui m'a fait le plus de mal : c'est de réécouter la cassette que nous avons enregistrée quelques jours avant de partir définitivement, Maman, Christine et moi. Quand Maman rentre à la maison avec Christine après m'avoir mise à l'abri chez Jean-Paul, tu lui demandes : « Et Sylvie, elle est où ? ». Maman te répond qu'elle m'a emmenée chez Tante (elle ne te dit pas que je suis chez Jean-Paul car tu piquerais une crise de jalousie). « Et pourquoi ? ». Parce que je pleurais, que j'allais mal... Et toi, tu répliques : « J'en ai rien à foutre ! ». Tu le répètes une deuxième fois : « J'en ai rien à foutre ! ». Rien à foutre de ta fille qui t'a aimé plus que tout, au bord de la folie. Rien à foutre de ta fille qui t'a donné sa confiance, son amour sans condition et même son corps d'enfant...

Et bien moi maintenant, *j'en ai rien à foutre* non plus de toi. Je ne te hais pas mais je ne t'aime plus ! Repose en paix et laisse-moi tranquillement finir ma vie sans toi. Je n'aspire plus qu'à l'indifférence à ton égard. Je crois que tu es vraiment mort à présent. On dit que le tombeau des morts est dans le coeur des vivants. Tu n'as plus ta place dans le mien !

Mardi 27 février 2001

Voilà plusieurs jours que je remets au lendemain ce besoin d'écriture. Trop dur à dire ! J'ai touché le fond de l'horreur, l'absolu du vide !

Ce dernier rêve qui m'a tant interpellée, j'ai décidé de l'analyser avec le Docteur Klein dès le surlendemain lors de ma consultation. J'avais compris le sens global mais quelque chose m'échappait. Quelque chose qui avait un sens : la bouche pleine de dentifrice, l'écume sur les lèvres. Quelque chose de dégoûtant que je recrache, que je vomis. J'ai pensé que les dents représentaient mon agressivité, l'envie de mordre... la mort aussi, ce qui reste intact avec le squelette. Mais le dentifrice ?

J'ai demandé au Docteur Klein ce que ça signifiait. Il m'a seulement répondu d'un air gêné : « Je crois que vous le savez mais que vous ne voulez pas savoir ». J'avais besoin d'une réponse, je l'ai supplié de me dire ce que ça représentait. Je sentais que c'était important. Devant son hésitation, je lui ai affirmé que je me sentais prête à tout entendre. C'est ce que je croyais...

« Le dentifrice, c'est du sperme ! ». Non, non, pas ça ! J'ai nié... Mon père ne m'avait jamais fait ça, je ne l'ai jamais touché, ça n'était pas possible. Cela supposait que j'avais été active dans cette relation pourrie. Ça, jamais ! Devant mon déni violent, le Docteur Klein n'a pas insisté mais m'a fixé un rendez-vous pour la semaine prochaine. C'est la première fois que ma consultation est aussi rapprochée de la précédente. J'en ai déduit qu'il y avait urgence, danger. Je suis sortie de chez lui complètement déboussolée.

J'ai eu envie de me vider la tête, d'extirper cette parole de mort : « C'est du sperme ! ». Je suis entrée, comme un automate, au musée voir l'exposition de Yann Arthus-Bertrand : *La Terre vue du Ciel*. J'avais besoin de me remplir les yeux, le coeur, de beauté, de pureté. Les images magnifiques, les dessins abstraits créés par la Nature n'ont pas réussi à me sortir de l'état de sidération dans lequel j'étais. Un voile noir m'empêchait d'entrer dans la magie des couleurs, des formes, des paysages. Se superposait l'image des *Trois Singes* : ne plus rien voir, ne plus rien entendre, se taire.

J'allais si mal que, de retour à la maison, j'ai appelé l'Association Viol Femmes Information. J'ai évacué par la parole le plus gros de cette souffrance. Me remettre debout pour aller travailler. Ma mère m'a téléphoné le soir. Je lui ai crié ma douleur, ma colère. Le déni n'a pas résisté. J'ai su que c'était vrai, l'horrible vérité.

Je suis allée me coucher dans le noir, sans manger, les yeux grand ouverts, fixés au plafond. Prostrée, enfermée en moi-même.. Patrick voulait m'emmenner à l'hôpital pour me protéger de ma propre violence. J'ai hésité. Vers vingt-deux heures, il est venu me proposer un café. Il m'a aidé à me lever, à marcher. Je me sentais paralysée. J'ai pensé aux hystériques de

Charcot. Sombrier dans la folie, l'immobilisme, la désincorporation plutôt que d'affronter l'insoutenable.

Vendredi, Maman m'a annoncé qu'elle venait me voir avec Michèle, une de ses amies qui travaille comme conseillère à l'hôpital de Rennes et au planning familial. Elle connaît ces histoires de viols, d'abus, et assiste les gamines qui osent parler quand il est encore temps pour elles.

Nous avons eu une longue discussion en tête à tête, Michèle et moi. Mon anorexie à l'âge de cinq mois et demi pourrait s'expliquer par une agression. Devant ma surprise, mon incrédulité, elle est restée calme. Pour elle, il n'est pas exclu que mon père, ce salaud, ait utilisé ma bouche d'enfant, le réflexe de succion de tous les bébés pour assouvir ses désirs pervers. Cela expliquerait mes troubles du comportement liés à l'oralité, le refus de toute intrusion dans cette partie de mon corps. Cela m'a semblé, non seulement plausible, mais c'est comme si un voile s'était déchiré et me permettait de voir la source du mal. Tout est devenu limpide : ce dégoût de la nourriture, la phobie du dentiste, la réaction de défense lors de mes anesthésies... ce truc dans la gorge qu'il fallait arracher à tout prix, la sensation d'étouffer, l'envie de vomir.

Pour essayer de sortir de cet enfer, j'ai essayé de relier les fils de ma mémoire. J'ai repris contact avec mon ancienne psychologue, Madame Duval. Je n'avais pas entendu sa voix depuis vingt ans. Cela m'a fait une impression bizarre. J'ai été très déçue : elle se souvenait de mon nom mais pas de mon visage, de mon histoire ; huit ans de thérapie hebdomadaire et ça ne laisse aucun souvenir à celle à qui on a livré ses secrets les plus intimes !

Je lui ai dit l'objet de ma démarche, je lui ai demandé si ma thérapie passée pouvait m'aider à faire le lien avec le traumatisme oublié, nié,

enfoui. Elle a voulu en savoir plus : Qui me suivait à présent, quand et comment étaient revenues ces images ? Je lui ai parlé de mes rêves, de l'état de panique dans lequel j'étais en me réveillant, de ces réveils nocturnes toujours à la même heure. Sa réponse m'a sidérée, consternée : « *Les rêves que vous faites ne sont pas forcément porteurs de vérité. Ils révèlent, certes, un conflit avec votre père mais c'est votre sexualité d'adulte qui érotise des images qui n'ont peut-être aucune connotation sexuelle* ».

Trahie ! J'ai le sentiment d'être trahie ! Je comprends qu'elle n'ait pas pu entendre ma parole, ma vérité. C'est évident : ce que je révèle est inacceptable, TABOU ! Donc on n'en parle pas. Ce sont des fantasmes de petites filles qui veulent séduire leur papa. Papa, lui, est hors de cause. Il ne peut être pervers. C'est hors norme.. donc impossible. Un père n'est un amant que dans la tête de la petite fille. S'il l'a couchée dans le lit parental, c'est par amour, l'affection normale d'un papa pour sa petite fille chérie. Il n'y a que de la tendresse, des caresses innocentes, inutile d'aller chercher midi à quatorze heures. Le Papa, c'est sacré, on n'y touche pas !

Madame Duval, je voulais prendre rendez-vous avec vous pour avancer, compléter le puzzle commencé il y a vingt ans avec les morceaux que j'ai retrouvés depuis. Eh bien, je ne le ferai pas ! Votre déni de professionnelle m'a convaincue d'en rester là. Nous avons fait du bon travail ensemble autrefois mais sur ce terrain vous ne ferez que m'engluer dans la honte, la culpabilité. Vous avez peut-être eu la chance d'avoir un Papa digne de ce nom... ou alors je réveille vos vieux démons à vous-aussi ? Va savoir !

Faute de votre soutien, je vais essayer l'hypnose. Je veux savoir jusqu'où ce salaud de père a été. Je dois tout foutre par terre pour me reconstruire, si je peux. J'ai la rage !

Jeudi soir, après mon rendez-vous chez le Docteur Klein, après cette révélation horrible qui m'a littéralement tétanisée, j'ai été prise d'une violente colère. A mon tour de tout casser ! Papa, ta montre dorée à laquelle tu tenais tant et que je vénértais moi-même comme une relique, je l'ai cassée. J'ai pris un marteau et j'ai tapé, tapé, tapé... écrabouillé ta montre. Même le bracelet a cédé. Avant j'avais pris soin de la régler sur 4 heures 20. Ça ne te rappelle rien ? Par hasard, le jour affiché était le 18, jour de ta mort. Etrange, hein ?

Gaël m'a fait une comédie en me disant que ça ne servait à rien de me venger sur des objets. La montre, il la voulait. Alors, j'ai tout dévoilé. Je ne supporte plus ce non-dit, cette hypocrisie. Mon père m'a violée, a fait de moi sa petite putain alors c'est MOI que ça regarde ! Non, je ne casse pas l'image de ton grand-père, Gaël. Ton grand-père, c'est un autre homme. Celui-là a essayé de se racheter en se comportant correctement avec ta soeur et toi. Tu me dis qu'il est mort, qu'il a déjà payé avec son cancer et que tout ça c'est du passé. Tu n'as rien compris ! Pour moi, c'est du présent, je suis en plein dedans. Même si ça s'est passé il y a trente ans, mes souvenirs sont récents. Donc, pour moi, c'est maintenant !

Pour ce qui est du pardon, c'est trop tôt. Ton grand-père ne m'a jamais fait le moindre aveu, la moindre allusion à l'horreur qu'il m'a fait subir. Il n'a peut-être jamais eu conscience de la gravité de ses actes. Ne me demande pas d'oublier. Je n'ai fait que ça jusqu'à l'année dernière, ça ne m'a conduit qu'à la peur de vivre, au désir de disparaître. Ton grand-père est mort, moi je suis encore vivante. Ne me juge pas, laisse-moi régler mes comptes avec mon père, au moins dans mes rêves. Des rêves comme celui-ci :

Patrick et moi nous rendons à une réception à son lycée, au Sacré-Coeur. Nous traversons le jardin et je reste en admiration devant un magnifique rosier. Je n'ose m'approcher pour humer la fragrance des fleurs car je sais qu'un serpent dangereux a élu domicile sous les racines.

Patrick prend un bâton et se met à triturer la boue. Une tête de vipère apparaît. On réussit à la sortir de son trou et à la capturer. Patrick et le jardinier du lycée ne veulent pas la tuer et la transportent au bout de leur bâton jusqu'à un petit ravin. Je me dis que c'est dangereux : si un enfant va jouer là, ou si quelqu'un va faire pipi dans les buissons, il va se faire mordre.

Je suis sûre qu'il reste des bébés serpents dans la terre sous le rosier. Je demande qu'on le déracine. Effectivement, il y a deux ou trois petits. Je les écrase dans la boue à l'aide du bâton. Le serpent adulte rampe pour regagner son trou. J'ai horreur de ces bestioles mais j'ai le courage de l'écrabouiller lui-aussi. Avec la boue, on ne distingue même plus les morceaux.

Le jardinier apporte une bêche pour enlever cette boue mélangée à la bouillie de serpent et replante le rosier avec du terreau neuf. Il me dit alors : « C'est bizarre, c'est la première fois que je vois ça ! ». J'inspecte une dernière fois le rosier pour vérifier que tout danger est désormais écarté et je pars rassurée.

Samedi 3 mars 2001

Et voilà, ça recommence. Il est cinq heures du matin et j'ai fini par me lever, agacée de ne pouvoir me rendormir. Cette fois pas de panique mais une sensation étrange d'état second. Les derniers jours ont été très difficiles. Mon dernier entretien avec le Docteur Klein n'a pas été très convaincant. J'étais en retard et pour une fois c'est lui qui m'attendait. Ça ne m'a pas laissé le temps de décompresser, de me mettre en condition. Un peu comme quand on arrive en retard à une cérémonie, on n'est pas dedans, dans l'émotion.

J'ai évoqué mon anorexie soudaine à l'âge de quatre mois et demi, ce que ma mère m'en avait décrit : un bébé qui progressivement réduit ses besoins alimentaires jusqu'à refuser brutalement toute nourriture ; un bébé gai, souriant, communicatif qui se ferme dès qu'on approche quelque chose de sa bouche. Pas de pleurs, pas d'agressivité. Juste la tête qui se dérobe, le regard qui fuit, la langue qui repousse avec force la tétine, les lèvres qui se crispent. Et puis la passivité, le refus de toute communication, l'absence au monde extérieur.

Je n'ai aucun souvenir de cette période, le vide absolu.

En deux jours, j'avais perdu cinq cents grammes. Rien qui puisse expliquer cette chute de poids : pas d'infection, pas de vomissement, pas de diarrhée, pas de fièvre. Rien, juste la perte de l'instinct de vie. Le premier mai 1958, j'étais si mal en point que mes parents ont pensé que j'allais me laisser mourir. J'étais hospitalisée depuis le 24 avril et malgré les perfusions je continuais de maigrir. Quand je suis sortie de l'hôpital, je pesais le même poids qu'un mois plus tôt. Personne n'a pu expliquer ce qui se passait. J'ai

conservé une aversion pour la nourriture jusqu'à ce jour. Dès que je me sens déprimée, je suis incapable d'avalier quoi que ce soit. Je dois me faire violence pour m'alimenter. C'est comme si je ne ressentais aucun besoin, aucun désir, comme si mon corps pouvait vivre sans carburant, s'autosuffisait.

Je cherche la raison de ce dégoût profond. J'ai suggéré au Docteur Klein une éventuelle agression orale à l'origine de ces troubles alimentaires mais il a du mal à admettre cette possibilité : trop jeune, trop tôt. Pourtant, moi je sais intuitivement qu'il s'est passé quelque chose quand j'étais toute petite. Mais quoi ?

J'ai parlé du malaise que j'ai ressenti après notre dernière entrevue : de cet état de sidération, du déni qui ne dure que quelques minutes et fait place à une certitude horrible et inacceptable. De ce besoin impérieux de me vider la tête de toute cette ignominie mais même les images merveilleuses de la *Terre vue du ciel* n'ont pu me libérer de cette laideur intérieure.

J'ai relaté ma crise de mutisme, ce sentiment atroce de vide, d'incommunicabilité. Cette sensation d'être hors de soi, cette paralysie de la parole puis du corps tout entier. Au moment où je parlais de moi, j'ai eu l'impression de décrire quelqu'un d'autre, étrangère à moi-même.

Le Docteur Klein m'a demandé de contacter l'hôpital si ça se reproduisait, si l'envie de bouffer toute ma boîte de Nordaz (des médicaments contre l'angoisse) me reprenait. Je l'ai senti inquiet, vaguement culpabilisé de m'avoir ouvert les yeux sur ce rêve de dentifrice, de fellation. Une symbolique dont je n'étais peut-être pas prête à accepter le sens, malgré mon insistance. A vrai dire, je ne m'attendais pas à cette interprétation sinon j'aurais sans doute attendu d'être plus solide pour entendre *ça*.

J'ai parlé aussi de la réaction de Madame Duval, ma précédente psychanalyste, de son incapacité à entendre mon histoire à présent. De cette ambivalence que je ressens maintenant envers elle : la reconnaissance de m'avoir aidée à me reconstruire et le regret qu'elle n'ait pu aborder avec moi le fond du problème.

J'ai raconté tout ça sans émotion aucune. Cette distance, je la connais bien, c'est ce qui me permet de ne pas devenir cinglée. Des défenses bien faibles puisque le soir même, jeudi dernier, j'ai de nouveau pété les plombs. Une fois de plus emmurée dans ma souffrance, incapable de communiquer. Un noeud dans la gorge, l'impression d'être vide, absente, hors de mon corps. Sensation de danger : Tais-toi, Tue-toi !

Patrick m'a conduite à l'hôpital à ma demande. Je n'y ai pas trouvé ce que je cherchais. Comme je n'arrivais pas à parler, enfermée dans le silence, j'ai écrit pourquoi j'étais là : en danger de mort, peur de moi-même, de ma violence autodestructrice. Tais-toi ! Tue-toi !

J'ai confié ce message et mon journal intime à l'infirmier des urgences, en espérant qu'on m'épargnerait le récit de cette descente aux enfers. La jeune femme médecin qui est venue m'examiner n'avait apparemment pas eu ce message et a eu un mal fou à me faire avouer ce qui m'amenait là. Elle avait l'air complètement désarmée : « *Qu'est-ce que je peux faire pour elle ? Je ne suis pas formée pour ça !* ». Son regard me disait pourtant sa compassion mais aussi son impuissance : « *Soigner les corps, je sais faire mais les âmes en morceaux...* ».

L'infirmier psychiatrique que j'avais déjà vu l'an dernier, lors de mon séjour, s'est montré tout aussi perplexe. Il n'y avait aucun psychiatre de garde la nuit. Alors, on a discuté tous les deux et cela m'a permis de calmer

mon angoisse, d'apaiser cette envie de vomir, ces tremblements, ce froid intérieur. Il m'a proposé de rester à l'hôpital pour la nuit et de voir un psychiatre le lendemain matin, tout en me disant que seul le Docteur Klein pouvait m'aider vraiment. Le psychiatre de l'hôpital était là pour gérer l'urgence mais pas pour aborder le problème de fond.

Rester à l'hôpital m'a semblé tout à coup insurmontable. Me retrouver seule dans une chambre alors que je ressens déjà si violemment ce vide intérieur, être privée de mes objets personnels, avoir le sentiment d'être en prison sous surveillance ne m'a pas paru le meilleur choix pour échapper à mes démons. J'ai réalisé que je ne cherchais pas à me tuer mais à exterminer mes fantômes, les extirper de ma mémoire. J'ai décidé de rentrer à la maison. Comme Patrick ne travaillait pas le lendemain matin, ils m'ont laissé partir. Avant de me coucher, j'ai pris une bonne dose de Nordaz pour me shooter, me plonger dans un état d'anesthésie affective. Surtout ne pas penser !

Hier matin, j'ai téléphoné au Docteur Klein pour lui relater l'épisode de la nuit. Il m'a demandé de le recontacter ce matin pour avancer mon rendez-vous. J'espère qu'il va faire l'effort de remettre en cause ses convictions : *Un bébé ne peut subir de viol buccal si jeune*. En tout cas, ses doutes ne sont pas partagés par Viol Femmes Information. Heureusement que cette association existe ; quelle que soit mon interlocutrice, je reçois à chaque fois un accueil chaleureux. J'ai énormément de reconnaissance pour ces femmes qui m'écoutent avec patience, calme et compassion. Je ne sais pas comment elles font mais elles arrivent à me remettre debout à chaque fois. Avec ces femmes, j'ai appris la confiance en soi : chacun détient sa propre vérité et doit écouter son intuition, se laisser guider par son inconscient, par cette

voix intérieure qui parfois se manifeste. J'ai aussi réappris à faire confiance à l'autre. Si je m'en sors, je leur devrai une grande partie du chemin que j'aurai parcouru. C'est dommage, il n'y a aucune permanence la nuit quand moi je vais si mal.

De son côté, Maman m'aide avec toute son énergie. Hier, elle a écrit à Marylise Lebranchu, Garde des Sceaux, pour demander l'abolition de la prescription pour les viols et abus sexuels. Elle essaie de me trouver des relais à Saint-Brieuc pour que je rencontre d'autres victimes. Je n'oublierai jamais ce qu'elle fait pour moi en ce moment. Cela rachète toutes ses erreurs passées, même la nuit avec Robert, cette nuit où Papa a été si violent avec nous à cause d'elle.

Grâce à ce qu'elle entreprend, à l'amour inconditionnel de Patrick, je ne me sens pas le droit de baisser les bras, de me livrer au désespoir, au désir du néant. Je n'ai pas le droit de laisser croire à ceux qui m'aiment qu'ils n'ont servi à rien, qu'ils n'ont pas compté pour moi. Je lance un appel vers le ciel, cette prière que j'adore calligraphier :

Veni Sancte Spiritus et emitte cælitus lucis tuæ radium

(Viens Esprit-Saint et remplis nos coeurs de ta lumière céleste)

Lava quod est sordidum *(Lave ce qui est souillé)*

Riga quod est aridum *(Irrigue ce qui est aride)*

Sana quod est saucium *(Guéris ce qui est blessé).*

Lundi 11 mars 2001

Docteur Klein,

J'irai vous voir comme convenu demain matin. Comme je ne sais pas encore si je m'autoriserai à vous dire en face ce que je ressens, je préfère coucher les mots sur le papier. Cela évitera le silence incontournable, pesant, insupportable du non-dit.

Voilà, ma dernière séance m'a laissé un goût amer, une impression d'incommunicabilité. C'est la première fois que je me sens en conflit avec vous. Lorsque j'ai fait le lien entre la fellation que mon père m'a fait subir (et de cela je ne doute plus) et mon anorexie brutale à l'âge de quatre mois et demi, je me suis heurtée à une espèce de déni de votre part.

Je crois, sans vouloir vous offenser, que ce que le thérapeute a pu entendre a été renié par le père que vous êtes aussi. Cela vous a semblé tellement... trop, disons, inconcevable que j'ai la conviction d'avoir mobilisé vos défenses personnelles. Mais moi, je sais que j'ai raison. Mon corps me parle et je lui fais confiance. En plus des accès de mutisme récents, j'ai eu un incident de fuite urinaire. Ça ne m'arrive jamais. C'est le bébé qui se manifeste : non-usage de la parole, non-maîtrise de la propreté. Ça ne vous rappelle pas mes rêves récurrents de bébé qu'il faut laver, à qui il faut acheter des couches, de bébé abandonné. C'est vrai, dans le rêve de dentifrice (le sperme dans la bouche), j'ai des dents. J'ai eu ma première dent à huit mois. Cela prouve peut-être que j'étais plus âgée que je ne le crois mais en tout cas, je suis certaine que j'avais moins de deux ans (acquisition du langage et de la propreté).

Voilà, vous avez réveillé de vieux démons, ça vous dérange apparemment autant que moi. Cela remet peut-être en cause votre vécu professionnel. S'il vous plaît, ne faites pas comme ma psychologue. Ne niez pas l'évidence même si ça bouscule vos convictions, même si ça va à l'encontre de ce qu'on vous a appris sur la psychologie infantile. Votre première intuition, quand vous m'avez dévoilé le sens de la symbolique onirique, était juste. Ne me laissez pas dans le chaos, faites-moi confiance. Ça a déclenché trop de violence, trop d'émotions pour que tout ça ne soit pas vrai ! Vrai au point de désirer mourir pour ne pas voir, ne pas savoir, pour oublier la sensation d'étouffement, les nausées qui me soulèvent le coeur.

Vendredi 16 mars 2001

J'ai vu le Docteur Klein mardi comme prévu. Finalement j'ai pu lui dire de vive voix le conflit que je ressentais à son égard. Il a accepté de remettre en cause son jugement et m'a avoué sa réticence à admettre qu'un père puisse commettre de tels actes sur son « *petit bout de chou* », selon sa propre expression. Il a effectivement quatre enfants, dont deux filles, et c'est bien le père qui, en lui, s'est révolté.

J'ai été étonnée qu'il me dise, avec autant de franchise, qu'il avait eu du mal à entendre que mon père ait pu violer ma bouche quand j'étais encore un bébé. Cela m'a soulagée car son déni aurait sûrement compromis la suite de ma thérapie.

J'ai pu alors aborder la souffrance de mon père, l'impact destructeur dans sa propre enfance. J'ai raconté qu'il avait été élevé de l'âge d'un mois à celui de sept ans environ par sa grand-mère maternelle. Ses parents travaillaient dans l'hôtellerie et à l'époque, c'était semble t-il courant de déléguer son rôle aux grands-parents. Ma mère a d'ailleurs connu le même sort et n'a vécu avec ses parents qu'à l'âge de six ans.

Quand mon père est revenu vivre chez ses parents à Lorient, mon grand-père avait ouvert une pâtisserie-salon de thé. Papa mettait souvent la main à la pâte. A la maison, c'était boulot, boulot... Je ne sais pas à quelle période mon grand-père a été renversé par un tramway (ou un attelage de chevaux, selon les versions) mais toujours est-il que sa blessure a mal guéri. Il a fallu l'amputer des orteils, puis du pied. La gangrène a gagné du terrain et a atteint le genou, obligeant à couper la jambe juste au-dessus.

Ensuite, mais je ne peux faire état que des dires de la famille, le grand-père a attrapé la tuberculose. Il était souvent alité et avait de plus en plus de mal à faire vivre la famille. Un jour, il n'a pas pu se lever pour préparer la crème pâtissière. Papa l'avait vu travailler et avait souvent aidé son père. Aussi, il a décidé de la faire à sa place. Il n'avait que onze ans mais il s'est appliqué à refaire les gestes qu'il avait observés maintes fois et a réussi. Tout fier de lui, Papa est allé dans la chambre de son père pour lui faire la surprise. Et là, - ça pourrait prêter à sourire, malheureusement je connais la suite - par malchance, il a trébuché et a tout renversé par terre. Mon grand-père n'a vu que les éclaboussures sur le plancher. Ivre de colère, il s'est levé, a attrapé sa canne en bois et l'a brisée sur le dos de Papa.

Mon grand-père est mort quelques mois plus tard. Papa ne s'est jamais remis de cette injustice, de ce coup du sort. Je n'ai pratiquement jamais rien

su de mon grand-père sinon cet épisode dont le souvenir remontait comme une obsession, comme si la mémoire de mon père s'était figée à cet instant, gommant toute autre image.

Je viens de comprendre pourquoi mon père a eu mal au dos et a subi autant d'interventions chirurgicales. Pourquoi moi, j'ai reproduit la même chose jusqu'à avoir la colonne bardée de vis et de plaques. Ma soeur aussi a dû être opérée d'une hernie discale. En dehors d'une fragilité certaine, d'origine génétique, nous avons somatisé sur cette partie du corps. Je suppose qu'à chaque injustice, on repensait inconsciemment à la canne en bois. C'était comme une menace dans l'ombre.

Papa n'avait pas de canne mais n'hésitait pas à nous frapper à la moindre bêtise. Les coups pleuvaient sur les bras, le dos, le visage, les cuisses, les fesses. La violence, on aurait dit qu'il ne connaissait que ça pour communiquer. Violence verbale, violence physique. Je me demande si mon père a un jour connu la tendresse d'un père et d'une mère. Habitué plutôt à la loi de la jungle, la loi du plus fort.

Mardi 27 mars 2001

Voilà à présent que je règle mes comptes avec la famille de mon père ! Depuis quelques semaines déjà, je m'aperçois que mon histoire dépasse le cadre de ma propre vie. Comme des poupées russes, des secrets, des non-dits imbriqués que l'on découvre quand on démonte le mécanisme. Ces

matruchkas évoquent aussi le travail que je fais sur moi. Lever le voile sur ce qui m'empêche d'aller plus loin, au plus profond de ma mémoire et redécouvrir une petite fille, de plus en plus petite jusqu'à la dernière. Cette dernière petite poupée lisse, parfaite, une, indivisible. Une toute petite poupée solide qui contraste avec la fragilité des autres. Celle qui ne se cache plus sous les autres, semblables mais à chaque fois un peu différentes. J'ai déjà démonté plusieurs poupées mais il me reste à lever encore beaucoup de secrets pour retrouver mon unité.

J'assume enfin pleinement la place que mon père m'a fait prendre à mon insu, contre mon gré. Je n'ai plus à le protéger. Aussi, ai-je décidé de tout dévoiler à la famille, celle du côté de ma mère mais aussi la sienne à lui. Je n'avais pas l'intention de le faire si vite mais il est temps de donner un grand coup de pied dans la fourmilière. Ma survie est à ce prix !

La famille de Papa n'est pas innocente dans cette affaire. Je reste convaincue que mon père était avant tout malade de son enfance, mal structuré, sans repères sociaux et éducatifs corrects. Lui aussi une victime. Ceci n'excuse en rien ce qu'il m'a fait mais me le rend plus humain, moins monstrueux. C'est important car au-delà de la honte que j'éprouve encore parfois d'avoir partagé une intimité hors norme, j'ai aussi le sentiment d'être la fille d'un monstre et cela m'est tout autant insupportable.

Maman essaie elle-aussi de comprendre les mobiles du crime. On nous a tellement répété que les pères incestueux sont une fois sur deux d'anciennes victimes d'abus sexuels qu'on a cherché à en savoir davantage sur l'enfance et l'adolescence de Papa. Elle a pris les devants quand je me suis retrouvée aux urgences de l'hôpital il n'y a pas si longtemps afin de m'apporter de nouveaux éléments qui me permettent de me reconstruire.

Elle a repris contact avec le frère de Papa et sa femme. C'est ma tante qui lui a répondu au téléphone. D'emblée Maman a perçu qu'elle n'était pas la bienvenue. Elle voulait obtenir des informations sur cet abbé Loison dont Papa parlait si souvent avec émotion et colère. Cet abbé que nous soupçonnons de pédophilie et que mon oncle a eu en classe lui-aussi.

Bien que ma mère ait exposé clairement le but de son appel, ma tante a refusé de la mettre en relation avec mon oncle : « Non, il n'en est pas question. De toute façon, je ne veux rien savoir ! ». Téléphone raccroché, fin du dialogue. Maman s'est sentie humiliée. Après son divorce, elle avait gardé des relations épisodiques avec mon oncle, relations d'ailleurs assez chaleureuses. Depuis le décès de Papa, on (je ne sais pas exactement qui de ma grand-mère ou de ma tante tire les ficelles) lui a fait clairement comprendre qu'elle ne faisait plus partie de la famille et que sa présence était devenue indésirable.

Maman a donc contacté Karl, un cousin avec lequel Papa entretenait des relations quasi-fraternelles. Elle a été à nouveau reçue comme un chien dans un jeu de quilles. Lui n'a pas pris de gants pour lui dire : « Tu me déranges ! ». Nouvel affront, d'autant plus inattendu que Karl a passé des vacances avec nous et Maman il n'y a pas si longtemps.

Comme j'allais très très mal, je n'ai rien su de ces rebuffades jusqu'à dimanche dernier. Ah, ils ne voulaient rien savoir, ne pas faire de vagues, et bien ils allaient être servis ! L'honneur de la famille et le culte de l'argent, deux valeurs suprêmes. L'honneur de la famille allait en prendre un sacré coup, j'étais bien décidée à le faire. L'idée fugitive de succomber à mes pulsions suicidaires m'a convaincue qu'il fallait que je parle avant un

hypothétique départ. Non pas pour accuser mais pour rétablir la vérité et surtout essayer de comprendre.

J'ai souhaité m'adresser à Roger, le frère de Papa. Je l'ai toujours considéré comme un faible, un homme soumis mais aussi comme quelqu'un de gentil, d'équilibré. S'il n'était pas passé de la tyrannie de sa mère à la manipulation insidieuse et malsaine de sa femme, je suis sûre qu'il aurait été quelqu'un de très bien. Il m'a toujours fait penser à Stan Laurel dans *Laurel et Hardy*. Le type gentil mais maladroit, incapable de la moindre agressivité, qui ne sait que geindre ou se comporter comme une carpette. Un personnage à la fois sympathique et pathétique, émouvant et agaçant. Capable d'une lâcheté déconcertante pour préserver un semblant d'harmonie.

Je crois sincèrement que malgré tout, mon oncle a de l'affection pour moi. Aussi, ai-je entrepris de lui écrire. Pour lui parler de mon père et de moi, de l'inavouable ; pour rétablir la vérité par rapport à ma grand-mère car « *qui n'entend qu'un son, n'entend qu'une cloche* » et pour lui exprimer ma colère quant à l'attitude de sa femme envers ma mère. Je lui ai aussi annoncé que Jacques, son cousin, le frère cadet de Karl, était mort et enterré depuis plus de cinq ans. J'ai dû, sans être trop cynique, lui révéler que le cadavre de Jacques n'avait été découvert qu'au bout de dix-huit mois dans son appartement. Il s'était suicidé dans le plus grand secret.

J'ai proposé à mon oncle de me répondre, de m'expliquer pourquoi Papa et lui avaient été expulsés de l'appartement de leur mère par voie d'huissier, de me parler des relations ambiguës que Papa entretenait avec sa mère. Peut-être m'apprendra-t-il des choses que j'ignore. Mais avant tout, il faut que ce courrier lui parvienne. Je soupçonne ma tante d'essayer d'intercepter cette lettre de la même manière qu'elle censure le téléphone.

J'ai donc envoyé mon courrier en recommandé avec accusé de réception mais rien ne me garantit qu'elle ne signera pas à la place de mon oncle. J'ai indiqué au-dessus de l'adresse : *A remettre uniquement au destinataire. Confidentiel.* J'espère que le facteur a une conscience professionnelle et qu'il tiendra compte de cette restriction.

En fait, que ma tante lise ou non ce courrier m'importe peu mais je serais désolée que mon oncle ne sache pas la vérité. Si je n'ai pas de nouvelles d'ici un mois, je vais faire téléphoner à mon oncle par quelqu'un de mon entourage afin de savoir s'il a reçu cette missive. Dans la négative, il me restera la possibilité de recourir à un huissier.

En tout cas, j'ai fait quelque chose d'important pour moi : j'ai mis mon père en accusation publiquement. Une façon de suppléer à un procès, que je n'aurais de toute manière pu tenter en raison du délai de prescription (dix ans après la majorité). Une manière de me rendre ma dignité même si je sais parfaitement que ma tante, si elle a vent du contenu de ma lettre, ne manquera pas de délier sa langue de vipère en me traitant de *petite garce*, qualificatif dont elle a affublé ma soeur par le passé.

Quant à ma grand-mère, je laisse mon oncle seul juge de ce qu'il doit faire. Tout dépendra de l'influence de sa femme. Si elle est tenue à l'écart, mon oncle est capable d'un coup d'éclat. Il a été très longtemps le vilain petit canard car ma grand-mère n'avait d'yeux que pour Papa. Je pense qu'il en a beaucoup souffert et il a sûrement lui-aussi des comptes à régler avec sa mère. Je lui en donne l'occasion, à lui de la saisir. Mais il ne faut pas oublier qu'il y a l'argent, le sacro-saint héritage tant convoité. Rien que pour ça, il évitera sans doute de tomber en disgrâce.

L'argent, le nerf de la guerre fratricide. Ma grand-mère a largement utilisé cette arme pour s'attirer les faveurs ou les rancœurs des uns et des autres. Je ne peux m'empêcher de repenser au décès de Papa. Si Maman n'avait pas été à mes côtés, j'aurais été absolument seule pour organiser les obsèques : ma soeur était malade, ma grand-mère semblait incapable de prendre la moindre décision et ma tante venait de se faire plâtrer la jambe. Je me souviens avec horreur des démarches. Nous étions à quelques jours de Noël, les rues étaient bondées, les guirlandes scintillaient et les chants de Noël emplissaient les rues. Je me sentais décalée, comme sur une autre planète.

Après avoir emporté les vêtements à la morgue, Maman et moi sommes allées aux Pompes Funèbres. Mamie avait dit à Papa qu'elle possédait un caveau de trois places (où était déjà inhumé mon grand-père, celui à la canne en bois) et avait accepté, après bien des tergiversations, d'autoriser mon père à se faire inhumer là. Seulement, j'ai appris, qu'en fait de caveau, il s'agissait d'une tombe en pleine terre. Pas question d'enterrer mon père là-dedans, il en avait clairement exprimé le refus. Nous avions deux jours pour entreprendre les travaux. Ma grand-mère étant propriétaire de la sépulture, il me fallait sa signature pour signifier son accord. Je n'ai jamais pu l'obtenir. Quand j'ai appelé d'une cabine téléphonique, elle ne m'entendait pas ; quand je suis allée chez elle pour qu'elle signe les papiers, elle ne voyait pas... J'ai dû faire un faux en écriture.

Je suis retournée aux Pompes funèbres rapporter les documents pour le caveau et choisir le cercueil. Mamie avait insisté pour le payer : « Prends quelque chose de bien ! Tu leur dis de m'envoyer la facture. ». Un souvenir me revient soudain, comme un flash : lorsque l'employé m'a proposé une

garniture en satin vieux rose, j'ai été prise d'un malaise indéfinissable. D'un ton sec qui m'a surprise, je me suis entendue répondre : « Surtout pas ! ». J'ai opté pour la couleur champagne. Je me rappelle à présent que le dessus de lit de mes parents était en matière satinée vieux rose... Couleur, oh combien gravée dans ma mémoire, couleur dans laquelle je noyais mon regard pour ne pas voir le reste !..

La suite des démarches a été un vrai supplice. Il a fallu contacter le curé de la paroisse pour fixer l'heure de la cérémonie et préparer les textes et les chants. Ensuite je me suis rendue à la mairie. Comme je changeais la nature de la sépulture, l'employé de mairie m'a demandé de verser environ six mille cinq cents francs pour la concession. Mon compte en banque était presque à sec et j'étais affolée de devoir déboursier sur-le-champ une telle somme.

Mon grand-père, que je n'ai jamais connu, devant être exhumé pour les travaux, il m'a fallu aller ensuite au commissariat central pour obtenir l'autorisation. Il faisait nuit, il faisait froid, j'étais à bout de forces et je suis arrivée juste avant la fermeture. J'étais obligée de courir en boitant car je souffrais d'une méchante sciatique. On m'a renvoyée de bureau en bureau ; finalement ma démarche était inutile en raison de l'ancienneté du décès de mon grand-père.

J'ai retrouvé ma soeur dans l'appartement de Papa. Nous avons d'abord prévenu tous ses amis puis rédigé l'avis d'obsèques. Je l'ai lu au téléphone à mon oncle et à ma grand-mère. Lorsque j'ai mentionné le nom de ma mère dans les avis de faire-part, j'ai senti une réticence au bout du fil mais rien n'a été dit clairement. Ma grand-mère n'a pas manqué de me rappeler que si sa soeur Rolande venait, elle n'irait pas aux obsèques. Je lui ai répondu d'un ton

glacial que je n'avais pas l'intention de refuser la présence de qui que ce soit, que c'était son problème, pas le mien !

Je venais à peine de transmettre l'avis d'obsèques à Ouest-France que ma grand-mère me téléphonait pour me dire : « l'avis d'obsèques, ça ne va pas du tout ! ». Ma soeur et moi étions sur la défensive et prêtes à résister contre toute pression concernant la mention du nom de Maman parmi les membres de la famille. « Tu n'as pas mentionné que ton père était médaillé du travail ! ». J'ai failli rire : mon père détestait les titres pompeux et les signes ostentatoires. Il ne respectait que la Légion d'Honneur et encore ! Je le lui ai dit très fermement et elle n'a pas insisté. Ce genre de pinaillerie nous a profondément agacées, Christine et moi. Nous n'avions pratiquement pas dormi la nuit précédente; nous étions exténuées et il nous fallait en plus nous occuper des enfants.

Le jour des obsèques, ma grand-mère est arrivée avec mon oncle, ma tante, mon cousin et sa femme, ainsi qu'avec l'ex-fiancée de mon père. Ex-fiancée est peut-être un mot trop fort. Il est clair que ma grand-mère avait jeté son dévolu sur Chantal, la fille de ses amis et ne désespérait pas en faire sa bru mais mon père en avait décidé autrement en fréquentant ma mère. Ma grand-mère a tout fait pour mettre fin à cette idylle qui faisait obstacle à ses projets (coups de fil anonymes à ma mère pour lui dire que le jeune homme qu'elle fréquentait était déjà fiancé, encre renversée sur le costume de mon père le jour de son mariage auquel elle n'a d'ailleurs pas assisté).

Lors de l'enterrement, le clan Jégo-Gaudin s'est reconstitué. Ma grand-mère n'a pas daigné nous présenter ; comme si mon père n'avait jamais eu d'enfants, de petits-enfants. Nous n'avons pas échangé un mot. Au cimetière, le petit clan s'est tenu à l'écart du reste de la famille et des amis. Ma mère

n'osait même pas aller déposer une rose sur le cercueil de mon père. Ma soeur et moi sommes allées la chercher, défiant le clan Gaudin de toute intervention. Ils sont partis sans un mot, ne souhaitant visiblement pas se joindre au reste de la famille et des amis proches pour aller prendre un café après le cimetière.

Le lendemain, comme convenu, je me suis rendue chez ma grand-mère. J'étais accompagnée de Patrick et mon oncle était également là. Nous étions venus parler affaire. Je voulais savoir si ma grand-mère souhaitait certains objets ayant appartenu à Papa. En préambule, je lui avais apporté un magnifique missel (dont j'aurais fait mes délices) et elle m'a à peine remerciée. Elle a commencé à me faire la liste de ce qu'elle désirait récupérer, la liste de tous les cadeaux qu'elle avait faits à mon père. Ensuite nous avons abordé le problème de la concession. Je lui proposais de partager les frais en deux puisque mon père occupait une place, mon grand-père une autre place et que la dernière serait pour elle, le jour venu. Elle a accepté, estimant ma proposition équitable et m'a remboursé sa part. Je lui ai demandé de prendre en charge dans les mêmes proportions les travaux pour le caveau. Elle était d'accord.

Ces questions étant réglées, nous avons parlé de la cérémonie. Mamie m'a dit qu'elle avait trouvé cela très bien sauf la lecture d'un évangile. Morgane, ma fille âgée alors de dix ans, avait souhaité participer pour « *faire plaisir à Papi* » dont c'était l'anniversaire. Elle s'était entraînée à lire son texte sans bafouiller mais sa voix fluette ne portait pas malgré le micro. Ma grand-mère m'a reproché d'avoir choisi ma fille pour faire cette lecture. Elle n'a pas compris que l'important était ailleurs...

Une dizaine de jours plus tard, mon oncle me téléphone, l'air visiblement très ennuyé. Après bien des détours, il m'annonce que ma grand-mère ne veut plus payer le marbrier. Elle exige une demi-facture à son nom. Lui ne sait plus comment faire. Elle lui met la pression, estime maintenant avoir été grugée. Mon oncle sait que ces frais ne concernent que la construction du caveau à l'exclusion de tous les autres frais que nous avons payés (frais de dépose du monument, frais de pose, gravure, polissage). Il est d'accord avec nous. Ma grand-mère ne manque pas d'argent et peut payer la moitié des travaux d'une sépulture dont elle sera ensuite l'unique propriétaire.

Quelques jours après, nouveau coup de fil de mon oncle qui m'avoue subir à présent la pression du marbrier puisque ma grand-mère ne veut rien payer. Je décide alors d'écrire à ma grand-mère pour lui expliquer que je ne comprends pas pourquoi elle revient sur les engagements qu'elle avait conclus avec moi. J'ai appris par mon notaire que nous étions fair-play, ma soeur et moi, car du fait que mon père n'occupe qu'une place, légalement nous ne sommes tenues qu'à un tiers des frais de concession et de caveau.

De son côté, ma grand-mère a dû se renseigner et obtenir les mêmes informations car elle me rembourse au centime prêt, bien heureuse sans doute que nous ne lui réclamions pas davantage. Elle me reproche par courrier d'avoir été très dure avec elle dans ma dernière lettre, surtout compte-tenu de son âge, de sa santé et de son chagrin. Elle vient encore geindre... Mon chagrin à moi, qu'en fait-elle ? Bien que cinquante ans nous séparent, elle marche plus vite que moi et n'est jamais alitée des jours entiers comme je le suis souvent. Tout ça m'agace mais je me dis que nos différents sont réglés à présent, c'est le principal. Je n'imagine pas la suite !

Quelques jours plus tard, ma soeur m'apprend que la grand-mère lui a remis une liste très longue des objets qu'elle souhaite qu'on lui redonne. Elle s'impatiente notamment parce qu'on n'a pas retrouvé une couette de lit à petites fleurs. Nous n'avons aucune idée où elle est. Papa l'a peut-être donnée, abîmée, jetée. Nous venons de vider l'appartement de Rennes et sommes toutes les deux en très mauvaise forme. J'ai été opérée d'une hernie discale il y a deux ans et ma soeur souffre également du dos. Bon sang ! Il n'y a pas d'urgence ! Nous aurons le temps cet été de chercher tout ça !

Peu de temps après, ma mère nous informe qu'elle a été contactée par l'assistante sociale de l'entreprise où travaillait Papa : « Madame, votre ex-mari avait bien des enfants ? ». Ma mère répond que mon père a laissé deux filles. « Voilà, je suis ennuyée. Madame Gaudin Mère vient de m'envoyer une facture des Pompes Funèbres afin de percevoir l'indemnité de décès pour les frais qu'elle a engagés. Je l'ai informée que cette indemnité revenait de droit aux enfants mais elle a protesté en disant qu'elle avait tout payé ». Ça c'est la meilleure ! Elle veut se faire rembourser le cercueil, *son cadeau d'adieu* pour Papa... Je suis écoeurée... Comme je regrette que mon père soit revenu sur son intention de se faire incinérer. Comme je regrette d'avoir respecté ses dernières volontés d'être inhumé dans la tombe familiale. Comme je regrette surtout d'avoir accepté le *cadeau* de ma grand-mère. Je vais avoir du mal à passer l'éponge, je le crains. Là, c'en est trop !

Quelques semaines plus tard, pendant les vacances de Pâques, nouvelle surprise. Ce jour-là, j'étais allée à Rennes passer une IRM. Le résultat était décourageant : l'opération que j'avais subie deux ans plus tôt s'avérait être un échec total. Les images laissaient croire que ma colonne n'avait jamais été opérée... Avant de reprendre mon train pour Saint-Brieuc, j'ai demandé à

Maman si elle pouvait m'accompagner au cimetière. J'avais apporté des violettes en polyester pour étoffer la jardinière qui en contenait déjà quelques unes. Quelle ne fut pas ma stupeur quand je vis que la jardinière avait été enlevée et les deux petits bouquets de violettes glissés sous une croix deux tombes plus loin. J'ai fondu en larmes. J'avais la rage au coeur. Mes fleurs avaient été ôtées sans mon consentement. J'ai ressenti cela comme une violation de sépulture. Ainsi, la tombe de mon père devenait domaine privé, exclusif de ma grand-mère ?

Je suis allée voir le gardien pour lui demander quelle était la procédure pour *déménager* le corps de Papa. J'étais prête à déboursier ce qu'il fallait pour qu'il ait une tombe neutre, à lui tout seul. Le gardien du cimetière m'a répondu que malheureusement, à moins d'entamer une action en justice, je ne pouvais rien faire : ma grand-mère, étant propriétaire de la concession, était aussi *propriétaire du corps*. J'étais submergée par le chagrin et la colère. J'ai eu envie d'aller voir ma grand-mère, de lui demander des explications, mais je n'en avais plus l'énergie. Je souffrais d'une sciatique atroce et ce mal me rongait déjà suffisamment. Il me fallait aussi garder des forces pour toutes les démarches administratives.

Christine et moi avons décidé de mettre en vente la maison de Papa avant l'été. Nous avons pris contact avec le notaire pour déterminer un prix et le mandater pour gérer au mieux cette transaction. Nous avons fait le point sur la succession et il nous a alors informé avoir reçu un courrier de notre grand-mère. Devant le refus de l'assistante sociale de lui verser l'indemnité de décès, elle avait réitéré sa demande auprès du notaire. Entre temps, il avait vérifié auprès du fichier central si Papa avait déposé un testament dans une autre étude. Rien ! Ma grand-mère n'avait aucun droit

sur la succession. Il nous a demandé si « *cette personne était dans la gêne* ». Ma soeur et moi avons échangé un regard amusé. Nous savions que Mamie avait une retraite confortable et qu'elle avait certainement plus de revenus pour elle seule que chacune de nous pour quatre personnes. Maître Bouvier nous a précisé que nous ne lui devons rien légalement. Nous étions seules juges de la disposition des biens de Papa. Il allait le lui signaler par courrier.

Alors que moi j'avais rompu tout contact avec ma grand-mère depuis ma visite au cimetière, ma soeur continuait d'avoir des relations épisodiques avec elle. Nous avons enfin réuni la demi-ménagère en argent Christophle, la couette à fleurettes et les nombreux objets qu'elle réclamait à cor et à cri. Ma soeur les avait entreposés chez elle et nous avons l'intention de tout rendre à Mamie pour enfin avoir la paix. Après la mise en garde du notaire, nous avons décidé de surseoir à ce projet et d'attendre la suite des événements. De toute façon, Christine n'allait vraiment pas bien. Depuis quelques mois elle se plaignait à son tour de sciatique et était complètement bloquée. Elle avait pris quelques jours de congés pour rejoindre Maman à Erdeven et se détendre avec ses enfants. Deux jours après son arrivée, elle était hospitalisée d'urgence à Vannes pour une lombo-sciatique paralysante...

Durant son séjour à l'hôpital, l'idée lui a pris de donner de ses nouvelles à la grand-mère et de lui dire que nous avons l'intention de lui apporter ce qu'elle avait réclamé dès que possible. La communication téléphonique a été coupée lors du premier appel. Ma soeur a insisté et a obtenu la grand-mère au téléphone :

- Mamie, c'est Christine. Je crois qu'on a été coupé... Silence gêné puis :
- Je sais, c'est moi qui ai raccroché... J'ai mes raisons...

Même méthode impolie et brutale que Papa pour refuser tout dialogue, pour nous culpabiliser, pour nous manipuler. Nous n'avons fait aucun effort pour connaître *les raisons*. Depuis six ans, silence radio. Ma fille Morgane a continué de lui écrire quelque temps, en particulier quand j'ai été de nouveau opérée il y a trois ans et demi. Jamais un mot de compassion ou de sympathie pour moi ou Patrick. Depuis six ans, pas la moindre nouvelle de mon oncle et ma tante, non plus ; je ne sais pas pourquoi. L'esprit de clan, l'appât du gain à venir un jour ? L'idée que si l'on fréquente deux clans opposés, on en trahit forcément un ?...

Jeudi 29 mars 2001

29 mars, jour de l'anniversaire d'Anita, je crois. Elle aurait quarante et un ans aujourd'hui. J'ai toujours ses vingt-six ans en tête, son joli visage, ses grands yeux bleus, son sourire. Anita, la meilleure amie de ma soeur, qui n'avait pas son pareil pour nous faire rire. Même moi, pas très gaie de nature ! Par exemple, lors du mariage de ma soeur. Quand Christine est rentrée avec son mari dans l'appartement qu'ils partageaient déjà, ils ont trouvé la maison remplie de ballons de baudruche. On ne pouvait même plus aller dans les toilettes, ni dans la salle de bains. Les jours suivants, elle a eu une autre surprise : en ouvrant une boîte de raviolis, elle est tombée sur du cassoulet. Ensuite, ce fut aux petits pois de se transformer en haricots verts. Ma soeur était persuadée qu'il y avait eu une erreur dans la chaîne de

conditionnement et s'apprêtait à écrire au fabricant. J'étais moi-aussi perplexe. Anita et son compagnon ont fini par donner l'explication de ces transmutations étranges. Le jour des noces, alors que tout le monde était parti se dorser au soleil d'automne après le déjeuner, ils se sont rendus avec plusieurs copains au domicile de ma soeur et de mon beau-frère. Comme ma soeur leur avait laissé ses clés pendant les vacances d'été pour qu'ils arrosent les plantes, ils en avaient profité pour faire un double. Ils ont passé leur après-midi à tremper toutes les boîtes de conserves dans l'eau tiède puis à intervertir les étiquettes. Ils ont décoré l'appartement, gonflé une quantité impressionnante de ballons, posé des pétards sur toutes les portes...

Anita, tu nous manques, surtout à Christine qui ne s'est jamais consolée de ton départ si brutal. Quand je vais à Guingamp et que je passe à l'endroit où tu as eu ton accident, j'ai toujours un pincement au coeur. Evidemment, depuis ils ont supprimé le carrefour. Un pont au dessus de la quatre voies permet aux camions qui s'arrêtent au resto routier d'en face de reprendre la direction de Brest sans danger. Mais ce jour-là il n'y avait pas encore de pont et ta voiture s'est encastrée sous le camion qui faisait tranquillement demi-tour. C'était en pleine nuit, le jour de l'anniversaire de mon fils, le 17 novembre. Tu n'as même pas dû voir ses feux puisqu'il était en travers de ta route...

Anita, de ton paradis, envoie-moi un peu de ta joie de vivre. C'est peut-être toi *l'Ange du Parking*, un clin d'oeil de l'au-delà ?...

Encore une nuit écourtée. A la pendule il est cinq heures vingt. On vient de passer à l'heure d'été et mon horloge biologique n'a pas encore intégré ce changement. Pour moi, il est 4 heures 20 comme d'habitude. J'espère que l'hypnologue que je vais bientôt voir va me permettre de savoir

enfin ce qui s'est passé à 4 heures 20 ; quelque chose qui s'est gravé dans ma mémoire et que je vais retrouver.

Je dois avouer que je me suis couchée hier soir passablement énervée. Ma lettre est bien parvenue à destination mais j'ai cru reconnaître la signature de ma tante sur l'accusé de réception. J'ai téléphoné au service clientèle de la Poste pour leur signaler le problème : pourquoi une lettre recommandée peut-elle être remise à quelqu'un d'autre malgré la mention : *A remettre au destinataire. Confidentiel* ? Il paraît que c'est tout à fait légal quand le destinataire a donné procuration à cette personne. J'ai suggéré à la Poste de créer une formule complémentaire garantissant la confidentialité en annulant la possibilité d'utiliser toute procuration. Je leur ai même trouvé un nom : *Strictoperso* ou *incognito* puisqu'ils raffolent des noms en O comme *colissimo, distingo, coliéco*. En attendant, le courrier est entre les mains de ma tante.

Alea Jacta Est !... Comme je ne crois pas aux hasards, je me dis que le destin en a décidé ainsi : rendre public ce qui devait rester en aparté. Après avoir traité ma soeur de *petite garce* par le passé, ma tante va probablement m'insulter à mon tour : *petite pute, petite salope* qui ose salir la mémoire de ce pauvre Boris. « *Et dire qu'il lui a laissé la moitié de ses biens... Ah, elle en profite parce qu'il n'est plus là pour se défendre. Oser dire des choses pareilles sur son père qui est mort, c'est honteux ! Quel culot !* ».

J'entends déjà les ragots, les médisances se colporter derrière mon dos. Comme d'habitude, jamais en face, trop risqué. Toujours mordre par derrière. En face, on te fait de grands sourires : « Alors, ma petite Sylvie, comment vas-tu ? Et ton dos ?... ». Et toi pauvre conne, tu tombes dans le piège, ravie qu'on s'intéresse à toi, le piège de la Famille; unie, solidaire.

Jusqu'à ce que tu t'aperçoives, qu'une fois ton père parti, tu n'existes plus. Ma pauvre fille, tu t'es bien fait manipuler ! Hypocrisie, lâcheté, peur du qu'en-dira-t-on, désir de respectabilité. Il n'y avait que ça. Tout ce que j'exècre !

Mardi 3 avril 2001

Nouveau réveil nocturne. Toujours vers la même heure. Je n'ai plus ces accès de panique, cette peur qui me donnait la nausée. A présent je me lève, calme et résignée. Je dois revivre une étape du passé : celle de l'habitude, de la résignation, de la soumission totale. Après viendra, je l'espère, le refus d'obéissance, la rébellion, le moment où mes insomnies n'auront plus de raison d'exister, où je pourrai dormir tranquille et sereine.

Je devrais fermer la porte à clé pour voir si ça change quelque chose. J'ai à présent le souvenir de m'être enfermée pour échapper au fauve. Nous habitions encore au centre ville. J'avais quinze ou seize ans.

Lundi 9 avril 2001

Je n'ai toujours reçu aucune réponse de mon oncle. Ça ne m'étonne plus après ce que je viens d'apprendre. Un concours de circonstances si

étrange qu'il défie les lois de la probabilité, une intervention de mon Ange gardien ou de quelque chose qui y ressemble. Maman a reçu samedi un coup de téléphone de Rolande, la soeur de ma grand-mère. Elle appelait du centre de gériatrie où elle était en rééducation après une opération chirurgicale du genou et voulait voir ma mère à tout prix car elle avait « des choses importantes à lui révéler ».

Le hasard - mais est-ce le hasard ? - le hasard a voulu que Rose, la belle-soeur par alliance de Rolande, soit hospitalisée au même moment en cardiologie. Rolande et Rose en ont profité pour se rencontrer après les soins dans les couloirs pour papoter. Rose était enchantée de la personne qui partageait sa chambre, une dame charmante qui avait également des problèmes cardiaques. Cette dame avait la visite presque quotidienne du beau-père de sa petite fille, un monsieur très attentionné qui n'avait vraiment pas de chance : il était lui-même gravement malade et sa propre mère était hospitalisée en neurologie dans le même bâtiment.

Rose était persuadée avoir déjà vu ce monsieur, son visage lui était familier. C'est en entendant les infirmières s'adresser à lui qu'elle a compris : ce monsieur si gentil était le neveu de ma tante Rolande, sa belle-soeur. Ce monsieur, c'était mon oncle ! Rose n'a rien dit à sa voisine de chambre. Mon oncle, ignorant le lien de parenté éloigné qui l'unissait à elle, a continué à lui confier ses préoccupations sans méfiance, propos que Rose rapportait aussitôt à ma tante.

C'est ainsi que Rolande a appris que son neveu souffrait d'un cancer comme Papa et que ma grand-mère, sa soeur aînée, était hospitalisée elle aussi à la suite d'une chute dans son appartement. Elle a souhaité rendre

visite à sa soeur qu'elle n'avait pas vue depuis de nombreuses années, pressentant peut-être que ce serait la dernière fois. Une soeur reste une soeur malgré tout ! La porte était entrouverte : personne dans la pièce, à part un homme presque chauve assis près de la fenêtre. Un vieillard amaigri qui semblait ne pas la voir, ne pas l'entendre.

Rolande est sortie, persuadée qu'elle s'était trompée de chambre. L'infirmière lui a confirmé qu'il s'agissait pourtant de ma grand-mère. Rolande est retournée dans la pièce. La forme n'avait pas bougé. Ses yeux étaient mi-clos, rivés vers la fenêtre, la lumière ; sans sa perruque habituelle ses traits étaient méconnaissables. Rolande a été très peinée de voir sa soeur dans un tel état et s'est mise à pleurer. Elle a aussitôt informé ma mère.

Quand ma mère m'a appris tout cela, j'ai regretté ma lettre. Si j'avais su mon oncle malade, je ne l'aurais sûrement pas envoyée. Cela m'a attristée de savoir que ma grand-mère avait tant décliné. J'espère que mon oncle et ma tante ne lui ont pas révélé brutalement le contenu de mon courrier et que ce n'est pas le facteur déclenchant de son accident cérébral. Je porte en moi suffisamment de culpabilité. Toujours cette petite voix au fond de moi qui chuchote : « Tais-toi... tue-toi ! ».

J'ai décidé ne plus me taire, de ne plus me tuer mais je mesure à quel point la levée du secret est lourde de conséquences. Je suis rassurée cependant : c'est mon oncle qui a signé l'accusé de réception. Maman a comparé la signature avec celle des cartes postales qu'il lui avait envoyées : c'est bien la même ! Je ne sais pas s'il a lu ma lettre, s'il en a parlé à sa femme, à sa mère...

C'est bizarre quand même, après toutes ces années de silence, tout se précipite ! J'ai l'impression de ne plus rien contrôler. Je vais peut-être enfin connaître la vérité : pourquoi Papa est-il devenu un ogre pour moi. Quel est ce secret, ce non-dit qui se transmet de génération en génération ? J'ai l'intime conviction que chacun sait quelque chose qui peut m'aider à comprendre qui était mon père, ce qui l'a amené à s'alcooliser, à terroriser tout le monde et à violer sa propre fille. « *Papa, d'où vient ta part de démon ? Qu'est-ce que tu as essayé de fuir dans l'alcool, le sexe, la violence, la maladie ?* ». Ma quête de vérité continuera de perturber mes nuits jusqu'à ce que je sache pourquoi. A moins que les fantômes du passé ne disparaissent à tout jamais !

Vendredi 13 avril 2001

Je crois que je commence à me reconstruire mais ça n'a pas mis un terme à mes réveils nocturnes. Pour cette nuit ça s'explique : j'avais tellement mal au dos hier soir que je savais que la douleur ne manquerait pas de perturber mon sommeil. C'est comme si on m'avait rouée de coups. J'ai dû reprendre des anti-inflammatoires et augmenter ma dose d'antalgiques. Cette douleur là ne me lâchera pas elle non plus. Je vis avec depuis longtemps mais ne n'arrive toujours pas à l'accepter. Par moments, je crois m'en être débarrassée car elle me laisse un répit d'une semaine ou deux mais au moindre effort, au moindre faux-mouvement, elle se rappelle à mon bon souvenir dans toute sa splendeur. Avec le temps, j'ai appris à faire avec.

Surtout ne pas paniquer quand je commence à être bloquée sinon le moral en prend un coup et c'est encore pire. Quand je commence à me recroqueviller sur moi-même, à sentir mon dos se raidir, à boiter, je dis STOP ! Tant pis si le ménage n'est pas fait, tant pis si le linge à repasser s'accumule. Je sais par expérience qu'il vaut mieux écouter son corps. Repos, laisser la crise se passer... J'en profite pour classer des paperasses dans mon lit, regarder des cassettes vidéo, tricoter, lire. Transformer cette souffrance en moment de détente, d'agrément.

J'ai mis du temps à comprendre ça. Avant d'être opérée, je refusais d'admettre toute défaillance physique. Même complètement cassée, je continuais mes activités en me gavant de médicaments, en mettant un corset, en utilisant mon neuro-stimulateur, en portant un collier cervical. Le résultat était qu'au lieu de souffrir trois jours, j'endurais le martyre pendant des semaines... jusqu'à ce que je ne puisse plus me lever, que mes jambes ne m'obéissent plus. Là, panique absolue, peur de rester paralysée, douleur intolérable qui envahit tout l'espace de la pensée, douleur avec laquelle on ne fait plus qu'un. On oublie toute autre sensation corporelle : la faim, le sommeil, le plaisir aussi.

Combien de fois, alors que je sentais monter en moi la douce violence du plaisir, un simple mouvement de ma jambe, une pression un peu plus forte sur mes hanches ont suffi à faire retomber les étoiles qui explosaient dans ma tête ! Sensation bizarre de plaisir et de douleur mêlés. Parfois le plaisir l'emportait, comme des bulles de champagne qui éclatent. Le plus souvent, c'était la morsure de ma chair qui envahissait ma conscience : cette

décharge électrique horrible du bas du dos jusqu'aux orteils, ces crampes, ces fourmillements, cette sensation de jambe froide, morte, qu'on a envie de couper...

Je suis sûre que cette douleur là, dont je ne soupçonnais pas les sommets jusqu'alors, a réveillé l'autre souffrance, plus inconsciente, cette blessure de l'âme dont je n'avais pas cicatrisé. Après mes trois opérations où j'ai cru mourir de douleur, où j'aurais aimé qu'on me pique comme un chien, mon corps n'était plus qu'une loque que je traînais malgré moi. J'étais enfermée dans cette carapace impotente. Le mal était omniprésent : je vivais avec, je dormais (ou plutôt je somnolais) avec, je ne parlais plus que de lui. J'étais devenue La Douleur.

Les seules personnes qui semblaient comprendre mon désarroi, mon désespoir absolu, étaient celles qui vivaient le même calvaire. C'est en Centre de Rééducation que j'ai connu mes amies les plus proches, comme Annie ou Fanfan. Nous nous sommes soutenues mutuellement. Heureusement, car le constat au bout du compte n'est pas terrible : Annie a toujours beaucoup de difficultés à se déplacer, Fanfan va de mal en pis puisqu'elle souffre d'une polyarthrite et d'une scoliose galopante. Moi j'alterne les périodes d'accalmie relative et les accès de lombo-sciatiques. J'ai pourtant modifié mon mode de vie en profondeur.

J'ai été élevée dans le mythe du travail. Le compliment suprême de mes parents était : « C'est un *bosseur*, une *bosseuse* ! ». Difficile avec de telles valeurs de rester à ne rien faire sans se culpabiliser... Pourtant, si je veux continuer à *bosser*, à assurer mon travail à l'extérieur et à la maison, je dois parfois lever le pied, mettre la pédale douce, accepter mes limites.

« *Qui veut voyager loin ménage sa monture* » : dit le proverbe. Moi je n'ai qu'un âne boiteux, perclus de rhumatismes alors on ne peut pas aller bien loin. Il se fatigue vite, il est vite hors d'usage... Aujourd'hui il va falloir le ménager, le chouchouter. Pendant qu'il me fait faux bond, mon cerveau travaille à cent à l'heure. Les souvenirs reviennent les uns après les autres.

Je sais, à présent, que tout a commencé lorsque mes parents ont obtenu une pièce supplémentaire dans l'appartement. C'était en pleine crise du logement. Depuis plusieurs années, faute de trouver mieux, nous vivions à quatre dans un deux-pièces près du centre ville. Nous habitions au deuxième dans un vieil immeuble de trois étages. Le rez de chaussée était occupé par une petite épicerie de quartier. C'était bien pratique pour faire les courses et Maman nous achetait souvent des carambars, des roudoudous, des pailles remplies de poudre de coco, des colliers en sucre... Nous faisons une consommation immodérée de bonbons.

A l'arrière de la boutique, un petit logement et les réserves donnaient sur la cour intérieure. Une cour triste, grise, avec ses fils à linge et sa bouche d'évacuation en ciment sur laquelle nous jouions à la marelle avec de vieilles boîtes de cirage remplies de sable. La cour était entièrement close, fermée par un immeuble perpendiculaire au nôtre, des appentis au fond et l'atelier de mon père au-dessus du garage à vélos. L'atelier de mon père ! Un endroit interdit où j'aimais bien aller. J'adorais bricoler avec des morceaux de bois, planter des clous, visser, scier. J'aurais voulu que Papa m'apprenne à faire des meubles pour mes poupées Barbie, à construire des cages à oiseaux ou des clapiers pour les lapins que nous gagnions à la kermesse chaque été. Mais voilà, j'étais une fille ! S'il avait eu un fils, il aurait peut-être pris le temps de lui apprendre mais une fille ! Alors, je prenais la clé en

cachette : il la rangeait toujours au même endroit, sur une solive sous le toit près de la porte d'entrée. J'aimais faire l'inventaire de son atelier : gros rouleaux de fil électrique de différentes couleurs, lampes radios, ampoules, tubes néons de toutes les tailles et un tas de trucs bizarres dont je ne voyais pas l'usage. J'adorais explorer le contenu de la boîte qui servait à stocker les interrupteurs pour les lampes de chevet. Il y en avait de toutes les couleurs, sans doute pour les assortir à l'abat-jour. Certains étaient fluorescents, on les voyait dans le noir ; magique ! Mon père en avait équipé toutes les lampes de la maison.

Pour revenir à la maison, elle comprenait donc deux grandes pièces. Tout d'abord, une très grande cuisine que mon père avait divisée en quatre espaces distincts à l'aide d'une cloison en bambou : un coin bureau, un petit couloir, la cuisine et un débarras. La cuisine avait un côté très kitsch, tout à fait dans l'air du temps : tapisserie abstraite, buffet, table et chaises en formica rouge, sol en lino noir. Côté appareils ménagers, nous étions en avance sur la plupart des gens car nous possédions une grande télé en noir et blanc, un réfrigérateur, une machine à laver, un aspirateur et divers robots électriques : mixer, batteur, râpe à fromage, à carottes, presse purée... un vrai luxe pour l'époque. Normal, Papa avait tout au prix de gros !

La cuisine donnait sur une grande chambre tout aussi kitsch : sol en lino rouge, assorti au canapé-lit en skaï gris et rouge qu'on dépliait la nuit pour ma soeur et moi et qui faisait face à la télévision posée sur un meuble à roulettes rouge et jaune. Juste à côté, près de la fenêtre se trouvait une grosse plante verte sur un petit guéridon. Je me souviens particulièrement de cette « langue de belle-mère » car un de nos jeux favoris était « le derviche tourneur ». Ma soeur et moi, nous amusions à tourner sur nous-mêmes de

plus en plus vite jusqu'à nous sentir complètement ivres. Incapables de garder notre équilibre, nous nous sommes écroulées au moins deux ou trois fois sur le guéridon qui a basculé, brisant l'énorme pot de fleur et éparpillant de la terre partout. Nous n'étions pas très fières de nous, Christine et moi, car Maman tenait beaucoup à cette plante dont elle a toujours un exemplaire.

De l'autre côté de la porte, à droite en entrant, il y avait une vieille penderie dans laquelle j'adorais me cacher parmi le linge et où ma mère conservait dans des boîtes en carton ses plus belles chaussures. Le fils d'un ami de mes parents était représentant pour une grande marque et ma mère pouvait s'en offrir pour un prix raisonnable. Des strass, des jeux subtils de lanières, des couleurs chatoyantes assorties aux robes de Maman en faisaient des ballerines de princesse et marcher avec ces talons aiguille me fascinait.

Parallèlement à l'armoire-penderie en chêne foncé, se trouvait le lit des parents assorti à l'armoire à glace juste en face et aux tables de chevet en bois acajou agrémenté d'un filet doré. De chaque côté du lit, mon père avait installé des appliques en tissu vieux rose identique au-dessus de lit satiné et aux doubles rideaux.

Malgré sa taille raisonnable, nous étions à l'étroit dans cette chambre. Mes parents n'avaient qu'un paravent pour préserver un semblant d'intimité. Quand la personne qui louait la chambre de bonne jouxtant notre appartement a déménagé, ils ont aussitôt demandé au propriétaire de pouvoir disposer de cette pièce supplémentaire. Mon père a refait le revêtement de sol et la tapisserie. Il a également fait installer un lavabo car nous n'avions pas de salle de bains et devions jusqu'alors nous laver dans l'évier de la cuisine. Je ne devais pas être bien grande quand mes parents ont

aménagé cette pièce car je me souviens l'avoir squattée pendant les travaux de plomberie pour en faire une nurserie pour mes poupées. Je pouvais aligner côte à côte le landau, le berceau et le petit lit de poupée. Maman m'avait même prêté une baignoire en plastique et le paravent pour faire une vraie maison.

Les travaux n'ont pas duré longtemps et enfin nous avons eu notre chambre à nous, les enfants. Mon seul regret : mes parents n'ont pas acheté les lits superposés dont je rêvais depuis toujours, comme ceux qui figuraient sur un de mes albums favoris. Au lieu de ça, mon père a rapporté son vieux cosy, un meuble en bois foncé qui faisait la longueur du lit sous lequel ce dernier s'encastrait et qui permettait de ranger des livres, de poser une lampe, un réveil et des bibelots décoratifs. Evidemment, il a installé un grand lit qu'il m'a fallu partager de nouveau avec ma soeur.

La pièce n'était pas bien grande : une armoire à glace dans laquelle se reflétait la lune, un bureau, un tableau en bois peint en vert vissé au mur pour jouer à la maîtresse d'école et un coffre à jouets composaient, avec le lit et une petite armoire de toilette au-dessus du lavabo, l'essentiel du mobilier. Christine et moi étions malgré tout satisfaites : nous avions enfin notre univers. Le seul problème était que cette chambre supplémentaire ne communiquait pas directement avec les deux autres pièces. Il fallait traverser un couloir commun à tout l'étage. Avec l'accord des voisins de palier, mon père a fait installer une porte supplémentaire pour desservir uniquement leur logement, le notre et notre chambre.

Quand nous faisons trop de chahut et que les parents, dans leur chambre, à l'opposé de l'appartement, ne pouvaient nous entendre, les voisins débarquaient sans crier gare pour nous demander de faire moins de

bruit. Ils n'avaient pas besoin de hausser le ton, l'effet de surprise suffisait pour nous calmer. Leurs visites impromptues nous laissaient dans un état de frayeur qui mettait court à nos bagarres ou à nos accès de fous rires.

Mon père a rapidement ajouté un verrou sur la porte de notre chambre. Officiellement c'était pour éviter le vol, au cas où les voisins oublieraient de fermer à clé la porte d'entrée commune. Je pense aussi qu'il n'était pas tranquille de nous laisser seules. Les voisins entraient dans notre chambre avec des intentions légitimes et non équivoques - d'ailleurs c'était toujours la dame qui venait nous gronder, jamais son mari - mais quelqu'un d'autre pouvait entrer comme dans un moulin sans que mes parents entendent quoi que ce soit.

L'image du verrou revient très présente à ma mémoire. S'il y avait un verrou, pourquoi mon père entra-t-il me chercher la nuit ? Ah oui ! Il avait la clé ! J'entends très nettement le bruit de la clé qui tourne dans la serrure. Avant, j'ai entendu l'interrupteur de la lumière d'escalier, le bruit de la clé pour ouvrir la porte d'entrée commune. Je suis déjà sur mes gardes. Mon père entre, allume la lumière du plafond. Pourquoi est-ce que ma soeur dort ? Comment fait-elle pour ne pas se réveiller avec cette lumière dans les yeux ? Lorsque je me lève, comme je dors dans le fond, côté cosy, je dois l'enjamber ou descendre par le bas du lit. Oui, c'est ça que je fais. Bizarre que ça ne la réveille pas !

Mon père ne m'a encore rien fait et déjà je dors dans *son lit*, pas dans le lit conjugal, non, dans *son lit de jeune homme* avec son cosy. Déjà, à mon insu, inconsciemment, mon père m'a attribuée une place symbolique où je n'ai rien à faire, la place de ses compagnes d'un soir, réelles ou fantasmées.

Lundi 22 avril 2001

Encore et toujours ces nuits écourtées. Au moins deux fois par semaine, souvent trois. Maman a confirmé ce que je sais depuis le début : cela correspond à la fréquence de ses nuits à l'hôpital. C'est irrégulier comme l'était son rythme de travail : souvent une nuit sur deux ou trois, et parfois deux nuits d'affilée car à une période elle faisait des nuits à la clinique, en plus de son travail à l'hôpital.

Cela fait un an à présent que je vis à ce rythme décousu. Je suis complètement épuisée. Mon désir le plus grand, mon bonheur le plus total serait de dormir, dormir, d'un sommeil d'ange comme les petits bébés, détendue, sereine. J'ai déjà connu cet état de grâce. Longtemps, le sommeil a été pour moi un don du ciel. Mes nuits d'alors étaient douces, calmes ou tendres, parfois même érotiques. Pourtant la vie n'était pas si facile dans la journée. Mes nuits étaient la soupape de sécurité qui me permettait d'évacuer le stress, la pression, la fatigue. Le matin, j'avais fait le plein d'énergie. C'est sûrement ce qui m'a permis à l'époque de reprendre des études malgré mes deux enfants en bas âge, mon travail de formatrice et la

sollicitation de mes beaux-parents qui commençaient à décliner. Malgré des journées sans répit, des trajets en voiture fréquents pour mon travail qui m'obligeaient à me lever aux aurores, je me sentais invincible. Je me couchais tard, me levais tôt mais je dormais si profondément, si intensément que six à sept heures suffisaient.

J'aimerais retrouver ce plaisir de l'abandon total. Je l'ai perdu il y a dix ans, quand la sciatique a commencé à s'immiscer dans ma vie, dans mes nuits. Vous ne pouvez imaginer la douleur d'une crise de sciatique : il suffit de changer de position pour qu'une décharge électrique fulgurante vous parcoure la jambe de haut en bas. Ça vous tétanise, votre jambe n'est plus que courant électrique, feu et glace mêlés, morsure. Vous n'avez alors qu'une chose en tête : la couper, vous en séparer pour échapper à cette sensation horrible qu'on vous torture ou qu'une bête vous dévore ! En plus, vous avez le dos en miettes, dur comme du bois. Votre corps est comme coupé en quatre : dans le sens horizontal puisque vous avez le dos cassé en deux à partir des lombaires, dans le sens vertical car, en général, seule une jambe est touchée. Sensation étrange d'être en morceaux bien distincts.

Je crois que je n'ai jamais autant lu qu'avant ma première opération. Ma jambe me faisait tellement mal que je ne supportais même pas le poids du drap. Impossible de fermer l'oeil. Je m'obligeais à lire pour détourner mon esprit de mon corps. Ces nuits blanches me laissaient exténuée au petit jour. La codéine ne changeait rien à cette douleur rebelle, elle me permettait tout au plus de somnoler mais pas de dormir d'un vrai sommeil profond, lourd, apaisant. Depuis, j'ai retrouvé ce sommeil perdu mais jamais comme avant. Souvent je suis réveillée par des crampes nocturnes et le matin j'ai le

corps tout endolori, comme si on m'avait battue toute la nuit. Je m'endors comme une souche mais je me lève aussi crevée que le soir.

Malgré les mises en garde, je suis allée voir Madame Giraud pour une séance d'hypnose. Ça ne ressemble pas du tout à ce à quoi je m'attendais. Tout d'abord, on reste assis - j'étais persuadée que le divan était indispensable -. Ensuite, l'induction hypnotique n'utilise ni le regard du thérapeute, ni de dessin en spirale, ni de bougie, ni de pendule... On fait appel aux techniques habituelles de dissociation du corps, comme dans la relaxation, le yoga. Dans le cas présent, je devais concentrer mon attention sur ma main gauche, disposée en angle droit avec l'avant bras. Cette main, comme suspendue en l'air, devait devenir le point central de ma conscience. D'un point de vue technique, c'était facile, proche des techniques de relaxation que je connaissais bien. Cependant, je sentais une nette réticence à m'abandonner.

Madame Giraud a dû répéter d'une voix douce et monocorde que je ne risquais rien, que je ne ferais rien contre mon gré, qu'on ne me ferait pas de mal pour que j'arrive à libérer mon corps de la tension énorme, pour que j'accepte cette espèce de torpeur contre laquelle je luttais. Je me suis sentie bien, tranquille, apaisée, un court moment et Madame Giraud m'a suggéré de laisser venir les pensées, les images.

Aucune pensée, aucune image mais un tremblement brutal, perceptible surtout au niveau des jambes, l'envie de partir, la sensation d'être clouée sur place. Et d'un coup, la brûlure des larmes. Madame Giraud me dit doucement : « Qu'est-ce qui se passe ? ». Je ne sais pas. Si ! : « J'ai peur ! ». Peur. C'est tout. La peur sans objet, la peur sans nom, la peur presque animale, instinctive. Elle me demande où je ressens cette peur, dans quelle

partie du corps. J'ai envie de répondre : « Partout ! » mais je lui montre ma gorge car c'est surtout là que c'est noué. Ma voix devient rauque, enrouée. J'ouvre les yeux, je ne veux plus m'abandonner. Ce n'est pas forcément un échec. Ce dont je n'arrive pas à parler, à me libérer, c'est peut-être tout simplement de cette peur. Peur de ma peur.

Madame Giraud m'a demandé de dessiner cette peur. J'ai trois semaines devant moi pour le faire. Je crois qu'elle sera rouge...

Cette peur, je l'ai dessinée hier matin, dès mon réveil. J'ai pris une éponge, de l'encre bleu nuit et j'ai commencé à tamponner une grande feuille de papier blanc. Ça n'allait pas : l'encre n'était pas assez foncée, c'était bleu. J'ai dû recommencer. Quand j'y repense, je songe à l'expression *avoir une peur bleue*. Ça veut dire quoi ? Pourquoi bleue ? Inconsciemment, j'ai reproduit ces mots en couleur. Après, seulement, j'ai pensé : « Ça ne va pas, c'est trop lumineux, trop clair, trop gai. La peur c'est noir, la peur c'est moche ».

Après, une espèce de frénésie s'est emparée de moi. J'ai dessiné n'importe quoi, ce qui me passait par la tête : certaines choses très explicites comme le couteau, l'oeil, la bouche, d'autres beaucoup plus hermétiques comme ce serpent noir qui mange - ou dégueule, je ne sais pas - un serpent rouge. Il faudra sans doute analyser tout cela.

Je me suis retrouvée sale comme un cochon, les mains couvertes de peinture et d'encre rouges et noires. J'ai laissé mes empreintes sur le dessin. J'aurais aimé avoir des mains plus petites, ça aurait mieux reflété ce que je voulais exprimer. Ce barbouillage m'a littéralement épuisée, comme si je m'étais vidée de ma substance vitale. Après je me suis sentie troublée, triste, cafardeuse.

Encore un dimanche gris et pluvieux. Ça fait plus de six mois qu'il pleut tous les jours et je déteste la pluie. Il n'y a que la Côte d'Azur à être épargnée. Un temps à l'image de mes pensées, triste, mélancolique. Comme le disait si bien Verlaine :

« Il pleure dans mon coeur comme il pleut sur la ville,
Quelle est cette langueur qui pénètre mon coeur ? ».

Jeudi 26 avril 2001

Encore un message onirique :

J'ai une dizaine d'années. Je suis dans ma chambre d'enfant. Je jette par la fenêtre un ballon de baudruche rouge auquel est suspendue une poupée nue dans un sac en plastique transparent. Le ballon tombe dans le vide mais remonte à chaque souffle d'air. Je le repousse mais il revient toujours vers moi. C'est une sorte de jeu. Ça me lasse rapidement. Je retire la poupée du sac en plastique et le ballon s'envole très loin. Ce n'est plus qu'une petite tache rouge dans le ciel.

Je vais dans la cour de l'immeuble. Je constate qu'une partie du bâtiment est en travaux et qu'on y installe un grand magasin de bricolage où l'on vend des cuisines aménagées, du carrelage... Soudain, le soupirail de la cave déverse de l'eau sale, savonneuse et des détritiques alimentaires : peaux de bananes, épiluchures, emballages. La cour commence à être

envahie par ces immondices. J'entends un homme dire à sa femme d'arrêter de balayer et la cour redevient propre.

A ce moment, je suis redevenue adulte. Je suis toujours dans cette cour qui est beaucoup plus grande et où se tient une exposition canine. Mon labrador noir est avec moi. Une dame m'aborde, elle me demande si je souhaite accoupler mon chien avec sa chienne. Je suis réticente car elle m'interroge sur les problèmes de dysplasie : elle a des doutes sur la santé de sa chienne. Je lui réponds que je refuserai si sa chienne est classée D ou E car les chiots seraient bons pour l'euthanasie. J'apprends qu'elle n'a pas fait de radio et que sa chienne n'a que deux mois. Je lui dis qu'on a le temps de voir l'évolution car sa chienne boite peut-être pour une autre raison.

La dame insiste et m'avoue avoir besoin d'argent. Je l'accompagne chez elle. Elle vit dans l'ancien atelier de mon père, au-dessus du garage à vélos. C'est un vrai gourbi ! Elle s'assoit sur le lit, seul mobilier de cette espèce de grenier sans eau, sans électricité ni chauffage. Dans la pièce communicante très sombre j'aperçois un lit et une table. Deux petites filles brunes d'environ huit et dix ans sont assises à cette table. Elles ont l'air triste, sérieux. Elles n'ont pratiquement aucun jouet. Leur mère vient s'asseoir avec moi auprès d'elles et me dit que leur père est resté à Toulon. Ils sont en instance de divorce et il les a laissées dans le dénuement le plus total. Il ne veut rien leur donner et il a même gardé la chienne.

Je m'aperçois que je n'ai pas prêté attention à l'apparence physique de cette femme auparavant. Elle semble usée, comme d'un autre âge ; il lui manque des dents, son aspect est négligé. Les petites filles ne parlent pas, ont l'air grave. J'ai envie de les cajoler mais je constate qu'elles ont des

lentes - donc des poux - dans les cheveux. J'ai peur d'en attraper. Je voudrais les traiter avec de la poudre et leur faire un shampooining mais je crains d'offenser leur mère. J'ai envie d'aller chez moi leur chercher des jeux de société mais le temps a passé : ce n'est plus chez moi ! Finalement, je vais avec elles dehors, dans l'herbe, et je joue simplement avec mes mains comme quand j'étais à l'école, ces jeux de main qui accompagnent les comptines. Les petites filles rient enfin et moi j'ai retrouvé mon âme d'enfant.

Ensuite, je traverse un long souterrain dans une gare. C'est désert mais je n'ai pas peur. Ils ont mis de la moquette orange sur les murs, c'est chauffé et éclairé par des néons. C'est plus sécurisant qu'avant. C'est interminable mais je poursuis ma route sans trop savoir où je vais. Tranquillement, sans être aux aguets...

Je me retrouve en voiture avec ma mère. C'est moi qui conduis pour une fois. Nous sommes dans un lotissement récent pour rendre visite à mon père qui vient d'aménager dans une petite maison, un studio m'a t-on dit. Je me laisse guider par mon intuition car mon père a changé d'identité. Sur la porte, il y a un autre nom que le sien mais il a gardé le prénom. C'est bien là ! Il nous dit d'entrer.

Je l'aperçois au fond de la pièce principale, il s'occupe du feu de cheminée et c'est à peine s'il se retourne. Il semble nous ignorer et manque d'empressement à venir nous dire bonjour. Son appartement est superbe, lumineux, gai. La pièce commune est très grande et il y a une grande mezzanine au-dessus. C'est un mélange de bois clair, de lambris et de murs blancs. Il y a plusieurs plantes vertes, une grande baie vitrée donne sur la

verdure. On s'y sent bien. Je le félicite pour son acquisition. Il a l'air content...

Dimanche 29 avril 2001

Depuis quelque temps, je me réveille vers cinq heures moins dix. Que signifie cette nouvelle heure ? Je sais que j'ai franchi une étape car je me lève avec le sentiment que le danger est passé.

Je viens d'entamer mon quatrième journal intime mais j'écris grand. L'écriture m'a aidée à survivre : je me souviens que lorsque Morgane m'a offert le premier il y a presque un an je n'étais pas certaine de le terminer. Celui-ci est également un cadeau : Patrick m'a acheté un cahier relié en tissu vert équipé de l'incontournable cadenas. Il sait que l'écriture est devenue vitale pour moi. Qu'advient-il quand je n'aurai plus rien à dire, aurai-je la force d'affronter la vie quand j'aurai rempli ma mission, celle de briser la loi du silence, l'Omerta familiale ?

Ces derniers jours, j'ai appris avec stupeur le suicide de Brice Fleutiaux, ce photographe retenu en otage en Tchécénie pendant plus de huit mois. Je me souviens de sa libération en juin 2000 et d'une image saisissante : un homme d'une trentaine d'années, brun, barbu, tenant dans ses bras une toute petite fille. Celle-ci le couvrait de baisers, le cajolait, interrompant de façon impromptue et tendre l'interview des journalistes. Plus rien n'existait qu'eux deux, leur amour crevait l'écran. La petite fille

avait enfin retrouvé son papa et par ses gestes de tendresse le ramenait doucement à la vie. J'ai pensé que l'amour de cette petite fille ferait oublier à son père les mois d'épreuve qu'il venait de subir. Je me suis trompée. Après avoir repris son travail de journaliste-photographe en Asie et en Afrique, après avoir raconté son expérience dans un livre : « *Otage en Tchéchénie* », il a sombré dans une profonde dépression. Son livre est sorti le 17 avril dernier mais l'éditeur a dû annuler les interviews pour la promo ; une semaine après, Brice Fleutiaux s'est donné la mort. Quelque chose en lui était cassé, à tout jamais. Seule l'écriture l'avait tenu debout jusque là...

Je me souviens de lui à cause de cette image avec sa petite gamine dans les bras. La nostalgie m'a rempli les yeux de larmes : moi aussi, j'ai été cette petite fille qui cajolait son papa adoré, en toute innocence. Moi non plus je n'ai pas réussi à le tirer de l'enfer. Son enfermement à lui, mon père, c'était l'alcool, le désir inconscient d'autodestruction, l'inconséquence. Mon amour absolu, pur, merveilleux, il l'a détruit aussi. Il en a fait une chose abjecte. Mes câlins de petite fille ont attisé un appétit d'ogre, une envie de chair fraîche.

Non, je n'ai pas réussi à redonner à mon père le goût de la vie. Lui m'a entraînée dans son délire, dans sa folie. Il aurait mieux fait de se suicider lui-aussi. Au moins j'aurais peut-être pu échapper à son emprise. Lui, mon père, s'est servi du suicide comme d'une arme. « De toute façon, moi, dans un an, je suis au cimetière ! », « Je ne suis là que pour emmerder le monde ! », combien de fois n'ai-je entendu ces phrases assassines. Pendant des années, j'ai vécu dans l'angoisse quotidienne de retrouver mon père pendu dans son atelier en rentrant de l'école.

Le suicide, je l'avais découvert le jour où les pompiers, après avoir organisé une battue dans les champs aux alentours pour retrouver un voisin disparu depuis un ou deux jours, avaient sondé un puits : il s'y était jeté ! Je n'imaginai pas qu'on puisse se tuer soi-même, ça restait pour moi un grand mystère. Je me rappelle du silence autour de cette mort particulière. Il ne fallait pas l'évoquer ou alors on parlait de *l'accident*. Je surprénais les discours des grandes personnes : « *le prêtre a refusé de venir bénir le corps et de faire une cérémonie religieuse. Le pauvre bonhomme va être enterré comme un chien. Si c'est pas malheureux !* ».

La mort, elle-même, était un jeu. Je ne la connaissais que par l'exécution des lapins et des poules. C'était un spectacle que je n'aurais manqué pour rien au monde. Je n'aimais pas trop qu'on tue les lapins, je leur vouais une trop grande tendresse. J'assistais pourtant avec fascination à leur dépeçage : la fourrure qu'on retourne à l'envers et qui laisse apparaître la chair rose était le clou du spectacle. Je me souviens qu'on me donnait toujours une patte de lapin comme porte-bonheur.

L'assassinat des poules était, sans conteste, mon spectacle préféré dans le registre sanguinaire. Je nourrissais à leur égard une vieille rancune depuis le jour où l'une d'elle m'avait sauté au visage pour me piquer la tartine beurrée de mon goûter. Le bruissement des ailes, les caquètements et les violents coups de bec sur la joue m'avaient remplie d'effroi. Aussi, chaque exécution symbolisait pour moi le châtement mérité. On suspendait le volatile par les pattes et l'assistant lui tenait les ailes pendant que le Père Besnard officiait en arrachant un oeil et en coupant la langue avec un couteau. La pauvre bête se débattait, si bien que ça giclait tout autour, rouge

vif... Le spectacle s'arrêtait quand le tas de plumes devenait inerte. On détachait l'animal et on le confiait aux bons soins de Madame Besnard, encore tout chaud.

C'est vrai que le spectacle des lapins était pourtant plus intéressant. Après le déshabillage du lapin - « On va lui enlever son pyjama » comme disait le père Besnard » - on lui incisait le ventre pour retirer les viscères. Les chats étaient déjà là, attendant leur pitance. Les boyaux encore fumants, avec leur odeur un peu écoeurante, avaient quelque chose de fascinant. On avait l'occasion de voir l'intérieur du lapin : les intestins, le coeur, le foie... Une leçon de choses qu'une petite citadine comme moi n'avait pas sous les yeux très souvent !

Pendant longtemps, j'ai cru que seuls les lapins, les vaches, les cochons et les poules mouraient, parce qu'on les tuait. La mort n'était pas naturelle pour moi. C'était comme pour le voisin : il était mort parce qu'il s'était jeté dans le puits. Je crois que c'est pour cela que les paroles de mon père avaient autant d'impact. Quand il était ivre, il marmonnait : « Sylvie, ton père, dans un an il est au cimetière » ; ça ne pouvait signifier qu'une chose : d'ici un an il allait se tuer ! Une fois, d'ailleurs, il est passé à l'acte en hurlant qu'il allait se jeter par la fenêtre. Ma soeur et moi le tenions chacune par une jambe en le suppliant de ne pas faire ça. Je crois, très honnêtement, que vu sa force et ses quatre-vingts kilos, deux petites filles n'auraient pas fait un contrepoids suffisant s'il avait été réellement déterminé.

Le suicide n'était qu'un fantasme et un moyen de chantage affectif infaillible. Mon père avait, en fait, une rage de vivre peu commune. C'était avant tout un jouisseur, raffolant des gueuletons, des virées entre copains,

des aventures féminines. Je me souviens de mon embarras, lors de ses obsèques, lorsqu'une femme est venue se présenter comme son amie officielle. Non seulement, mon père ne m'avait jamais parlé d'elle mais en plus elle n'était pas la seule dans la vie de mon père à en juger par le courrier que j'ai trouvé chez lui. Quand elle a commencé à s'avancer vers moi, tout de noir vêtue, qu'elle m'a prise dans ses bras comme sa propre fille et qu'elle m'a dit, éplorée : « Je suis Martine, vous savez l'amie de votre Papa, il vous a sûrement parlé de moi...», je me suis sentie horriblement gênée. La pauvre Martine semblait réellement affectée, je ne voulais pas lui faire de peine et je lui ai répondu par l'affirmative. Afin de couper court à notre conversation, je lui ai dit gentiment : « Pardonnez-moi, je n'ai pas envie de parler de Papa pour l'instant, c'est trop dur ! ... ».

Mercredi 1er mai 2001

Il fait encore nuit. Dehors le vent mugit et la pluie cingle les volets. Hier il faisait huit degrés en plein après-midi. Il y avait un vent glacial, piquant et un soleil pâle qui ne réchauffait rien. Puis la pluie, une petite pluie fine et froide. A croire que le soleil ne reviendra jamais. Cela fait sept mois que ça dure, les Témoins de Jéhovah et autres millénaristes ne vont pas tarder à nous prédire de nouveau la fin du monde. Dans le département de la Somme, c'est catastrophique : là-bas, la nappe phréatique est saturée et

inonde tout sous un à deux mètres d'eau. La décrue n'est pas prévue avant trois mois. Les habitants ont dû quitter leurs maisons. Certaines, dont les fondations ont bougé, commencent à s'écrouler. Hier, on a amené trois pompes géantes qui refoulent l'eau vers la mer mais malgré le débit important, elles ne sont pas en mesure d'évacuer toute cette eau avant plusieurs semaines. En attendant, les problèmes se multiplient : cette eau stagnante, jonchée d'une multitude d'objets, commence à devenir un vrai bouillon de culture et les rats ont investi les lieux désertés par les hommes...

Je rêve de soleil, de lumière, de tiédeur. Ici l'été est déjà si court ! L'an dernier, aux mois de mai et juin, nous profitions du moindre trou dans notre emploi du temps, du moindre rayon de soleil pour aller marcher avec le chien. J'étais déjà très déprimée mais pendant une heure ou deux j'oubliais mon mal-être dans le bleu de la mer, le vol des goélands, leurs cris stridents. La côte à cette saison est magnifique. Le sentier des douaniers longe les falaises rocheuses couvertes d'ajoncs, de genêts, de fougères. Par endroits, on s'enfonce sous le treillis des pins maritimes, coupé des vents d'ouest par des haies de ronces, de sureaux, de prunelliers. Ensuite on arrive sur la lande balayée par les embruns. L'herbe s'y fait rare. Paysage minéral où la bruyère accentue le rose des rochers de grès, comme sur le cap d'Erquy.

Impression d'espace, de liberté. La mer tout autour, tantôt bleue, tantôt grise ou violette. Au loin, les bateaux de pêche, les voiliers. En contrebas, des criques minuscules de sable doré, paradis des naturistes ou des amoureux transis, havres de paix dont l'accès est réservé aux initiés, aux gens du cru. Ici, il y a tellement de plages qu'on s'en garde quelques unes en

secret, loin de la foule bruyante. Lieux de calme, de sérénité, bercés par le clapotis des vagues, le ressac sur les rochers, le ricanement des mouettes...

Lorsqu'on approche des zones d'habitation, les fougères, les ronces, les ajoncs laissent la place aux hortensias, aux rhododendrons, aux mimosas. Le sentier garde son côté sauvage car il longe la mer presque sans interruption de Cancale à Brest, mais aux abords des villas, la main de l'homme en a adouci l'aspect : massifs de fleurs multicolores, escaliers en rondins, garde-corps en bois, bancs de pierre. Ici, fort heureusement, pas de bétonnage excessif. Les gens ont pris conscience que la sauvegarde de l'authenticité originelle est la richesse de ce pays : préservation des paysages, respect des coutumes, de la culture bretonne, de sa langue, sa musique ; une identité que beaucoup nous envient.

La beauté de la côte nord est à couper le souffle. Ici, pas de monotonie. Chaque partie de la côte a sa spécificité : petits ports de pêche aux chalutiers colorés, falaises abruptes, longues plages de sable, petites criques de galets, ports de plaisance ; baie immense servant à marée basse de terrain d'entraînement des chevaux de courses, zone mytilicole avec ses bouchots, cette forêt de pieux plantés dans la vase. Et malheureusement, à l'embouchure du Gouessant ou de l'Ic, toute une partie de la côte envahie par les algues vertes, cette salade immonde qui colle à la peau quand on va se baigner et qui s'échoue à marée basse, recouvrant le sable, les rochers et les galets d'un tapis verdâtre, visqueux et d'une espèce d'écume sale. Au soleil, cette végétation envahissante se décompose, dégageant une odeur de pourri qui fait fuir les touristes.

Par endroits, la couche dépasse les vingt centimètres d'épaisseur, étouffant les moules, les coques, les bigorneaux. Les estivants ignorent que sans le va-et-vient incessant des pelleteuses dès quatre heures du matin, ils ne trouveraient pas un seul endroit de sable propre pour poser leurs serviettes. Nettoyage répété à chaque marée, encore et encore... problème insoluble malgré les mesures prises en amont pour limiter l'épandage du lisier, les engrais pour le maïs, l'emploi des pesticides.

La puanteur de la Baie de Saint-Brieuc lors des grandes chaleurs, l'aspect peu ragoûtant de sites, pourtant magnifiques l'hiver, comme le petit port de Saint-Guimont n'est que la partie émergée de l'iceberg. La situation est catastrophique : malgré les usines de dénitrification, l'eau dépasse depuis plusieurs années la teneur réglementaire en nitrates et en pesticides entraînant à court terme la mort des élevage de moules et d'huîtres. La faute à qui ? Chacun se renvoie la balle mais les agriculteurs sont de plus en plus montrés du doigt. Les éleveurs de porcs accusent les banques, les techniciens agricoles, d'avoir fait pression sur eux pour augmenter sans cesse le rendement, la taille des exploitations. Dans la région de Lamballe, le nombre de cochons dépasse de loin le nombre d'habitants (humains, faut-il le préciser). La Baie de Saint-Brieuc a d'ailleurs été surnommée *la Baie des Cochons*, comme à Cuba. Triste constat qui dresse les gens de la mer contre ceux de la terre, réveillant une scission ancestrale entre l'Argoat et l'Arvor, le monde paysan et le milieu des marins-pêcheurs, des mytiliculteurs et des ostréiculteurs. Colère des uns, incompréhension des autres, dialogue impossible, taux de suicide affolant, notamment dans le monde rural.

La morosité ambiante, le climat humide, le manque de lumière me donnent envie de partir. Et pourtant, quand il fait beau, quand le bleu profond de l'océan se mêle au jaune des ajoncs, au violet des bruyères, au vert des fougères, au rose et gris des rochers, quand le regard se perd dans l'immensité de l'horizon ; quand on flâne à la terrasse d'un bistro du port rythmé par le va-et-vient des bateaux de pêche et le cliquetis des mâts, on se dit qu'on a une chance inouïe et on se sent alors ancré là pour toujours.

Jeudi 3 mai 2001

4 heures 20. C'est déjà bien que j'aie dormi jusque là vu l'état dans lequel j'étais hier soir. En sortant de la voiture après mon travail j'ai ressenti une violente douleur dans le dos et le bas-ventre d'un seul côté. J'ai pensé que ça allait passer mais non. Des spasmes abominables me pliaient en deux, l'impression d'être sur le point d'accoucher sans le côté rythmé et prévisible. Intensité sur l'échelle de Jaimal : magnitude 7.

J'ai fini par appeler le médecin de garde. Ça ressemblait sérieusement à des coliques néphrétiques. Je me suis dit : « Ça y est, ça recommence comme à dix-neuf ans ! » ; des douleurs similaires puis une hémorragie d'un rein : plus une goutte d'urine mais du sang pur, bien rouge, bien épais. On n'a jamais trouvé la cause et on a attribué ces symptômes à la migration d'un calcul. Par contre on m'a diagnostiqué, sans aucune équivoque, un diabète

juvénile. D'un coup, plus de bonbons, de chocolat, de gâteaux, de glaces. En m'annonçant le verdict, le médecin a pris mes chamallows sur la table de nuit et les a distribués à la clique d'étudiants en médecine qui l'accompagnait. Deux ou trois garçons, à peine plus âgés que moi, ont trouvé la plaisanterie très drôle. Moi pas ! Si je n'avais pas été aussi mal en point, je leur aurais foutu une bonne paire de claques !

Pour en revenir à hier soir, j'imaginai déjà la suite : analyse d'urine, prise de sang, urographie... hôpital. Le médecin de garde m'a semblé tout de suite très humain. Je lui ai montré mes radios du dos : il a paru très impressionné par ce rafistolage puis il m'a fait les tests habituels de mobilité et en a conclu, comme moi, que pour une fois ma colonne n'était pas en cause. Il m'a palpé l'abdomen assez longuement et l'a percuté : bruit de tambour assez net. Verdict : crise d'aérocolie. Je me suis presque excusée de l'avoir dérangé pour ça mais j'avais tellement mal. Il m'a rassurée : les gaz bloqués là pouvaient donner des spasmes insupportables et simuler quelque chose de plus grave. Il m'a fait une intramusculaire de Vogalène et prescrit un antispasmodique et du charbon. Je lui ai alors parlé sans honte, sans réticence, de mes problèmes psychologiques, de l'horreur subie : j'étais peut-être encore en train de somatiser ? Pourtant, je n'ai plus aucune raison de m'exprimer avec mon corps puisque je peux le faire avec des mots et non des maux. Le Vogalène a fait son effet et la douleur est retombée à 4 sur l'échelle de Jaimal.

En me réveillant ce matin, j'ai pensé à mon rêve récent : le ballon de baudruche rouge qui s'envole au loin dans le bleu du ciel, après qu'on l'ait libéré de la poupée nue dans un sac en plastique. « Sylvie, pauvre conne, tu

crois que c'est en te remplissant l'abdomen d'air que tu vas réussir à t'envoler comme ton ballon ? Ce serait bien mais ça ne marche pas ! ». L'image de ma grand-mère est alors venue s'interposer dans mes pensées. C'est elle qui m'a transmis, sans le vouloir, sans le savoir, ce désir d'absolu, ce besoin de percer les mystères de l'Univers, cette spiritualité profonde, cette quête de vérité. A son décès, Maman a retrouvé des carnets sur lesquels elle notait ses réflexions, ses interrogations. Comme moi, elle n'a jamais voulu se laisser enfermer dans un dogme, elle est allée glaner ce qui lui semblait essentiel dans chaque religion.

Elle avait noté une phrase très poétique, dont je ne me souviens plus exactement, où elle comparait l'âme à un ballon captif : un jour, Dieu coupait la corde et l'âme pouvait s'envoler vers les cieux... Il faudra que je demande à ma mère si elle a conservé ces cahiers. Je sais que j'y trouverai des recettes de médecine naturelle : phytothérapie, remèdes de grand-mères, diététique mais aussi des prières contre le feu pour soigner les brûlures, des extraits d'articles sur les OVNI, les phénomènes paranormaux...

Cette grand-mère là n'a pas su, ou pas pu, me donner de tendresse, pas davantage qu'à ma mère, sa propre fille. Les relations humaines ne semblaient pas l'intéresser. Je ne sais pour quelle raison l'humanité toute entière lui inspirait un profond dégoût : elle détestait les contacts physiques, les marques d'affection. La plupart de ses congénères lui paraissaient d'une médiocrité affligeante. Aussi, elle vivait dans une grande solitude qu'elle assumait d'ailleurs très bien. Pas de comptes à rendre, pas de contraintes. Libre de se coucher tous les jours à deux heures du matin et de se lever à midi. Un véritable oiseau de nuit ! Nuit qu'elle occupait en étudiant la

radiesthésie, les tarots, les philosophies qu'on qualifierait à présent de New Age. Désir insatiable de savoir, d'accéder à la Connaissance, en quête permanente du Saint-Grail.

Cette grand-mère que j'ai bien connue ne m'a jamais cajolée mais elle m'a apporté l'idée de l'Amour Divin, la certitude d'un Au-delà, une humilité devant les mystères de l'Univers. Je sais que c'est d'elle que j'ai hérité cette intuition, cette capacité à anticiper l'avenir et à entrevoir le passé des inconnus que je côtoie.

Quand j'avais environ treize ans, j'ai trouvé en bas de l'armoire des parents une boîte à chaussures remplie de jeux de cartes, tout aussi étranges les uns que les autres. J'ai tout de suite ressenti une attirance irrésistible pour cette iconographie nouvelle. J'ai jeté mon dévolu sur la Sibylle des Salons, un jeu dont j'aimais le charme désuet. Il y avait une notice avec et j'ai commencé à l'étudier en secret. Un jour, ma mère m'a surprise en flagrant délit de prophétie. Je m'attendais à me faire incendier mais à mon grand étonnement, elle n'a manifesté aucune réaction particulière, comme si tout cela était très banal, comme si elle m'avait vu lire un livre de sa bibliothèque, au demeurant très classique. Je lui ai alors posé les questions qui me démangeaient depuis si longtemps : A qui étaient ces cartes ? Pourquoi étaient-elles là ? Est-ce que ma mère savait s'en servir ? J'avais peut-être une mère diseuse de bonne aventure sans le savoir !

J'ai appris que c'était un cadeau de ma grand-mère. Après s'être passionnée pour le spiritisme et la cartomancie, elle s'était trouvée d'autres centres d'intérêt, en outre pour les philosophies orientales. Je me souviens qu'elle allait au Grand Dojo de Paris participer à des séminaires organisés

par Maharadji, un Gourou très en vogue à l'époque. Ma mère ne m'a pas caché qu'elle partageait ce goût pour l'ésotérisme et m'a laissé disposer librement des trésors de ma grand-mère, en espérant secrètement que je développerais des capacités latentes.

J'ai commencé à utiliser mes amis comme cobayes car je me suis vite aperçue qu'on ne pouvait deviner son propre avenir par manque d'objectivité, de sérénité, ou tout simplement parce qu'il y a une composante télépathique. Mes résultats ont été au-delà de mes espérances : je me suis forgée rapidement une notoriété de sorcière qui flattait, je dois l'avouer, mon ego bien fragile à l'époque. J'ai très vite pris une liberté par rapport à la signification stricto-sensu des tarots et oracles divers, me laissant guider par mon intuition, mes convictions, mes certitudes. Les cartes n'ont plus été qu'un support à mes perceptions fugitives mais de plus en plus précises. Je me suis enhardie, ne mettant plus aucun frein à mon imaginaire, interprétant de façon très personnelle les images mentales nées de la symbolique des arcanes. J'ai commencé à acheter mes propres jeux au gré de mon attirance spontanée pour tel graphisme, telles couleurs. Les cartes de ma grand-mère sont devenues des pièces de collection que je garde jalousement ; parmi elles, un jeu de 1890, l'Oracle des Dames, que j'ai pu identifier grâce à une encyclopédie des tarots. Je ne saurai jamais à quoi ressemble la lame 13, dite *la carte sans nom*, car ma grand-mère a ôté la pellicule la représentant. Seule subsiste une couche de papier jauni sur lequel elle a inscrit à la main le numéro fatidique et « la Mort ». La faucheuse était-elle si effrayante ?

Samedi 5 mai 2001 - 9 heures 30

Deux nuits que je dors normalement. Encore un rêve troublant mais cette fois-ci mon inconscient ne s'embarrasse plus de masquer les faits, de les travestir :

Je suis tout d'abord dans un mobile-home sur un terrain de camping. Je dois m'en aller car je suis attendue à mon travail l'après-midi. J'ai du mal à descendre du mobile-home qui est sur pilotis : l'échelle est très dangereuse et il n'y a pas de rampe, il y a un grand espace entre les barreaux et on peut tomber dans le vide. Je vais voir ma mère et ma soeur qui partagent une grande toile de tente en face, une toile de tente toute délavée. Nous sommes près de Pantin dans la région parisienne.

Quelques jours avant, je suis allée me promener en bus avec ma mère. Nous étions au bord de la mer. Il faisait un temps magnifique, la mer était d'un bleu profond. Le paysage ressemblait à Dinard mais j'ai dit à ma mère : « Tu vois, c'est beau Cherbourg ! Je te l'avais bien dit ».

Après avoir fait mes adieux à ma mère et ma soeur, je prends le bus pour revenir à Saint-Brieuc. Je ne sais pas si c'est à cause des grèves ou des inondations mais le bus s'arrête sans cesse. Je dois en changer souvent et ma trajectoire est déviée. Je commence à paniquer : je ne serai jamais à l'heure à mon travail ! Je vois le temps qui passe, impuissante. Finalement, quand je constate que je ne serai jamais à l'heure, je cesse de m'angoisser. Après tout, ils peuvent bien se passer de moi pour une fois, je rattraperai mes heures un autre jour, voilà tout !

J'arrive enfin à Saint-Brieuc. Je me rends au Sacré-Coeur. Je crois que c'est un dimanche. Il y a un séminaire qui réunit les autorités religieuses les plus importantes et je dois servir à table le midi. La salle à manger ressemble aux hospices de Beaune : bois sombre, tapis rouge, nappes blanches. Les convives n'arrivent pas, la réunion traîne en longueur. On ne peut pas servir avant que tout le monde soit là.

Ma collègue de travail vient m'accueillir et me dit en souriant que je suis attendue impatiemment par deux anciens collègues de travail. Je la suis dans l'office, il y a là deux hommes plus jeunes que moi. Je reconnais le premier et je lui fais la bise. Le second est maquillé comme au théâtre, je ne le reconnais qu'à sa voix. Je lui demande en riant s'il va au carnaval.

Nous discutons un moment tous les trois puis je me retrouve toute seule avec le jeune homme masqué. Notre conversation devient plus intime. J'ai de la tendresse pour lui, je l'apprécie. Il est gentil, drôle ; je me sens bien avec lui et le lui dis. Je l'embrasse tendrement sur la joue. Il essaie alors de me serrer dans ses bras, de m'embrasser sur la bouche. Je sens son sexe dur contre le mien et je réalise qu'il a mal interprété mes propos. Il tente de me pénétrer et je constate avec horreur que je ne porte pas de culotte. Je cherche à me protéger avec mes mains. Je lui parle : « il a mal compris mon attitude, je l'aime mais pas comme ça. J'ai un autre homme dans ma vie, quelqu'un du même âge que moi. Lui a l'âge de mon fils, je veux qu'il me laisse tranquille ». Il débande et reste debout à côté de moi, sans rien dire. Il me fait de la peine, j'ai l'impression de l'avoir blessé.

Je veux réparer, me faire pardonner : « il ne doit pas être triste, je l'aime ! ». Il se retourne vers moi et me plaque contre le mur. Je ne veux pas ce qui va, je le sais, se passer mais je ne peux résister à ce désir de tendresse, d'abandon. Je me sens toute molle, sans aucune résistance. Je sens son sexe à l'intérieur de moi, cela ne me procure aucun plaisir, je n'essaie pas non plus de me soustraire. Je lui demande seulement s'il a mis un préservatif, il me répond oui. Je vérifie avec ma main, c'est vrai. Je me laisse faire, je m'en fous, je n'ai aucune envie, même pas celle que ça s'arrête. Je constate que cet homme me pénètre sans éprouver aucune émotion, comme si mon corps était détaché de mes sentiments, de ma raison : un simple bout de viande ! L'homme me laisse et part sans un mot. Notre étreinte a été tout aussi silencieuse.

Je retourne dans la salle à manger faire le service mais il manque toujours la moitié des convives. Tant pis, je sers l'entrée. En revenant dans l'office, je rencontre un vieux curé débonnaire. Je lui serre la main puis j'ai envie de lui faire la bise. Je retire ses lunettes et je l'embrasse sur la joue. Quand je veux les lui remettre, je m'aperçois que les verres sont couverts de décalcomanies. Je dois les frotter énergiquement et les nettoyer car sinon le pauvre curé ne va rien voir.

Bon, j'en ai assez d'être là à attendre des gens qui n'arrivent pas. Je décide de partir. J'ai faim, je prends une baguette viennoise. Manque de chance, elle tombe dans une bassine remplie d'eau javellisée. Je l'emporte quand même. Dehors, il fait froid, humide et sombre. Le pain a un goût tellement infect que j'en jette la moitié devant une église. Je crache le morceau que j'ai dans la bouche, seul un petit bout est comestible.

Je reviens au mobile-home. J'ai emporté avec moi une serpillière mouillée, sale et javellisée. Je la jette dans l'herbe, je la laverai demain. Plus rien n'a de toute façon d'importance.

Je sais que ce rêve me parle de ce que j'ai subi. Certains détails m'échappent encore mais je comprends l'essentiel. Ce rêve évoque l'interdit transgressé, à cause du contexte religieux, de l'apparence de mon amant : un homme plus jeune que moi qui masque sa véritable identité, à cause aussi de mon attitude ambiguë. Je sais que cet amant à qui je n'arrive pas à dire NON est mon père. La différence générationnelle est simplement inversée car rêver d'un homme plus vieux que moi serait normal à mon âge.

Je sens que je revis exactement les faits tels qu'ils se sont passés. Mon père m'a-t-il séduite, soumise à ses désirs, dans la cuisine, quand je me levais lui préparer à manger (lui le convive qui n'arrive jamais à l'heure). Est-ce que ça s'est passé debout, plaquée contre le mur ? J'apprends que j'ai essayé de défendre mon intimité mais que le désir de faire plaisir et d'aimer a été plus fort que la peur. Fascinée, incohérente, aimante... un vrai chaos dans ma tête !

Et puis il y a ceux qui n'ont pas su voir : le brave curé avec ses lunettes occultées, ma mère et ma soeur toutes deux, et moi toute seule dans mon perchoir, ma tour d'ivoire.

Jeux de mots si dérisoires : *Je suis à Pantin* ou plutôt *Je suis un pantin*. Mention insistante dans plusieurs rêves du *Sacré-Coeur*, coeur fragile, sacré, qui a été souillé à jamais. Je suis à un tournant important, je le sais. Je suis peut-être enfin prête à revoir le film à l'envers.

Le même jour - 13 heures 15

Je viens d'appeler le Docteur Klein pour avancer mon rendez-vous. Je lui ai dit que les souvenirs étaient revenus. Je vais le voir mercredi prochain. J'espère pouvoir tenir jusque là.

Mon rêve me poursuit. Je n'arrive pas à me vider la tête. Je repense à chaque détail et je viens de découvrir l'horrible vérité, celle que je n'ai pas voulu admettre jusqu'à maintenant : mon père n'était pas ivre ce jour-là, le premier jour où il a franchi les bornes. Je ne peux plus lui trouver d'excuse !

Je sais à présent que j'ai essayé de me défendre, que j'ai réussi à le ramener à la raison mais que le désir de transgression a été plus fort que moi. Par son attitude, il m'a fait croire que c'était mal de me refuser à lui. Si je l'aimais, je devais le lui prouver en m'abandonnant. Il a inversé les valeurs morales : le BIEN est devenu le MAL... Plus de père, plus de repères... Le vide absolu...

Lundi 7 mai 2001

Hier, journée abominable, désarroi total. J'avais décidé d'aller à Rennes voir Fanfan car je sentais qu'elle avait besoin de moi et moi d'elle. Je ne sais pas quelle mouche m'a piquée : j'ai voulu m'arrêter au cimetière pour

y régler mes comptes. Je crois que rien n'aurait pu m'en empêcher. Détermination, colère, chagrin, envie de lui hurler ma souffrance, à lui mon père qui gît six pieds sous terre.

Patrick m'a attendu dans la voiture. Il faisait froid, avec du vent et une petite bruine. J'ai retrouvé la tombe avec l'inscription *De Profundis* qui me sert de point de repère. A partir de là, on quitte l'allée et normalement, en passant entre les tombes, à gauche de *De Profundis*, on trouve celle de Papa. Impossible de la trouver dans cet enchevêtrement de croix, cette mosaïque de rectangles gris et noirs, ce labyrinthe de gravier. La rage au coeur, je suis revenue trois fois vers *De Profundis*. J'ai refait méthodiquement le parcours. Rien ! Et puis soudain, dans le prolongement d'un espace vide (une concession non renouvelée et probablement supprimée), son nom et celui de son père. Même nom, même prénom, seules les dates diffèrent.

Il n'y avait pas un chat dans le cimetière. Je marmonnais depuis cinq minutes : « *Où tu es, dis-moi où tu es !* ». Quand j'ai enfin trouvé, j'ai hurlé : « *Enfin, te voilà !* ». J'ai ramassé une poignée de cailloux et l'ai jetée rageusement sur sa tombe, bien propre, bien fleurie. J'ai commencé à lui parler - je sais, c'est dérisoire de parler à un mort - : « *Tu sais pourquoi je suis là ? Ah, tu ne te rappelles pas ? Eh bien, je vais te rafraîchir la mémoire !* ». J'ai sorti de mon sac une grosse aiguille à canevass et je me suis piqué le bout des doigts à plusieurs reprises. Puis j'ai appuyé pour faire jaillir de grosses gouttes de sang : « *Ça ne te rappelle rien ? Tu ne te rappelles pas ce sang ? Ce sang que tu m'as pris !* ». J'ai effleuré le dessus de sa tombe, laissant une traînée rouge sur le noir de la pierre. Puis j'ai craché dessus : « *Salaud !* ».

La colère avait entièrement pris possession de moi : « *Ah, les autres sont passés par là. Evidemment ils ont tout enlevé (le bouquet pourri et le poème qui t'était destiné). Ça dérange, mais ce n'est pas fini, je ne me tairai plus ! Ils ne veulent rien savoir ? Eh bien, ils sauront quand même ce que tu m'as fait, cette chose dégueulasse. Merde, t'avais pas le droit de faire ça ! On fait pas ça à sa fille ! Tu m'as bousillée, tu as foutu ma vie en l'air pour satisfaire tes bas instincts, tu me dégoûtes !* ».

J'ai déposé une feuille pliée en quatre dans la jardinière en haut de ta tombe, juste sous ton nom. Un message pour toi, pour eux : ton frère, ta mère, tous ceux qui viendront te voir : « Papa, pourquoi tu m'as fait ça ? Que Dieu te pardonne. Moi je n'y arrive pas ! ». J'aurais aimé te sortir de ton trou, te cracher à la gueule ! Moi qui t'ai tant aimé, adulé, je n'ai plus que du mépris, la souffrance d'avoir été trahie, manipulée, utilisée comme un jouet. « *Ah, tu croyais que j'avais oublié. Ça t'aurait bien arrangé. Eh bien, non ! Tu vois, je me souviens de tout !* ». Je donnais des coups de pieds rageurs à ta dernière demeure, si bien entretenue. Ça m'a fait un bien fou. Fou, c'est bien le mot : impression de libérer une violence sauvage, si longtemps contenue, murée, maîtrisée.

Je suis partie sans dire un mot. J'ai allumé une cigarette. C'est interdit dans le cimetière et ça m'a semblé encore plus jouissif. Non seulement, je venais de profaner ta tombe (et celle de ce grand-père jamais connu, monstrueux avec sa jambe coupée et sa canne en bois) mais j'éprouvais une délectation à transgresser l'interdiction de fumer. Je suis revenue à la voiture, souriante, sereine, avec le sentiment du devoir accompli.

Nous sommes allés chez Fanfan. J'étais très heureuse de la voir. Elle traverse une passe difficile : son père vient de subir une grave intervention chirurgicale et elle-même est en très mauvais état. J'aurais aimé pouvoir mettre ma souffrance entre parenthèses mais, je m'en veux à présent, j'en ai été incapable. Besoin de parler encore de *l'horreur*. J'ai sombré dans le désespoir le plus total. Malgré leur amour, j'ai senti que ni Fanfan, ni Patrick, ni tous ceux qui comptent pour moi, ne pouvaient m'aider. J'ai plutôt l'impression que, tel un noyé, je vais les entraîner au fond avec moi. Envie de mourir si forte, si violente, pour échapper à mes démons intérieurs ; combat apocalyptique contre la Bête. J'ai beau appeler Dieu de toutes mes forces, j'attends toujours !

Dans la voiture, de retour à Saint-Brieuc, une vraie loque, inconsolable, avec un noeud dans la gorge. Même l'amour de Patrick n'arrive pas à me sortir du chaos. Si je pouvais ne plus dormir, empêcher ces rêves obsédants... J'ai demandé à Patrick de venir dans mon sommeil m'aider à chasser les démons. Il a répondu qu'il essaierait... Nous avons fait l'amour. Besoin de me raccrocher au présent, de sentir sa chaleur, son odeur. Envie de me réapproprier mon corps. Il faisait nuit, on avait laissé la lampe de chevet, le fantôme s'est encore interposé. Je l'ai chassé de toutes mes forces. J'ai regardé Patrick dans les yeux, ses yeux bleus : « *Sylvie, n'aie pas peur ! Avec lui tu ne risques rien. Lui ne te fera pas de mal !* ». Jouissance furtive, écorchure de l'âme, plaisir mêlé de larmes... Je ne peux plus faire ça la nuit. Impossible de trouver la plénitude. Perdue cette dimension d'absolu, d'accès au divin.

Mon père a laissé mon aptitude au plaisir à peu près intacte. Sauf la nuit : la nuit, son fantôme me hante, encore et encore. De nouveau, j'ai été assaillie par les démons du sommeil :

Je suis au premier étage de la maison. Ma tante Boucherot - qui nous a quittés il y a douze ans, à l'âge de quatre-vingt-seize ans - est là. Toujours aussi bienveillante, aussi positive. Elle a l'air heureuse, pleine d'entrain et cela me réjouit. Elle me demande des paquets de « petits beurre », les biscuits secs de mon enfance, pour sa recette de gâteau au chocolat. Morgane, ma fille de six ans, la raccompagne dans sa maison de retraite. Je descends à mon tour.

L'escalier est maculé de miettes de biscuits écrasés, mouillés. Je suis vaguement découragée. La salle à manger est jonchée de feuilles mortes. Il y a un grand tapis rouge au milieu de la pièce. Il n'y a plus de carreaux aux fenêtres, la maison semble à l'abandon. Soudain je perçois un mouvement dans les feuilles près de moi : c'est une vipère. Je jette un coup d'oeil à gauche vers la fenêtre : il y en a une autre dans la jardinière. Je perçois aussi un déplacement sous le tapis rouge. J'ai peur, peur, peur !

Je suis clouée sur place, tétanisée. Je me mets à sangloter : « Patrick, Patrick, viens m'aider ! ». J'ai de moins en moins de voix, je redeviens une toute petite fille terrorisée. Le temps semble interminable. Je n'ose pas bouger d'un centimètre. Enfin, il arrive, je l'aperçois par la fenêtre en face de moi. Il me crie : « Ne bouge pas ! ». Il entre et tue la vipère près de moi puis celle qui est sur la fenêtre près de la porte d'entrée.

Il y a toujours quelque chose sous le tapis. Maverick, mon labrador noir, arrive avec deux autres chiens plus petits. Ils aboient vigoureusement pour déloger l'intrus. C'est un gros serpent vert. Il a une tête énorme comme

celle d'un python. Il me regarde d'un air mauvais. Patrick veut le tuer, il le transporte dehors avec un bâton. J'examine les écailles sur la tête : c'est une couleuvre. Je demande à Patrick de lui laisser la vie, elle n'est pas dangereuse. Elle me dégoûte, c'est tout !

Ensuite, nous sommes en voiture avec ma mère. Nous passons devant un étang poissonneux, couvert de frai de grenouille. Ma mère me dit que c'est là qu'une femme de sa connaissance vient chercher de l'eau pour la boire. Il paraît, qu'en fait, malgré l'aspect peu engageant de l'étang, l'eau y est pure, transparente. Elle a en plus des vertus curatives. Moi, je suis persuadée qu'il y a une source derrière l'étang mais je ne la vois pas.

Nous rejoignons ma tante Boucherot. Elle est assise sur une chaise de camping au bord d'une petite rivière. C'est un vrai marigot : l'eau est stagnante, boueuse. Morgane, ma fille de six ans, est déjà en maillot de bain avec son frère et patauge dans cette eau glauque. C'est l'hiver. J'ai peur qu'elle attrape la crève mais ma tante me dit que ça va l'endurcir au contraire. Morgane se met à nager, elle ne semble pas avoir froid et a l'air si heureuse que je la laisse faire...

Mardi 8 mai 2001

Nuit calme qui m'a parue très courte. Pourtant j'ai dormi plus de sept heures. Rêves toujours très forts émotionnellement, des bribes, des images dont je me souviens :

Des vacances à la montagne où il bruine, où le paysage est noyé dans la brume. Des vacances qui passent sans qu'on s'en rende compte et soudain on fait le compte à rebours : « Quel jour on est ? Déjà ! Je n'ai rien vu de ce que je voulais visiter. » Alors, la veille du départ, je décide d'aller tout en haut de la montagne. Déception, on ne voit rien de plus qu'en bas. Et puis j'ai perdu Patrick, je ne sais pas comment. En haut, c'est comme à Andorre : boutiques de souvenirs, bric-à-brac made in Taïwan. Je crois apercevoir Patrick de l'autre côté d'une grille. J'appuie mon visage contre les barreaux, je tends les mains pour l'agripper, pour qu'il se retourne et me voit. Il lui ressemble mais ce n'est pas lui !

Je décide de retourner en bas au chalet. C'est là que j'ai le plus de chance de le retrouver. Je commence à descendre. De gros nuages noirs arrivent et la lumière baisse de plus en plus. On est pourtant en plein après-midi. Je suis sur un replat, pas de danger à condition de marcher tout droit. Nuit noire. Le Bon Dieu me refait le coup de l'Apocalypse, c'est peut-être la fin du monde. Je m'en fous. Pas peur. Marcher droit, ne pas dévier sinon c'est la chute assurée. Je ne vois pas où je vais, je suis devenue aveugle. Je sais seulement que je suis sur le bon chemin et que je dois continuer.

Peu à peu, la lumière revient, le soleil même. Je continue ma descente. Je jette un coup d'oeil là-haut : toujours cette grosse nuée noire. A cet instant, des feuilles de papier tombent du ciel. Je me baisse pour en ramasser une. C'est une photocopie de prières pour un baptême, le nom de l'enfant figure en haut. Aucun exemplaire n'est identique car il s'agit à chaque fois d'un enfant différent. Sur une des feuilles, il y a même plusieurs photos d'une femme enceinte, puis celles de son bébé, l'enfant qu'on baptise.

D'un coup, j'ai envie de retourner à l'église. Quand j'arrive en bas dans le village, je m'y rends. Elle est moderne, immense, disproportionnée par rapport à la taille du village. C'est l'heure de la messe. Il y a même des étrangers. Je ne sais pas où me mettre car, comme dans beaucoup d'églises modernes, le chœur est au milieu et les chaises sont disposées tout autour comme une croix. Est-ce qu'il y a un code social à respecter ? Où est ma place ? Des gens me font signe qu'il y a une place auprès d'eux. On attend le prêtre, il ne vient pas. Les gens commencent à se dissiper et à discuter à voix haute.

Cela me donne l'occasion de sympathiser avec une jeune femme. On parle littérature, éducation des enfants... Elle me propose de me ramener en voiture. Je veux lui montrer les livres que j'ai dans mon sac mais je ne trouve que la Chronique de la Seconde Guerre Mondiale et des bouquins de cours de Patrick. Cette femme est médecin, comme son mari. Je trouve étrange qu'elle ne s'arrête pas pour secourir la cycliste qui est tombée au milieu de la route.

Elle m'emmène chez elle. Au premier abord, ça ressemble à un mas provençal tout simple. Nous discutons toutes les deux. Elle me dit que je suis courageuse et qu'elle aussi a repris ses études en étant mère de jeunes enfants. Les pompiers arrivent, elle me quitte à regret. C'est probablement la cycliste qu'elle doit soigner. Je sors dans le jardin et je m'aperçois que le mas tout simple communique avec un autre bâtiment. Il semble aussi ordinaire que le premier. Je le contourne et je reste stupéfaite : l'autre façade est somptueuse, on dirait un palais vénitien. Il y a aussi une grande piscine couverte avec plein d'enfants dans l'eau. Certains sont avec leurs

parents qui se baignent tout habillés. J'ai envie de les rejoindre, de nager moi aussi toute habillée. Je retrouve Patrick devant le bassin. Je lui dis : « Allez, viens te baigner ! » mais il me fait remarquer que l'eau a une teinte verdâtre qui ne lui plaît pas et que la piscine est mal entretenue.

Message très fort de mon inconscient : tu traverses un passage difficile, il pleut dans ta vie, tu es dans le noir, perdue, seule. Aie confiance en toi, suis ta route. Tu vas retrouver la lumière, l'innocence du baptême. La religion est peut-être quelque chose d'important mais ça ne suffit pas. Les relations avec les autres comptent aussi, même si tu ne trouves pas vraiment ta place. Tu es sur le chemin de la guérison et alors tu découvriras tes richesses intérieures, même si tu n'es pas parfaite. Tu peux encore être heureuse sur cette terre. La solution n'est pas là-haut !

Lundi 14 mai 2001

Le soleil est revenu enfin après sept mois de pluie, de froid et de grisaille. Lumière à l'unisson dans mon coeur, dans ma tête. Le calme après la tempête.

Mercredi dernier, j'ai vu le Docteur Klein. Je lui ai fait part de la décharge de violence que j'ai ressentie récemment, de mon règlement de comptes au cimetière, de ces rêves d'espoir. Enfin ! Peu à peu, je reprends ma vie en main. Besoin de me réconcilier avec moi-même et avec Dieu. Souvenir d'un poème brésilien affiché chez ma kiné il y a trois ans. Un

magnifique poème : un homme usé, lassé par les vicissitudes de la vie qui regarde les empreintes laissées sur le sable derrière lui et qui reproche à Dieu amèrement de ne pas l'avoir accompagné dans sa douloureuse traversée du désert. Pourquoi n'y a-t-il pas d'empreintes à côté des siennes ? Et Dieu lui répond : « Pendant tout ce temps, je t'ai porté dans mes bras ».

Moi aussi, j'ai envie que Dieu me porte et m'aide à avancer. Je suis allée dans la cathédrale, seule église du centre ville qui reste ouverte tous les jours. J'ai retrouvé la statue de Saint-Gilles pour qui j'ai une dévotion particulière : comme lui, j'ai résisté au désir de me pendre. Je me suis arrêtée devant une petite lumière rouge placée dans une niche creusée dans le mur, petite lumière vacillante, si fragile, symbole de l'Esprit-Saint. Spiritualité jamais reniée malgré les épreuves, foi absolue, indestructible qui me donne la force de puiser dans mes ressources pour continuer le chemin.

Dans ce lieu où il n'y a plus aucun prêtre en dehors des offices, je me suis sentie proche de Dieu, sans intermédiaire. Besoin de déposer mon fardeau et de repartir plus légère, apaisée. Je me suis agenouillée dans un confessionnal et j'ai refait le rituel de mon enfance. Dans cet espace réduit, inconfortable, à l'abri des regards, j'ai confié à Dieu mes doutes, mes regrets, mes espérances, mon amour. Non, je ne regrette pas ce que j'ai fait au cimetière, c'était nécessaire. Mais je voudrais enfin tourner la page, trouver la paix, la sérénité, pardonner peut-être. Ne plus rester figée dans l'horreur, le dégoût et la colère. Retrouver le goût de la vie, la croquer à pleines dents, en savourer chaque instant. J'ai allumé une petite bougie que j'ai déposée au milieu des autres. Une petite lumière pour dire à Dieu : « Ne m'oublie pas parmi cette multitude de gens qui t'implorent ».

Je retrouve peu à peu le sommeil et me réveille de moins en moins souvent. Ma séance d'hypnose à Rennes a été très positive. En arrivant, j'étais extrêmement tendue, sur la défensive et je n'imaginai pas un instant m'abandonner, lâcher prise. Nous avons d'abord fait le point depuis la dernière fois. J'ai évoqué le pas de géant que j'avais réussi à faire, mais aussi la souffrance, le désarroi, la colère, la violence.

Madame Giraud m'a demandé d'examiner la pièce où nous nous trouvions. Mon regard s'est d'abord porté sur le jardin ensoleillé, bucolique, où deux tourterelles picoraient sur la terrasse puis sur un tableau en face de moi : un dessin dérangent d'escaliers imbriqués qui ne mènent nulle part, de portes et de fenêtres à l'envers, une sorte de chaos comme dans ma tête, comme dans mes rêves, un dessin intitulé : « Paradoxe ». Sur une étagère, il y avait les *Trois Singes* : celui qui se tait, celui qui se bouche les yeux, celui qui ne veut pas entendre. Ils m'ont mise mal à l'aise et j'ai raconté à Madame Giraud que j'avais réduit les miens en miettes à coup de marteau.

Puis mes yeux se sont arrêtés sur un bébé en plastique avec un corps mou en tissu. J'ai parlé de ce cadeau de la vie : de mes deux enfants, de cette joie d'être mère. Du bébé aussi, de cette innocence perdue et de mes rêves de bébé affamé, oublié, sali, souillé, abandonné.

Nous avons alors commencé la séance d'hypnose. A ma grande surprise, j'ai senti mon corps se détendre, mes muscles se dénouer. J'ai perçu un bien-être total, une sensation d'abandon, de calme, comme si la peur était enfin partie. Je n'avais plus envie de sortir de cette torpeur. J'ai eu un instant l'impression d'être redevenue ce tout petit bébé, centré uniquement sur les sensations de son corps, conscient d'une seule chose : Exister !

L'évidence s'est imposée à moi : le but de l'hypnose était de me permettre de retrouver le meilleur de moi-même et non pas, comme je le pensais au début, de me replonger dans l'horreur. Pour revoir les images, je devais retrouver avant tout la joie de vivre afin que ces souvenirs perdent de leur puissance destructrice, mortifère.

La nuit qui a suivi a été comme la suite logique de cette prise de conscience. J'ai rêvé. Un rêve fort, extrêmement dérangeant dont le récit me coûte énormément tant il m'oblige à combattre ma pudeur habituelle.

J'aperçois mon père tel que je m'en souviens quand j'étais enfant. Il est encore brun et il me semble qu'il porte la moustache. Il n'a pas encore cet embonpoint de la maturité. Il conduit une petite fille vers son atelier. Elle a les cheveux longs, légèrement bouclés. Elle est fraîche et jolie. Elle lui donne sa petite main et le regarde en souriant. Elle lui arrive à peine à la taille. Je lui donne cinq ou six ans, pas davantage.

Moi, je suis adulte, j'ai mon âge actuel. Je sais que l'occasion qui m'est donnée ne se représentera peut-être pas. Je vais enfin savoir ce que mon père a fait. Je cours me cacher dans la cave. Je grimpe sur des casiers de bouteilles vides afin d'atteindre un soupirail qui communique avec l'atelier de mon père. J'attends, le coeur battant. La fenêtre du soupirail est couverte de poussière et de toiles d'araignée. Je dois coller mon visage contre les barreaux pour distinguer quelque chose. Ça me fait mal, je suis en équilibre instable, j'ai le souffle coupé. Mon regard arrive au niveau du plancher de l'atelier.

Mon père est là, couché sur un tas de vêtements à même le sol. Sa tête est calée contre un meuble ou un coffre, de sorte qu'il est à demi-assis. Il porte une chemise à rayures, à moins qu'il ne s'agisse d'une veste de pyjama. Le bas de son corps est dénudé. Il porte encore ses chaussettes. La petite fille est couchée en travers de lui à plat ventre. Elle rit car il la chatouille. Il caresse son dos, son ventre et fait glisser son pantalon sur ses mollets. Elle est maintenant en petite culotte blanche. Pourtant ce n'est pas une petite culotte « Petit Bateau », elle est bordée de dentelle ; c'est ma culotte, un slip de femme. Mon père s'amuse à la baisser et à la remonter. On dirait qu'il joue au docteur. Il dénude les petites fesses rebondies.

Je regarde, interdite, stupéfiée. Mon coeur cogne douloureusement dans ma poitrine. Je ne dois pas faire de bruit. Je suis là pour voir, comme un journaliste. Ne pas laisser prise aux émotions, résister au désir de fuir le spectacle. De toute façon, je ne peux rien faire pour cette petite fille sinon témoigner ensuite de ce que j'ai vu.

Mon père caresse les petites fesses, les écarte doucement et introduit son majeur. Il fouille l'intimité de la petite fille et j'entends un gémissement. Je ne sais si c'est de plaisir ou de douleur. Je suffoque devant ces images. Un rat près de moi fait tomber des bouteilles mais mon père est tellement absorbé par ce qu'il fait qu'il n'entend rien. Maintenant, il est accoudé de profil et je vois ses fesses dénudées et son scrotum. Il continue de pénétrer la petite fille avec son doigt et de l'autre main lui appuie sur la tête vers son sexe. La petite fille lèche cette chose d'un air dégoûté. Lui s'est couché sur le dos, les yeux fermés, tout à son plaisir. La petite fille lèche ses doigts et caresse son père avec ses doigts humides. Il veut que ce soit mouillé.

Moi je voudrais regarder la suite mais il faut que je parte. Je sais que quand je reviendrai ce ne sera pas fini, je verrai la suite. Je sais ce qui va se passer. Je ressens la violence d'un sexe qui cogne à l'intérieur du mien, des coups de boutoir sans fin... Je sais tout ça parce que la petite fille, c'est MOI !

Mercredi 16 mai 2001

La petite fille se souvient. Cette nuit encore, elle était avec mon père dans son atelier.

Il faisait jour. J'étais cachée entre les étagères de fils électriques, là où Papa entreposait les rouleaux de câbles multicolores. De là, je pouvais les observer tranquillement. Elle était assise sur une caisse à outils. Lui était debout devant son établi. Il me tournait le dos. J'ai l'impression qu'il lui parlait mais je n'entendais aucun son.

Il a ouvert le tiroir et a brandi un rouleau de chatterton, une espèce de scotch noir qu'il utilisait pour isoler les fils électriques. La petite fille a levé les yeux, terrorisée. Je ne comprenais pas pourquoi elle avait si peur. Tout à coup, sans que rien ne soit dit, j'ai su : elle croyait qu'il allait la bâillonner avec ça, l'étouffer en scotchant sa bouche avec le chatterton

Je me suis réveillée avec la certitude que ce que je venais de voir s'était passé comme ça. J'ai compris avec stupeur et soulagement pourquoi hier je me suis sentie si mal à l'aise en découvrant un rouleau de chatterton dans le

vide-poches de la portière, un rouleau de scotch noir à l'origine d'un bruit parasite dans ma voiture.

Je ne sais pas si Madame Giraud m'a fait une suggestion post-hypnotique mais force est de constater que depuis que je suis allée la voir samedi, des pans entiers de ma mémoire me reviennent intacts.

C'est étrange ! Avant j'éprouvais des émotions violentes sans voir les images, tout était masqué sous forme de symboles : bébé abandonné, petite souillon, serpents, égouts, cave, tombes... A présent je vois les images comme un film dont je suis le témoin impuissant. Devant l'horreur que je découvre, je ne ressens aucune émotion sinon celle de savoir enfin la vérité.

Je me sens forte de pouvoir regarder cette vérité en face. La petite fille me livre tous ses secrets et se libère enfin de la chape de plomb du silence imposé. Je peux lui pardonner, l'aimer car maintenant je sais à quel point son père l'a manipulée, fascinée, hypnotisée.

Jeudi 24 mai 2001 (Jeudi de l'Ascension)

Hier, nous avons enterré mon oncle maternel par alliance. Lundi matin, Maman m'a téléphoné pour m'annoncer que sa soeur l'avait appelée dans la nuit : son mari, couché à ses côtés, ne respirait plus. Le vrombissement habituel s'était arrêté, laissant place à un silence de mort. Le SAMU et les pompiers n'ont rien pu faire pour relancer ce coeur fatigué. Nous venions de fêter ses quatre-vingts ans quelques semaines plus tôt.

J'ai pensé à Jeannie, la soeur de Maman, avec qui il formait un couple uni, cela m'a fait de la peine. Heureusement ses trois enfants sont très proches d'elle ainsi que Maman et nous ne la laisserons pas seule.

Cette journée de deuil m'a rapprochée un peu plus de ma tante, de mes cousins, de ma mère, de ma soeur, ce qui me reste de famille où les liens du coeur rejoignent ceux du sang.

Mon oncle, sous son côté bourru, cachait mal la grande tendresse qu'il portait à ses enfants. Je ne crois pas me tromper en disant que c'était un bon père. Ils formaient une famille unie que j'ai souvent enviée. J'ai toujours été très proche de mes deux cousins et de ma cousine. Etant enfants, nous n'habitions pas la même ville. Mon oncle, boulanger, était rarement disponible le dimanche. Je voyais mes cousins épisodiquement lorsqu'ils se rendaient à Rennes pour prendre des nouvelles de notre grand-mère. Ils venaient à l'improviste et leur visite me faisait sauter de joie. Nous passions des après-midi inoubliables, Jean-Luc, Nadine, Christine et moi, délaissant Thierry beaucoup plus jeune que nous. Nos parties de cache-cache, nos jeux comme *1, 2, 3, Soleil !*, *Loup y es-tu ?*, *Jacques a dit !*, nos courses en patins à roulettes nous laissaient fourbus, sales et heureux. Quand il pleuvait, nous restions enfermés : on jouait à la maîtresse d'école - c'était souvent moi l'institutrice car j'étais la plus âgée - ou à des jeux de société.

Parfois, mon père avait décidé de passer le week-end tranquille. Lorsqu'il entendait la sonnette, il jetait un coup d'oeil par la fenêtre de la chambre pour voir s'il apercevait leur voiture dans la rue. D'un geste, il nous intimait l'ordre de ne pas faire de bruit. Nous obéissions, ma mère, ma soeur et moi, la mort dans l'âme. Derrière les rideaux, la rage au coeur, nous

apercevions nos cousins qui regagnaient leur voiture, déçus eux aussi. Je crois que Maman souffrait énormément de voir partir sa soeur, sans rien dire, sans oser s'opposer aux volontés de son tyran de mari. Ces jours-là nous détestions mon père à l'unanimité !

Peu après le divorce de mes parents en 1977, mon oncle et ma tante sont venus s'installer à Rennes. Fini la boulangerie et les contraintes dominicales. Mon oncle s'est reconverti comme agent de surveillance dans un hypermarché et ma tante a trouvé un emploi dans une maison de la presse.

A l'époque, Patrick et moi venions de nous installer ensemble dans la Zup-Sud, un quartier chaud de la périphérie rennaise. La moitié de la semaine j'étais seule car Patrick travaillait comme surveillant d'internat en Centre Bretagne. Nous habitions un F2 confortable dans une tour HLM de quatorze étages. A l'intérieur, c'était le luxe après la petite chambre d'étudiant et son lit de quatre-vingts centimètres. Dehors l'environnement était des plus sinistres. On avait envie de fuir dès l'entrée de l'immeuble : sol jonché de papiers de bonbons, de chewing-gums collants. Les couloirs crasseux et sombres sentaient la pisser de chien, l'ascenseur était toujours bondé d'enfants turbulents et d'adultes qui n'échangeaient pas un regard, pas un bonjour. Nous n'étions pas encore mariés et cela ne facilitait pas notre intégration. Les seuls voisins de palier qui nous disaient quelques mots gentils étaient marocains et portugais. Les autres nous ignoraient avec le mépris dû aux couples illégitimes.

Dans cet univers hostile et froid, c'était chacun pour soi. Les flics venaient deux fois par semaine pour tapage nocturne, actes de vandalisme, incivilité. Heureusement j'avais ma chienne, un dalmatien que je sortais avec

une muselière et dont la simple vue faisait fuir les importuns. A juste titre car Jimie avait la dent facile et la rapidité de l'éclair. Sans elle, je ne serais jamais restée dans ce quartier pourri où je ne pouvais compter sur personne.

Pour combler ma solitude et la peur de me faire agresser, j'avais donc mon chien et... Jean-Luc. Mon cousin, âgé d'un an de moins que moi, effectuait son service militaire à Rennes. Comme il n'avait pas envie d'aller chez ses parents où il s'ennuyait, il venait manger avec moi le soir à chaque permission. Nous étions comme deux frère et soeur, il s'entendait bien avec Patrick et nous avons même passé ensemble des vacances d'été à l'Ile d'Oléron.

Ma cousine Nadine a pris, à son tour, une place importante dans ma vie lorsque Morgane est née. J'avais vingt-six ans et ma cousine vingt ans. Elle adorait les enfants et m'a semblé la marraine idéale. Elle a pris son rôle très à coeur et nous nous sommes vues de plus en plus souvent. Elle aussi a passé des vacances avec nous et les enfants, juste avant de rencontrer Pascal, son mari.

Thierry, le plus jeune, qui a presque dix ans d'écart avec moi, est tout aussi proche. Bien qu'il parle peu, j'ai découvert derrière son silence, une grande gentillesse, beaucoup de générosité et de dévouement. Récemment, il a contacté des responsables de concession automobile pour aider Gaël, mon fils, à trouver un maître de stage sur Rennes.

Au fil du temps, l'affection de mes cousins envers ma soeur et moi ne s'est pas démentie. Jamais, je n'ai entendu l'un d'entre eux dénigrer qui que ce soit. Ma tante, leur mère, partage ce même idéal d'harmonie, d'entente et de solidarité. Comme ce serait simple si tout le monde était comme ça...

Vendredi 9 juin 2001

J'écris à l'encre violette. C'est le seul stylo que j'ai trouvé en pleine nuit. C'est marrant, ça me rappelle mon enfance. Pour ma génération et celles qui l'ont précédée, l'encre violette reste une couleur indélébile, indissociable des souvenirs d'école. On se revoit assis à l'étroit devant un pupitre en bois, devant un cahier dont les lignes font vaguement penser à une partition musicale. La langue tirée, la main crispée, on s'échine à reproduire cent fois le même geste sans faire de pâtés, ces grosses gouttes sales à la fin des lettres. La plume accroche parfois le papier et on a l'impression qu'on va trouer la feuille. En plus, il faut respecter les pleins et les déliés en appuyant plus ou moins fort sur le porte-plume. De temps en temps, la maîtresse passe remplir les encriers de porcelaine blanche avec sa bouteille en verre munie d'un bec verseur en métal. Elle nous fait écrire des trucs débiles :

- *tutu toto tata titi la lune lire line a lu rené lira*
- *le renard a deux pattes (ah bon !)*
- *les petits garçons qui ne mangent pas de soupe n'auront jamais de moustache*

Et puis chaque matin, la petite leçon de morale. En relisant mes cahiers, je comprends à quel point on nous inculquait l'obéissance, la soumission, avec parfois des consignes contradictoires. Par exemple :

- *Je ne viens pas écouter ce que disent les grandes personnes*
- *Il faut être franc : on dit la vérité même quand on a fait une bêtise*
- *Il faut savoir tenir sa langue*

- *Le collier de vérité a aidé la petite menteuse à se corriger (c'est quoi ce collier de vérité ?)*
- *Je me fais remarquer dans la rue par ma bonne tenue*
- *Je serai très sage demain pour montrer à Maman que je l'aime*
- *J'évite de crier dans la cour aujourd'hui (la maîtresse devait avoir la migraine ce jour-là)*
- *Évitons de boire trop de jus de pomme à la cantine (Il y en a qui ont dû avoir la colique en classe)*

Nous appliquions ces principes sans les contester. A l'époque, non seulement on respectait les instituteurs mais on en avait la trouille. Système de la carotte et du bâton. Tu as de bons résultats : *un bon point* en carton. Quand tu en as un certain nombre, la maîtresse te donne une image. Moi je choisis toujours les chiens ou les fleurs. Tu es prise en flagrant délit de rêvasser, alors là pas de cadeau ! Tu as droit aux remarques acerbes devant toute la classe : « *Sylvie, répète ce que je viens de dire... Evidemment, Mademoiselle Gaudin n'écoutait pas, elle était dans la lune comme d'habitude. Bon, tu me copieras vingt fois : je dois écouter ce que dit la maîtresse* ».

Comme tu es fâchée avec le porte-plume (qui restera un instrument de torture pendant de nombreuses années), tu te mets de l'encre plein les doigts, tu passes toute ta soirée à gratter le papier. C'est ennuyeux au possible ! Alors tu te mets à rêver. C'est justement pour ça qu'on t'a donné la punition. Paradoxal !

Le seul intérêt de la punition réside dans l'acquisition d'un automatisme. Si tu écris correctement la première ligne, tu sauras écrire convenablement : *Je dois écouter ce que dit la maîtresse*, mais si tu prends pour modèle : *Je doit écouté se que dis la métresse* et que tu recopies ça vingt fois, tu auras du mal à l'écrire autrement pour le restant de tes jours. Le problème, c'est que la maîtresse ne te fait pas de modèle et que Papa et Maman ne sont pas là quand tu rentres de l'école pour te dire comment ça s'écrit (à supposer qu'ils maîtrisent eux-mêmes l'orthographe).

Dans les petites classes, on nous distribue les porte-plumes, tous identiques, en bois verni. Dès le CM1 on a le droit d'apporter le sien. Certains ont un oeilleton dans lequel on voit la Sainte-Vierge, souvenir de Lourdes probablement. D'autres sont en plastique de couleur vive et ont une forme plus ergonomique pour caler le bout de l'index.

Avec l'âge, on a moins peur des punitions. Comme le sol est en plancher, l'un de nos jeux favoris, quand la maîtresse a le dos tourné, consiste à jouer aux fléchettes. Nous faisons une compétition avec la table d'à côté : qui lancera son porte-plume le plus loin. Le problème, c'est que quand on l'extrait du plancher, la plume est souvent complètement tordue en forme de X. Il faut en demander une autre à la maîtresse. Quand elle voit l'état dans lequel on a mis la précédente, elle n'est pas dupe et on se prend un sacré savon, plus la punition habituelle : vingt lignes à copier ou une poésie à apprendre par coeur.

Voilà, j'avais ouvert ce cahier pour livrer mes émotions de la journée et cette encre violette m'a rappelé le passé. Quantité d'images me reviennent : les affreux WC à la turque avec déclenchement automatique de la chasse d'eau qui, dans un bruit assourdissant, vous arrosait copieusement les chaussures ; l'odeur piquante du Crésyl utilisé pour désinfecter les lieux.

Je revois la cour avec le vieux tilleul sous lequel se trouvait une bouche d'évacuation d'eau qui n'évacuait rien et transformait une partie de la cour en piscine à chaque orage, faisant notre plus grand bonheur à la récréation. Malgré les coups de sifflet réprobateurs de la maîtresse, c'était trop tentant d'y patauger avec nos bottes en caoutchouc.

Autre image très nette : la Fête de la Jeunesse, ce rassemblement de toutes les écoles publiques au mois de mai. Tous ces écoliers réunis sur le même stade, garçons en short et polo blancs d'un côté, filles en petite jupe plissée et corsage blancs de l'autre. Des centaines d'enfants réunis par niveau et exécutant au son de la musique militaire des mouvements de gymnastique suédoise. Les écussons cousus sur les chemisiers et les polos représentaient l'emblème de chaque école et nous nous faisons un point d'honneur pour défendre notre école, nous montrer les meilleures, les plus gracieuses, les plus synchronisées. Lorsque je vois des images des Hitlerjungend, j'y trouve malheureusement d'étranges similitudes qui me mettent mal à l'aise.

Autre souvenir, pas très agréable celui-là : la cantine. Comme notre école de filles n'en disposait pas, nous allions déjeuner tous les jours dans l'école de garçons la plus proche. Là-bas, pas question de nous mêler à ces sales brutes : d'un côté les garçons, de l'autre les filles. La cantine, un lieu

repoussant : un bâtiment triste, tout en longueur, avec un plafond bas et peu de lumière ; de grandes tables en bois brut qu'on lavait à la serpillière et des bancs ; un bruit assourdissant, des boulettes de mie de pain lancées par les garçons ; un vieux poêle en fonte au milieu de la salle. Je me souviens du jus de pomme qu'on servait à la louche, de la roussette nageant dans une sauce rose et des lentilles pleines de petits graviers. Avec moi, le repas devait être vite expédié... sous la table !

Avant de retourner à l'école de filles, nous restions parquées dans un coin de la cour. Une ligne blanche peinte au sol délimitait notre territoire. Pas question d'empiéter sur celui des garçons, ni pour eux de venir nous parler ou nous taquiner, le maître chargé de la surveillance intervenait aussitôt pour nous remettre à notre place. Quand il pleuvait nous n'avions pas de préau pour nous abriter du crachin. Il fallait vraiment une grosse averse pour qu'on nous laisse aller nous réfugier sous le porche d'entrée, en plein courant d'air.

Le seul moment où nous côtoyions les garçons c'était au catéchisme. C'est là que j'ai connu mes premiers émois amoureux, un garçon qui préparait comme moi sa confirmation. Nous habitions le même quartier et nous rentrions ensemble du presbytère. En passant devant le commissariat, nous aimions regarder les combats d'escrime dans la salle d'armes. Comme j'étais trop petite pour atteindre la fenêtre, il me soulevait dans ses bras. Intimité osée pour l'époque ! Dès l'école primaire, tout était cloisonné, deux mondes parallèles qui s'évitaient et se cherchaient à la fois. Je n'ai connu la mixité qu'en classe de sixième.

Lundi 11 juin 2001

Je viens d'écrire 11 juin 1984. Normal, le 11 juin pour moi c'est avant tout le 11 juin 1984. A cette heure-ci, j'étais sur le point de donner naissance à Morgane, dans la souffrance et la joie. A six heures cinq, je la tenais enfin dans mes bras : un immense bonheur après une grossesse difficile...

Hier, en me couchant, je savais que cette nuit ou la suivante j'éprouverais le besoin d'écrire. La séance chez Madame Giraud a été surprenante. Nous avons d'abord fait le point sur tout ce qui avait changé depuis ma dernière séance d'hypnose. J'ai parlé du sommeil retrouvé, du plaisir de dormir, des rêves-souvenirs dont je suis la simple spectatrice, de la vie qui peu à peu reprend ses droits. Elle m'a demandé ce que je souhaitais encore modifier. Je lui ai répondu que j'aimerais cesser de somatiser, que je voulais faire la paix avec mon corps : ne plus éprouver ces spasmes, ces coliques, ces douleurs musculaires qui me donnent l'impression d'être passée à tabac.

Je n'ai eu aucun mal à me laisser aller, à lâcher prise. Je sentais mon corps détendu, à la fois lourd et léger, sa chaleur et l'air qui m'enveloppait, un peu plus frais. J'ai commencé à ressentir une gêne dans le bras droit puis une douleur de plus en plus vive. Impression étrange d'être coupée en deux : à gauche, mon corps calme, apaisé et à droite une espèce de crampe insupportable. J'ai bougé mon bras, mon épaule, j'ai laissé ma main pendre mais la douleur était toujours là, de plus en plus présente.

Madame Giraud m'a pris la main et l'a reposée sur mes genoux. J'ai entrouvert les yeux, je me sentais consciente mais dans un état second. Je lui ai dit la douleur. Elle m'a demandé de la décrire : que ressentait ce bras ? « *Je me sens coupée en deux, comme ça* ». J'esquisse un geste vertical au niveau de l'épaule droite. « *J'ai mal au bras. Là !* ». Je lui montre l'endroit où on prend la tension. « *J'ai l'impression qu'on l'arrache* ». D'une voix calme, elle me demande pourquoi on arrache ce bras. « *Quelqu'un m'attrape par le bras. Il tire dessus pour m'obliger à venir. J'ai l'impression qu'on me dispute, qu'on me secoue par le bras* ».

Sa voix douce et monotone m'incite à continuer : Pourquoi on me tire par le bras ? « *Je ne veux pas venir. Quelqu'un me serre, là !* ». Je montre de nouveau l'endroit au-dessus du coude. « *Il me fait mal. Je voudrais que mon bras se détache et lui reste dans la main comme une queue de lézard, vous savez, les lézards quand on essaie de les attraper ils font ça pour partir* ». Madame Giraud me demande si je préférerais me séparer de mon bras pour partir (elle dit cela autrement, elle ne parle pas de moi comme d'une personne en me disant vous, elle parle du corps comme d'un objet). Je fais oui de la tête. J'ai mal, mal. Elle le voit. Elle me demande comment est l'autre côté. Le reste du corps est bien, parfaitement détendu. Elle me prend alors la main gauche et la pose sur la main droite en me demandant si je veux bien que la main gauche soulage la droite en lui transmettant ce bien-être. Je reste comme ça, un peu hébétée.

Je sors peu à peu de ma torpeur. Madame Giraud me tend un mouchoir pour essuyer le mascara qui a coulé. Je suis à présent complètement

réveillée. Je viens d'apprendre que mon père a aussi utilisé la violence pour m'obliger à le suivre. Jusqu'à présent, j'avais cru être sous son emprise, hypnotisée et soumise. Je sais qu'il n'en a pas toujours été ainsi et que j'ai essayé de fuir, de me défendre comme je pouvais. Ça je l'avais aussi oublié.

Mercredi 26 juin 2001

Aujourd'hui Fanfan se refait opérer du dos : le grand jeu, six étages bloqués, de la dernière dorsale à la première sacrée. Je suis allée la voir hier soir après mon travail. C'est bien la moindre des choses que je puisse faire. Je ne voudrais pour rien au monde être à sa place. Je sais qu'elle ne dort pas cette nuit, elle me le confirmera certainement dans quelques jours. Moi non plus, je n'arrive pas à fermer l'oeil. C'est stupide mais j'ai l'impression que c'est moi qui vais revivre ce cauchemar.

Les images de mes deux dernières interventions sont présentes avec une netteté saisissante. Je n'ai rien oublié, aucun détail : la peur, la souffrance avant la première opération, le réveil calme mais cette sensation d'agonie en réanimation, perte de toute énergie, de tout instinct de survie, plus de notion du temps. Je me laisse couler et ça n'a pas d'importance. Puis le branle-bas de combat autour de moi : mise sous oxygène, pose d'un cathéter sur le côté du poignet pour la transfusion, monitoring qui sonne sans arrêt. Une ombre me prend ma tension, installe une couverture à air chaud pour me réchauffer.

Je ne sais plus : on est la nuit ou le jour ? Maman, à côté de moi me répond qu'il est neuf heures. C'est vrai, le jour est déjà levé ! Mais non, c'est le contraire, c'est le jour qui tombe, neuf heures du soir. Il va falloir que je passe la nuit. J'ai peur la nuit ! Va-et-vient régulier des infirmières dont l'office jouxte ma chambre, changement des poches de sérum glucosé, d'antibiotique, injection de morphine quand la douleur refait surface et me paralyse. Sommeil morcelé. J'ai à la fois peur et envie de ne plus me réveiller.

Enfin le jour pâle et gris. Relais de l'équipe de jour, nouvelles têtes, sourires : « Ça va ? ». Ça pourrait aller mieux ! Prise de sang, contrôle du monitoring : finalement, ça ne va pas trop mal ! Transfert dans ma chambre. On emporte mon lit, je retrouve un univers un peu plus humanisé, il n'y a plus de machines autour de moi. Par la fenêtre, j'aperçois les goélands qui nichent sur le toit d'en face. Spectacle amusant et cruel de règlement de comptes : ils sont deux à en écarteler un autre en lui tirant les ailes, chacun de son côté. Va-et-vient des parents pour nourrir les jeunes, moches, gris, jamais rassasiés. Il y a aussi la télé allumée que je regarde d'un oeil distrait en somnolant.

Vers midi, on m'apporte un café léger et deux biscottes. Ça a du mal à passer mais j'ai faim et soif. J'ai réussi à faire une partie de ma toilette toute seule. L'odeur écoeurante de la Bétadine résiste malgré le savonnage méticuleux et l'eau de lavande. Bizarre, je n'ai pas eu envie d'uriner. J'appréhende le moment où les aide-soignantes vont venir à deux me tourner sur le côté pour me glisser le bassin sous les fesses, me remettre sur le dos

puis recommencer la même chose cinq minutes plus tard en sens inverse. Souvenir de mon opération précédente à Rennes : j'attends l'extrême limite, ma vessie est sur le point d'éclater mais elles vont encore me faire si mal en me bougeant. Elles ont beau compter 1, 2, 3, ce n'est jamais parfaitement synchronisé et ça me vrille la colonne. Avec les perfusions, j'ai sans cesse envie de faire pipi et on me retourne une dizaine de fois par jour. L'horreur ! Là, c'est bizarre, aucun besoin pressant. Ah oui, c'est ça, j'ai une sonde.

Je m'aperçois alors que d'autres tuyaux sortent de mon dos, remplis de sang qui coule dans des bouches sous mon lit : les fameux redons. Avant, Redon évoquait pour moi une jolie petite ville où j'avais fait un remplacement comme institutrice en maternelle. Après, ce mot n'a plus représenté que des tuyaux transparents, plantés dans le dos, qui font mal car on est couché dessus et avec lesquels on s'emmêle quand on commence à se lever le deuxième jour. Je te jure, c'est pratique : quand tu te lèves, juste le temps de changer les draps de lit ou de faire quelques pas avec la kiné, tu as tous ces tuyaux qui t'entravent : trois redons, la sonde urinaire, la perfusion. Comme tu es reliée aux bouches posés par terre, pas de risque de prendre la poudre d'escampette ! Avant de te lever, il a fallu mettre un corset en couil baleiné. Douleur du retournement sur le côté pour poser ça sous ton dos, ensuite on serre ça à mort, tu ne peux plus respirer. Mais sans ça, tu ne tiendrais pas debout...

Les jours passent. On t'a enlevé tout cet attirail qui t'enchaînait au lit. Tu as commencé à marcher dehors et même descendu les escaliers avec la kiné. Sentiment de revivre, enfin autonome. Le plus dur c'est toujours

d'enfiler le corset, après ça va ! Comme pour fêter ce retour à la vie, le soleil s'est mis de la partie. Il fait enfin beau et chaud. Plaisir inouï de pouvoir marcher un peu dans la cour, de rester fumer une cigarette au soleil, en appui sur le dossier d'un banc, d'échanger quelques mots avec d'autres malades. Et puis, ce vrai bonheur : plus de sciatique ! Dos douloureux mais sensation de répit malgré tout...

J'ai été opérée le lundi matin, un 30 juin. Le jeudi, alors que je reprends goût à la vie, tout bascule. Visite du chirurgien : il faut remettre le couvert, deuxième intervention prévue le mardi 8 juillet. Cette fois, il faut ouvrir le ventre pour poser une cage en titane entre les vertèbres déjà soudées à l'arrière par des tiges et des vis. Refaire une greffe d'os pour remplir la cage en prélevant cette fois sur la hanche droite. « *Ça va être douloureux deux ou trois jours* » m'a prévenu le médecin. Il n'a pas osé me dire la suite : les jours à venir ne vont pas être faciles non plus. On m'envoie passer une radio pour vérifier le premier montage. La manipulatrice me demande d'ôter mon corset. D'un coup je me sens mal, mon dos ne tient plus rien comme le mât d'un bateau brisé par la tempête, je vais m'écrouler. Heureusement, c'est rapide. J'ai quand même le temps d'apercevoir sur l'écran les vis et les boulons. Dire que j'ai ça dans le dos pour le restant de mes jours !

En rentrant dans ma chambre, j'y trouve la diététicienne qui vient établir mes menus pour les jours suivants : régime sans résidus, à base de poisson bouilli, de pommes de terre, de pâtes et de compotes. Ni pain, ni beurre. Le matin, juste une biscotte sèche avec le café. Ensuite visite de l'anesthésiste car demain je passe une artériographie. Pas question d'opérer à

l'aveuglette. Problème de taille : j'ai failli laisser ma peau lors d'un examen de ce genre il y a vingt ans. J'ai peur, je ne veux pas, je vais crever ! D'un coup le blues, je n'arrête pas de pleurer. Mais qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu pour mériter ça ?

Dans l'après-midi, un visiteur de malades vient me voir. C'est un ancien médecin, catholique pratiquant, qui occupe ainsi sa retraite. C'est sûrement un brave homme mais la souffrance il ne la connaît visiblement que de l'extérieur. En me parlant, il prend appui sur le montant de mon lit et ponctue ses propos d'un balancement d'avant en arrière. A chaque oscillation, je ressens une déchirure dans le dos. Je n'ose rien lui dire. Il me fait mal ce con. Mais qu'il se barre ! D'ailleurs je ne veux voir personne sauf Patrick qui se tape cent-vingt kilomètres tous les jours pour mes beaux yeux.

Vendredi, jour tant redouté. Ça commence bien, un type vient me faire les empreintes pour mon corset en plastique. Il couvre le sol de la salle de bains de papier kraft. Je suis là debout devant lui, avec juste une petite culotte. Il prend mes mesures puis m'enveloppe de bandes plâtrées qu'il a mis auparavant à tremper dans l'eau chaude. Ensuite, il me masse, me modèle, me moule comme une statue. C'est un homme simple, gentil, un artisan qui dénote avec le milieu médical. Il arrive même à me faire rire. Il faut attendre que ça sèche pour découper le côté et me libérer de ce carcan. Pendant ce temps, il me demande de quelle couleur je veux mon corset et me montre un catalogue : imprimé léopard, petits nounours, couleur fluo... J'opte pour la sobriété : tout blanc.

J'ai encore des traces de plâtre sur la peau lorsque les brancardiers viennent me chercher : l'artériographie a lieu à Saint-Malo, à une dizaine de kilomètres. Trajet pénible, même en position allongée je ressens douloureusement les cahots de la route. Je plaisante avec les ambulanciers : dès que j'irai mieux, je me paierai un voyage aux Seychelles. Une heure et demie plus tard, je leur avoue avec une pointe d'humour que j'ai eu un aperçu des Seychelles : la chaleur ! Finalement, l'artério s'est bien passée. Le médecin a réussi à avoir une image correcte en piquant une veine dans le pli de l'aîne, beaucoup moins douloureux qu'un abord artériel. Ensuite passage d'un câble très fin et très long dans la veine. Impressionnant ! Tout va bien. Injection d'iode pour le cliché et là, l'horreur ! Chaleur diffuse puis brûlure dans tout le corps : la tête, la poitrine, le sexe. Un feu intérieur bref et intense qui me fait tourner de l'oeil. Le médecin s'inquiète, je l'entends qui me dit : « *Ouvrez les yeux* ». Je ne veux pas bouger, trop mal ! « *C'est fini cette comédie ?* » (- *Connard, prend ma place si tu veux !*) Je ne réponds rien, je ne bouge pas, il me secoue. J'ouvre les yeux. Le voilà rassuré. Il se radoucit : « *C'est bien, on a un bon cliché. Bon courage pour la suite* ».

Je profite du beau temps et des trois jours qui me restent pour me promener dans le jardin avec Patrick. Il m'amène le chien, c'est encore un bébé, il ne faut pas qu'il m'oublie. Christine et Maman viennent elles aussi. Maman m'aide à faire mon shampoing. Je suis à genoux devant la baignoire de la salle de bains et elle doit me laver les cheveux car j'ai du mal à garder mon équilibre malgré le déambulateur sur lequel je m'appuie. J'avais oublié ça aussi : le plaisir de l'eau, les cheveux mouillés qu'on sèche au soleil.

Lundi, veille de la deuxième opération, jour d'humiliation suprême. On m'avait caché ça : vidange des boyaux obligatoire. A midi, lavement à l'eau tiède avec un produit (quoi ?). Plus d'un litre passé à l'aide d'une canule d'environ quinze centimètres. Mal au ventre et allées et venues incessantes aux toilettes. Impossible d'aller dehors. Même chose le soir plus une prise de sang de dernière minute. Repas réduit à un potage et une compote, dernière cigarette. En prévision de demain, j'ai tout préparé sur ma table de nuit : brumisateur pour rafraîchir la bouche puisqu'on n'a pas le droit de boire, mouchoirs en papier, sac plastique accroché au tiroir en guise de poubelle, trousse de toilette, miroir, walkman et cassettes.

Nuit courte, agitée, angoissée. Attente jusqu'à onze heures sans boire, ni manger. Déjà une chaleur étouffante dans la chambre. Une petite élève infirmière m'a aidé à prendre une douche, un vrai bonheur ! J'ai enfilé ma camisole, les petits chaussons en intissé. Enfin ils viennent me chercher. Mon lit reste là, je dois grimper sur un brancard. Beaucoup moins accessible que la première fois, je n'y arrive pas et je me laisse porter par un beau jeune homme qui essaie de me déridier en plaisantant. J'arrive au bloc, l'infirmière m'accueille chaleureusement : « *Voici revenue notre petite indienne !* ». Comme la semaine dernière, j'ai natté mes cheveux de chaque côté pour être plus à l'aise et éviter de les souiller en cas de vomissements. Je tremble de la tête aux pieds, cette fois j'ai peur ! Ma douleur est encore très présente et je sais que ça va aller crescendo. Le chirurgien passe me parler cinq minutes et tente de me rassurer pendant qu'on nettoie la salle d'opération. Dans la salle d'à côté, j'aperçois lespanseuses qui recousent la peau et appliquent des

sparadraps, des bandages. Une grand-mère passe devant moi sur un brancard, nue, recouverte d'un drap, avec un tuyau dans la bouche relié à une espèce de bombonne de gaz. J'ignore que ce sera ma compagne de chambre quelques heures plus tard.

C'est mon tour ! Je suis saisie par le froid qui règne dans la salle. Je me demande comment ils peuvent travailler là-dedans, à moitié à poil sous leur combinaison verte ou bleu ciel. Univers masqué : cheveux sous des charlottes dont on m'a aussi affublée, masque sur la bouche, gants. Importance du regard, celui des femmes me fait penser à l'Iran, aux tchadors. J'ai horriblement froid, nue sous mon drap. On installe une séparation entre ma tête et le reste, une sorte de tenture improvisée en tissu bleu ciel ou vert, j'ai oublié. L'anesthésiste n'est pas le même que la dernière fois, son humour est aussi réfrigérant que la pièce où nous sommes :

- Vous savez pourquoi on met ça ?

- Non

- Moi je ne veux pas voir ce qui se passe de l'autre côté, les boyaux dehors.
Beurk !

Le chirurgien n'est pas arrivé. Pour l'instant c'est le boulot de l'anesthésiste. Il m'installe des électrodes sur la poitrine, un capteur au bout de l'index, un appareil à tension automatique. Puis il prépare son injection. Je ne veux pas qu'on m'endorme, j'ai peur, peur. Je m'agite, j'essaie de résister de toutes mes forces. On me met un masque sur le nez ; je sens une main m'agripper le coeur et je perds la notion du temps, de l'espace, hors de mon corps, où ?

Combien de temps s'est-il écoulé ? Je reviens brutalement dans ce corps qui n'est plus que douleur, hurlement muet. Ce truc dans la gorge, envie de vomir, soubresauts. A peine a-t-on enlevé la canule qui m'obstruait la gorge que je me mets à vomir. Chaque haut-le-coeur me déchire les tripes, je hurle : « Aidez-moi ! » , je n'arrive pas à me redresser, je vais étouffer dans mon vomi. Piqûre de Vogalène, accalmie passagère, je somnole. Je suis brutalement réveillée : quatre personnes soulèvent mon drap comme un hamac pour me poser sur un autre brancard. Malgré leur synchronisation parfaite, je ressens violemment la secousse, mon corps n'est plus que douleur, violence. Cri de protestation, larmes d'impuissance, de désespoir. C'est ça l'enfer ! Ça ne peut être pire. Mais qu'est-ce que j'ai fait ?

Des deux jours qui ont suivi, je ne garde que quelques souvenirs : des nausées et des vomissements qui ont obligé à arrêter la morphine, une déchirure de l'âme et du corps, l'envie de mourir pour échapper à tout ça. La grand-mère qui partageait avec moi la salle de soins intensifs avait l'air tout aussi mal en point. Elle n'arrêtait pas de vomir.

Le lendemain vers midi j'ai réintégré ma chambre, il y faisait une chaleur étouffante malgré les rideaux fermés. Dehors, les goélands faisaient un vacarme épouvantable, leurs cris stridents me vrillaient la tête. On aurait dit un concert : l'un d'eux commençait son chant discordant, repris en chœur par toute la colonie, une centaine d'oiseaux nichés sur les toits. Ça commençait à cinq heures du matin jusqu'à onze heures du soir, cacophonie incessante, épuisante. Envie de meurtre, de sortir sa carabine pour tout déglinguer. Souvenir du drap qui colle à la peau à cause de l'alèse en plastique ; drap mouillé, camisole moite puant la Bétadine, la sueur, la

décomposition. Patrick, à mes côtés, silencieux, m'épongeant le front, me rafraîchissant avec un gant de toilette. Cheveux emmêlés, collés par la transpiration.

« Ne me coiffez pas, je m'en fous, j'ai si mal au crâne. Si je bouge, je vais encore gerber... Mon Dieu, viens me chercher, ne me laisse pas comme ça ! On dirait une bête, je n'ai plus rien d'humain ».

Mauvais trip ! Mais qu'est-ce qu'il m'a injecté cet anesthésiste ? Cauchemars incessants, ne pas dormir sinon ils vont revenir te harceler. Trois jours hors du temps, sans boire, sans manger, incapable de bouger. Seuls les goélands, les cauchemars, Patrick et cette saloperie de douleur ! Deux autres jours sans manger. Incapable de marcher. Toujours cette touffeur ! Enfin, prendre l'air : on nous a apporté un fauteuil roulant pour que Patrick m'emmène dans le jardin. Bonheur furtif du soleil sur la peau, fraîcheur de la brise de mer ; un quart d'heure pour fuir la souffrance.

Je vais vite m'apercevoir que l'opération a remplacé une douleur par une autre. Je ne sais plus comment dormir : dos ouvert à deux endroits, deux autres incisions sur l'autre face, au bas ventre et sur la hanche droite. Pendant des mois, je ne pourrai plus m'alimenter normalement, j'ai l'impression que le chirurgien n'a pas remis mes tripes dans le bon sens.

Peu à peu, la douleur va se faire de moins en moins présente, mais il faudra du temps, beaucoup de temps : quatre ans dans quelques jours. A présent, j'ai repris une vie à peu près normale, simplement au ralenti. Cependant, je n'ai rien oublié de ces instants : ni la douleur, ni la fatigue, ni l'humiliation, le sentiment intolérable de dépendance, l'envie d'en finir.

Je dois aider Fanfan à affronter à nouveau ça. Je ne sais pas si j'en ai la force. Peur de l'effet boomerang !

Jeudi 26 juillet 2001

Je n'en reviens pas, un mois s'est passé depuis la dernière fois que j'ai ouvert ce journal !

C'est vrai, j'ai été très sollicitée ces derniers temps mais à aucun moment je n'ai ressenti ce besoin impérieux d'épancher mon âme comme on satisfait un besoin naturel. Je n'ose pas encore y croire mais je pense que je vais mieux.

Loin de me plonger dans la rumination d'un souvenir douloureux, l'accompagnement de Fanfan dans son épreuve a été un formidable moyen de digérer mon propre vécu chirurgical. C'est vrai, je l'ai vu souffrir, essayant vainement de lui apporter un peu de réconfort. J'ai lu dans ses yeux l'amour, l'attachement et je me suis sentie utile, nécessaire malgré tout.

Jour après jour, Fanfan a commencé à se rétablir et j'ai compris alors que la douleur, la sienne, la mienne dont j'ai gardé si longtemps un souvenir terrible, cette douleur-là avait un sens. Quand je constate les capacités du corps à récupérer, à se reconstruire, je me dis que c'est fabuleux. Dans la souffrance, on ne voit pas ces pas de géant. Quand, comme moi cette fois-ci, on est simple spectateur, on est plus objectif car la douleur ne nous aveugle pas. Fanfan semble aller beaucoup mieux, je crois que cette ultime opération est la bonne.

Moi-aussi, je vais beaucoup mieux. J'ai retrouvé l'estime de moi-même et j'ai moins cette phobie de la douleur physique, de la maladie. J'ai enfin

retrouvé un sommeil digne de ce nom. Bien sûr, de temps en temps, mes nuits sont un peu plus agitées mais je ne me lève plus la nuit... sauf cette nuit. C'est normal, je pars en vacances demain et comme les enfants, quand ils étaient petits, je suis énervée comme une puce. Je me fais une telle joie de ce voyage à la montagne dans les Alpes du Sud !

Ce changement d'air et deux semaines de vacances vont me faire du bien. Il est temps que je tourne définitivement la page pour écrire une nouvelle vie, sans Lui, le monstre, celui qui n'a plus de nom. Je me sens enfin orpheline. Je n'éprouve plus que de l'indifférence face aux images, aux souvenirs. Je sais que j'ai vécu ces horreurs mais c'est comme si c'était seulement arrivé à la petite fille, pas à moi. Je regarde tout ça comme un film dont j'ai apprivoisé la crudité des images. Ça ne me choque plus.

Une chose m'inquiète toutefois. Dimanche dernier, comme nous recevions des invités, j'ai demandé à Patrick de me donner un coup de main pour le ménage. Je ne m'explique pas ce qui lui a pris : il s'est mis à tout ranger frénétiquement. Alors que je pensais qu'il allait m'aider à laver le sol, il est descendu dans le garage. J'ai entendu un boucan épouvantable et il s'est mis à vociférer. D'un coup, le monstre est revenu. J'ai eu envie de me boucher les oreilles mais je l'ai entendu, ce n'était pas Patrick. Ça s'est superposé dans ma tête : « *Ta chambre est faite ? Sylvie, viens ranger ça. C'est un vrai bordel ! C'est dégueulasse, plein de poils de chien ! Tu sortiras quand tu auras nettoyé les carreaux. Viens m'aider à ramasser la pelouse, lave la vaisselle, fais ton lit ! ...* »

J'ai lavé le carrelage toute seule. J'étais exténuée et j'avais mal au bras (encore un nerf coincé par les cervicales). Quand Patrick est remonté, il

râlait toujours. La colère, la frustration, le ressentiment m'ont prise à la gorge. J'ai senti monter la pression, j'ai su que je ne la contrôlais plus, que ça allait exploser. Et ça a explosé !

Je me suis mise à hurler, à frapper : « Ne me touche pas ! Va-t-en, va-t-en, laisse-moi ! Tu es trop méchant ! Pourquoi tu es méchant ? ». Est-ce que ça s'adressait à Patrick ou à mon père, je ne sais pas. Une chose est sûre, il va falloir qu'on en parle au Docteur Klein. Ça fait des années que les contraintes domestiques nous gâchent la vie. Toujours la même rengaine :

- Patrick, peux-tu m'aider s'il te plaît ?

- Tu perds ton temps, dans une heure tu pourras recommencer.

(Soupirs) - Bon, je vais le faire toute seule !

- Non, je vais t'aider mais franchement tu perds ton temps !

Après, il m'aide, en balançant rageusement tout ce qui est sur son passage.

- Patrick, arrête de râler, tu me fatigues !

- Non mais tu ne t'es pas vue en train de me harceler ! Tu es chiante !

- Tu sais bien que je n'y arrive plus toute seule. Il n'y a qu'à prendre quelqu'un.

- Non, pas question ! On n'a pas les moyens. Si tu y tiens, je préfère t'aider mais ça m'emmerde. J'ai pas le temps de jouer !

- De jouer ! Tu crois que je m'amuse ? Tu te fous de ma gueule ?

Dialogue de sourds, mille fois répété. Pourquoi appelle t-on ça une *scène de ménage* ? En tout cas, chez nous, le problème demeure irrésolu depuis plus de vingt ans. Pourquoi les hommes se sentent-ils dévalorisés, humiliés quand on leur demande de laver le carrelage ou d'essuyer la poussière sur les meubles ?

Samedi 18 août 2001

Je n'ose pas encore écrire le mot FIN et pourtant je ne ressens plus ce besoin d'écrire. J'ai envie de passer à autre chose.

Comme dans les jeux vidéo je n'arriverai sans doute jamais à tuer le monstre mais seulement à améliorer mon score avant que ne s'affiche le fatidique GAME OVER. Comme dans ces jeux débiles où on ne sait pas d'où vient le danger, je devrai continuer à me battre pour gagner des vies et prolonger la partie. *Gagner des vies*, un sacré défi !

J'ai tant de choses à faire : d'abord vivre, vivre, tout simplement. J'ai commencé à le faire pendant ces dix jours de vacances et j'y ai pris goût. J'en ai pris plein les yeux, plein le coeur.

J'ai retrouvé mon âme d'enfant dans les alpages : « C'est quoi cette fleur, ce cri d'oiseau ? Regarde : une marmotte ! Chut, ne fais pas de bruit ». J'ai retrouvé mon rire en franchissant à gué les torrents et en mouillant mes chaussures dans les flaques.

Pour un peu, j'aurais essayé un parcours forestier avec ponts de singe, tyroliennes... comme quand j'avais dix ans et que j'escaladais les arbres, au mépris du danger, du vertige.

Bon, c'est vrai, je n'ai plus la condition physique mais ça m'aurait beaucoup amusée, de même les via ferrata. Mais on peut toujours rêver. « *J'ai dix ans ! Laissez-moi rêver que j'ai dix ans !* » comme chantait Alain Souchon.

Je n'ai plus peur de vivre !